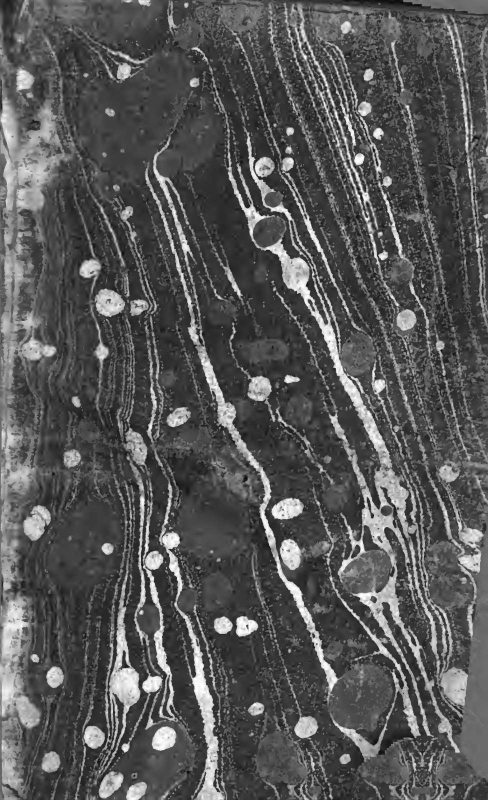






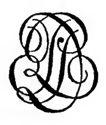
CONTES EN VERS,

SATIRES, ET POÉSIES MELÉES,

DE

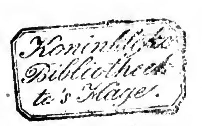
VOLTAIRE.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'après le procédé de Firmin Didot.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.

AN IX.



CONTES
EN VERS.

LE CADENAS.

(1714.)

Je triomphais; l'Amour était le maître;
Et je touchais à ces moments trop courts
De mon bonheur, et du vôtre peut-être;
Mais un tyran veut troubler nos beaux jours;
C'est votre époux; geolier sexagénaire,
Il a fermé le libre sanctuaire
De vos appas; et, trompant nos desirs,
Il tient la clef du séjour des plaisirs.
Pour éclaircir ce douloureux mystere,
D'un peu plus haut reprenons cette affaire.
  Vous connaissez la déesse Cérès:
Or en son temps Cérès eut une fille,
Semblable à vous, à vos scrupules près,
Brune, piquante, honneur de sa famille,
Tendre sur-tout, et menant à sa cour
L'aveugle enfant que l'on appelle Amour.
Un autre aveugle, hélas! bien moins aimable,
Le triste hymen, la traita comme vous:
Le vieux Pluton, riche autant qu'haïssable,
Dans les enfers fut son indigne époux:
Il était dieu, mais avare et jaloux;
Il fut cocu; car c'était la justice.
Pirithoüs, son fortuné rival,
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,
Au dieu Pluton donna le bénéfice

De cocuage. Or ne demandez pas
Comment un homme avant sa derniere heure
Put pénétrer dans la sombre demeure:
Cet homme aimait; l'Amour guida ses pas.
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,
Voyez qu'il est peu d'intrigues secretes!
De sa chaudiere un traître d'espion
Vit le grand cas, et dit tout à Pluton;
Il ajouta que même à la sourdine
Plus d'un damné festoyait Proserpine.
Le dieu cornu dans son noir tribunal
Fit convoquer son sénat infernal;
Il assembla les détestables ames
De tous ces saints dévolus aux enfers,
Qui dès long-temps en cocuage experts
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.
Un Florentin lui dit: Frere et seigneur,
Pour détourner la maligne influence
Dont votre altesse a fait l'expérience,
Tuer sa dame est toujours le meilleur;
Mais, las, seigneur! la vôtre est immortelle.
Je voudrais donc, pour votre sûreté,
Qu'un cadenas de structure nouvelle
Fût le garant de sa fidélité:
A la vertu par la force asservie,
Lors vos plaisirs borneront son envie;
Plus ne sera d'amant favorisé;
Et plût aux dieux que quand j'étais en vie
D'un tel secret je me fusse avisé!
A ce discours les damnés applaudirent,
Et sur l'airain les Parques l'écrivirent.
En un moment feux, enclumes, fourneaux,
Sont préparés aux gouffres infernaux;
Tisiphoné, de ces lieux serruriere,
Au cadenas met la main la premiere,
Elle l'acheve; et des mains de Pluton

Proserpina reçut ce triste don.
On m'a conté qu'essayant son ouvrage
Le cruel dieu fut ému de pitié,
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié,
Que je vous plains! vous allez être sage.
  Or ce secret aux enfers inventé
Chez les humains tôt après fut porté;
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,
De cadenas n'ait sa provision;
Là tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,
Tient sous la clef la vertu de sa femme.
Or votre époux dans Rome a fréquenté:
Chez les méchants on se gâte sans peine;
Et le galant vit fort à la romaine.
Mais son trésor est-il en sûreté?
A ses projets l'Amour sera funeste;
Ce dieu charmant sera notre vengeur:
Car vous m'aimez; et quand on a le cœur
De femme honnête, on a bientôt le reste.

L'ANTI-GITON.

A MADEMOISELLE LE COUVREUR.

(1714.)

O du théâtre aimable souveraine,
Belle Chloé, fille de Melpomene,
Puissent ces vers de vous être goûtés!
Amour le veut, Amour les a dictés.
Ce petit dieu, de son aile légere,
Un arc en main, parcourait l'autre jour

Tous les recoins de votre sanctuaire;
Car le théâtre appartient à l'Amour;
Tous ses héros sont enfants de Cythere.
Hélas! Amour, que tu fus consterné
Lorsque tu vis ce temple profané,
Et ton rival, de son culte hérétique
Etablissant l'usage anti-physique,
Accompagné de ses mignons fleuris,
Fouler aux pieds les myrtes de Cypris!
Cet ennemi jadis eut dans Gomore
Plus d'un autel, et les aurait encore
Si par le feu son pays consumé
En lac un jour n'eût été transformé.
Ce conte n'est de la métamorphose,
Car gens de bien m'ont expliqué la chose
Très doctement; et partant ne veux pas
Mécroire en rien la vérité du cas.
Ainsi que Loth, chassé de son asyle,
Ce pauvre dieu courut de ville en ville:
Il vint en Grece, il y donna leçon
Plus d'une fois à Socrate, à Platon
Chez des héros il fit sa résidence
Tantôt à Rome, et tantôt à Florence,
Cherchant toujours, si bien vous l'observez,
Peuples polis et par art cultivés.
Maintenant donc le voici dans Lutece,
Séjour fameux des effrénés desirs,
Et qui vaut bien l'Italie et la Grece,
Quoi qu'on en dise, au moins pour les plaisirs.
Là, pour tenter notre faible nature,
Ce dieu paraît sous humaine figure,
Et n'a point pris bourdon de pélerin,
Comme autrefois l'a pratiqué Jupin
Qui, voyageant au pays où nous sommes,
Quittait les cieux pour éprouver les hommes.
Il n'a point l'air de ce pesant abbé,
Brutalement dans le vice absorbé,

Qui, tourmentant en tout sens son espece,
Mord son prochain, et corrompt la jeunesse;
Lui dont l'œil louche et le mufle effronté
Font frissonner la tendre volupté,
Et qu'on prendrait, dans ses fureurs étranges,
Pour un démon qui viole des anges.
Ce dieu sait trop qu'en un pédant crasseux
Le plaisir même est un objet hideux.
D'un beau marquis il a pris le visage,
Le doux maintien, l'air fin, l'adroit langage;
Trente mignons le suivent en riant;
Philis le lorgne, et soupire en fuyant.
Ce faux Amour se pavane à toute heure
Sur le théâtre aux muses destiné,
Où par Racine en triomphe amené
L'Amour galant choisissait sa demeure.
Que dis-je? hélas! l'Amour n'habite plus
Dans ce réduit; désespéré, confus
Des fiers succès du dieu qu'on lui préfere,
L'Amour honnête est allé chez sa mere,
D'où rarement il descend ici-bas.
Belle Chloé, ce n'est que sur vos pas
Qu'il vient encor. Chloé, pour vous entendre,
Du haut des cieux j'ai vu ce dieu descendre
Sur le théâtre; il vole parmi nous
Quand sous le nom de Phedre ou de Monime
Vous partagez entre Racine et vous
De notre encens le tribut légitime.
Si vous voulez que cet enfant jaloux
De ces beaux lieux désormais ne s'envole,
Convertissons ceux qui devant l'idole
De son rival ont fléchi les genoux:
Il vous créa la prêtresse du temple:
A l'hérétique il faut prêcher d'exemple;
Prêchez donc vite, et venez dès ce jour
Sacrifier au véritable Amour.

LE COCUAGE.

(1716.)

JADIS Jupin, de sa femme jaloux,
Par cas plaisant fait pere de famille,
De son cerveau fit sortir une fille,
Et dit: Du moins celle-ci vient de nous.
Le bon Vulcain, que la cour éthérée
Fit pour ses maux époux de Cythérée,
Voulait avoir aussi quelque poupon
Dont il fût sûr, et dont seul il fût pere.
Car de penser que le beau Cupidon,
Que les Amours, ornements de Cythere,
Qui quoiqu'enfants enseignent l'art de plaire,
Fussent les fils d'un simple forgeron,
Pas ne croyait avoir fait telle affaire.
De son vacarme il remplit la maison;
Soins et soucis son esprit tenaillerent;
Soupçons jaloux son cerveau martelerent:
A sa moitié vingt fois il reprocha
Son trop d'appas, dangereux avantage.
Le pauvre dieu fit tant qu'il accoucha
Par le cerveau; de quoi? de cocuage.
C'est là ce dieu révéré dans Paris,
Dieu mal-faisant, le fléau des maris.
Dès qu'il fut né, sur le chef de son pere
Il essaya sa naissante colere;
Sa main novice imprima sur son front
Les premiers traits d'un éternel affront:
A peine encore eut-il plume nouvelle
Qu'au bon Hymen il fit guerre immortelle;
Vous l'eussiez vu l'obsédant en tous lieux.

Et de son bien s'emparant à ses yeux,
Se promener de ménage en ménage;
Tantôt porter la flamme et le ravage,
Et des brandons allumés dans ses mains
Aux yeux de tous éclairer ses larcins.
Tantôt, rampant dans l'ombre et le silence,
Le front couvert d'un voile d'innocence,
Chez un époux le matois introduit
Faisait son coup sans scandale et sans bruit.
La jalousie au teint pâle et livide,
Et la malice à l'œil faux et perfide,
Guident ses pas où l'Amour le conduit;
Nonchalamment la volupté le suit:
Pour mettre à bout les maris et les belles
De traits divers ses carquois sont remplis;
Fleches y sont pour le cœur des cruelles;
Cornes y sont pour le front des maris.
Or ce dieu-là, mal-faisant ou propice,
Mérite bien qu'on chante son office,
Et par besoin ou par précaution
On doit avoir à lui dévotion,
Et lui donner encens et luminaire;
Soit qu'on épouse ou qu'on n'épouse pas,
Soit que l'on fasse ou qu'on craigne le cas,
De sa faveur on a toujours affaire.
O vous, Iris, que j'aimerai toujours,
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse,
Et qu'un contrat, trafiquant la tendresse,
N'avait encore asservi vos beaux jours,
Je n'invoquais que le dieu des Amours:
Mais à présent, pere de la tristesse,
L'hymen, hélas! vous a mis sous sa loi;
A cocuage il faut que je m'adresse;
C'est le seul dieu dans qui j'ai de la foi.

LA MULE DU PAPE.

Freres très chers, on lit dans saint Mathieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne, et puis lui dit : Beau sire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaste empire,
L'état romain de l'un à l'autre bout?
L'autre reprit, Je ne vois rien du tout,
Votre montagne en vain serait plus haute.
Le diable dit : Mon ami, c'est ta faute;
Mais avec moi veux-tu faire un marché?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que sans péché
Honnêtement nous arrangions la chose.
Or voici donc ce que je te propose,
Reprit Satan : Tout le monde est à moi;
Depuis Adam j'en ai la jouissance:
Je me démets, et tout sera pour toi
Si tu me veux faire la révérence.
  Notre Seigneur, ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conscience;
Car il avait appris dans son enfance
Qu'étant si riche on fait mal son salut.
Un temps après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmilliere d'élus :
Le pape était un pauvre personnage,
Pasteur de gens, évêque, et rien de plus.
L'esprit malin s'en va droit au saint-pere,
Dans son taudis l'aborde, et lui dit : Frere,
Je te ferai, si tu veux, grand seigneur.

A ce seul mot l'ultramontain pontife
Tombe à ses pieds, et lui baise la griffe.
Le farfadet, d'un air de sénateur,
Lui met au chef une triple couronne:
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne;
Servez-le bien, vous aurez sa faveur.
  O papegots! voilà la belle source
De tous vos biens, comme savez. Et pour ce
Que le saint-pere avait en ce tracas
Baisé l'ergot de messer Satanas,
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du saint-pere.
Ainsi l'ont dit les malins huguenots,
Qui du papisme ont blasonné l'histoire:
Mais ces gens-là sentent bien les fagots;
Et, grace au ciel, je suis loin de les croire.
  Que s'il advient que ces petits vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'est bien raison qu'il ait quelque souci
De les cacher s'il fait voyage à Rome.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

Or maintenant que le beau dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour,
Et que l'hiver alonge la soirée,
Après souper, pour vous désennuyer,
Mes chers amis, écoutez une histoire
Touchant un pauvre et noble chevalier
Dont l'aventure est digne de mémoire.
Son nom était messire Jéan Robert,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la sainte,
Qui surpassait la Rome des Césars;
Il rapportait de son auguste enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, et de belles dispenses;
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces temps de crise
Tout paladin fut très mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'église.
Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval, et son chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillants de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, et grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.
Comme il était assez près de Lutece,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marthon
Dont un ruban nouait la blonde tresse;
Sa taille est leste, et son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
Robert avance; il lui trouve une mine
Qui tenterait les saints du paradis;
Un beau bouquet de roses et de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;
Et de son teint la fleur et l'incarnat
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ses attraits
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accole avec franchise:
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise,

C'est tout mon bien; prenez encor mon cœur,
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marthon. Robert presse la belle,
La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle,
Et la renverse, et casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Epouvanté de la fiere bataille,
Au loin s'écarte, et fuit dans la broussaille.
De Saint-Denis un moine survenant
Monte dessus, et trotte à son couvent.
Enfin Marthon, rajustant sa coiffure,
Dit à Robert: Où sont mes vingt écus?
Le chevalier, tout pantois et confus,
Cherchant en vain sa bourse et sa monture,
Veut s'excuser: nulle excuse ne sert;
Marthon ne peut digérer son injure,
Et va porter sa plainte à Dagobert:
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, et sur-tout point payée.
Le sage prince à Marthon répondit:
C'est de viol que je vois qu'il s'agit;
Allez plaider devant ma femme Berthe;
En tel procès la reine est très experte:
Bénignement elle vous recevra,
Et sans délai justice se fera.
Marthon s'incline, et va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine;
Mais elle avait de la sévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle assembla son conseil de dévotes:
Le chevalier, sans éperons, sans bottes,
La tête nue et le regard baissé,
Leur avoua ce qui s'était passé;
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,
Qu'il en avait un très pieux remord;

Puis il reçut sa sentence de mort.
Robert était si beau, si plein de charmes,
Si bien tourné, si frais, et si vermeil,
Qu'en le jugeant la reine et son conseil
Lorgnaient Robert, et répandaient des larmes:
Marthon de loin dans un coin sonpira;
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conseil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit:
Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les temps desire;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très nettement, et ne nous fâche pas.
La chose étant au conseil exposée
Fut à Robert aussitôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours ponr y rêver.
Il fit serment aux genoux de la reine
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, et partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il en lui-même
Très nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher? la reine et son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état;
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.
Dans son chemin dès que Robert trouvait
Ou femme ou fille, il priait la passante
De lui conter ce que plus elle aimait:
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient, nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable se donnait.
Déja sept fois l'astre qui nous éclaire

Avait doré les bords de l'hémisphere,
Quand sur un pré, sous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés ravissantes
Dansant en rond; leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits;
Le doux zéphyr, en se jouant auprès,
Laissait flotter leurs tresses ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rasant la terre et ne la touchant pas.
Robert approche, et du moins il espere
Les consulter sur la maudite affaire.
En un moment tout disparaît, tout fuit.
Le jour baissait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à son court menton,
D'un rouge brun sa paupiere est bordée,
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon;
Un vieux tapis, qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée:
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'accoste, et d'un ton familier
Lui dit: Mon fils, je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine;
Apprenez-moi vos tribulations;
Nous souffrons tous, mais parler nous soulage;
Il est encor des consolations:
J'ai beaucoup vu; le sens vient avec l'âge:
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien quand on les a suivis.
Le chevalier lui dit: Hélas! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain:
Mon heure arrive, et je dois en personne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,

Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.
La vieille alors lui dit: Ne craignez rien:
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien:
Devers la cour cheminez avec joie;
Allons ensemble, et je vous apprendrai
Ce grand secret de vous tant desiré;
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie
Vous serez juste, et que de vous j'aurai
Ce qui me plaît et qui fait mon envie:
L'ingratitude est un crime odieux;
Faites serment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je desire.
Le bon Robert le jura, non sans rire.
Ne riez point, rien n'est plus sérieux,
Reprit la vieille: et les voilà tous deux
Qui côte à côte arrivent en présence
De reine Berthe et de la cour de France.
Incontinent le conseil assemblé,
La reine assise, et Robert appelé,
Je sais, dit-il, votre secret, mesdames:
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
Ce qui sur-tout l'emporte dans vos ames,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis;
Il faut toujours que la femme commande,
C'est là son goût: si j'ai tort, qu'on me pende.
Comme il parlait, tout le conseil conclut
Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but.
Robert absous baisait la main de Berthe,
Quand de haillons et de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre sans-dent
Criant justice, et la presse fendant.
On lui fait place; et voici sa harangue:

O reine Berthe, ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'esprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance;
Ce paladin ne doit qu'à ma science
Votre secret; il ne vit que par moi;
Il a juré mes beaux yeux et sa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'espere:
Vous êtes juste, et j'attends mon salaire.
Il est très vrai, dit Robert, et jamais
On ne me vit oublier les bienfaits;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage;
Un moine noir a par dévotion
Saisi le tout, quand j'assaillis Marthon:
Je n'ai plus rien, et, malgré ma justice,
Je ne saurais payer ma bienfaitrice.
La reine dit: Tout vous sera rendu;
On punira votre voleur tondu;
Votre fortune, en trois parts divisée,
Fera trois lots justement compensés:
Les vingts écus à Marthon la lésée
Sont dus de droit, et pour ses œufs cassés;
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, Robert, vous aurez votre armure.
La vieille dit: Rien n'est plus généreux;
Mais ce n'est pas son cheval que je veux:
Rien de Robert ne me plaît que lui-même;
C'est sa valeur et ses graces que j'aime:
Je veux régner sur son cœur amoureux;
De ce trésor ma tendresse est jalouse;
Entre mes bras Robert doit vivre heureux;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.
A ce discours que l'on n'attendait pas
Robert glacé laisse tomber ses bras,
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,

Dans son horreur il recula trois pas,
Signa son front, et d'un ton lamentable
Il s'écriait: Ai-je donc mérité
Ce ridicule et cette indignité?
J'aimerais mieux que votre majesté
Me fiançât à la mere du diable;
La vieille est folle, elle a perdu l'esprit.
Lors tendrement notre sans-dent reprit:
Vous le voyez, ô reine, il me méprise,
Il est ingrat; les hommes le sont tous;
Mais je vaincrai ses injustes dégoûts:
De sa beauté j'ai l'ame trop éprise,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout: j'avoue avec franchise
Que je commence à perdre mes appas;
Mais j'en serai plus tendre et plus fidele:
On en vaut mieux, on orne son esprit,
On sait penser; et Salomon a dit
Que femme sage est plus que femme belle.
Je suis bien pauvre, est-ce un si grand malheur?
La pauvreté n'est point un déshonneur;
N'est-on content que sur un lit d'ivoire?
Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte à côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
De Philémon vous connaissez l'histoire;
Amant aimé, dans le coin d'un taudis
Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
Les noirs chagrins, enfants de la vieillesse,
N'habitent point sous nos rustiques toits;
Le vice fuit où n'est point la mollesse;
Nous servons Dieu, nous égalons les rois;
Nous soutenons l'honneur de vos provinces;
Nous vous faisons de vigoureux soldats;
Et, croyez-moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.

Que si le ciel à mes chastes desirs
N'accorde pas le bonheur d'être mere,
L'Hymen encore offre d'autres plaisirs:
Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire :
On me verra, jusqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépite, en parlant de la sorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea Robert à ses attraits :
De son serment la sainteté l'emporte
Sur son dégoût ; la dame encor voulut
Etre à cheval entre ses bras menée
A sa chaumiere, où ce noble hymenée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le Chevalier sur son cheval remonte,
Prend tristement sa femme entre ses bras,
Saisi d'horreur et rougissant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas,
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi sacrée était alors chérie.

Sa tendre épouse, en trottant avec lui,
Voulant charmer un moment son ennui,
Lui rappelait les exploits de sa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Assassina trois rois de ses amis ;
Comment du ciel il mérita la grace :
Elle avait vu le beau pigeon béni
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule sainte et le céleste chrême
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.
Elle mêlait à ses narrations
Des sentiments et des réflexions,
Des traits d'esprit et de morale pure
Qui, sans couper le fil de l'aventure,

Faisaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon Robert à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumiere
Que possédait l'affreuse aventuriere:
Elle se trousse, et de sa sale main
De son époux arrange le festin;
Frugal repas fait pour ce premier âge
Plus célébré qu'imité par le sage:
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux souperent,
A peine assis sur deux minces treteaux.
Du triste époux les regards se baisserent;
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaisants et délicats,
Par des bons mots qui piquent et qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait soi-même
Les avoir dits. Robert fut si content
Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possede;
A cette crise, il souhaite la mort:
Mais il se couche, il se fait cet effort;
Il l'a promis, le mal est sans remede.
Ce n'était point deux sales demi-draps
Percés de trous et rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,
Mal recousus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible:

Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible?
A Rome on dit que la grace d'en-haut
Donne à la fois le vouloir et le faire;
La grace et moi nous sommes en défaut:
Par son esprit ma femme a de quoi plaire;
Son cœur est bon; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit?
Ainsi parlant le bon Robert se jette,
Froid comme glace, au bord de sa couchette;
Et, pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre
En le pinçant: Ah! Robert, dormez-vous?
Charmant ingrat, cher et cruel époux,
Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accents
Sont subjugués par la voix de mes sens;
Régnez sur eux ainsi que sur mon ame:
Je meurs, je meurs! Ciel! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu?
Je me dissous, je brûle, je me pâme!
Ah! le plaisir m'enivre malgré moi;
Je n'en puis plus, faut-il mourir sans toi!
Va, je le mets dessus ta conscience.
Robert avait un fonds de complaisance,
Et de candeur, et de religion;
De son épouse il eut compassion:
Hélas! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme;
Mais que pourrai-je? Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille; il n'est rien à votre âge
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout
Avec des soins, de l'art, et du courage:
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,

Un peu ridée, et même un peu puante:
Cela n'est rien pour des héros bien nés;
Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.
Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire:
Il obéit, et se piquant d'honneur,
N'écoutant plus que sa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse
Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
Fermant les yeux, se mit à son devoir.
C'en est assez, lui dit sa tendre épouse,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir:
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir.
De ce pouvoir ma gloire était jalouse:
J'avais raison; convenez-en, mon fils,
Femme toujours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider:
Obéissez; mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux et de me regarder.
Robert regarde; il voit à la lumiere
De cent flambeaux, sur vingt lustres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumiere,
Sous des rideaux de perles rehaussés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidele
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas:
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le dieu Mars.
Tout est à vous, ce palais et moi-même:
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur;
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.

Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle était cette belle
De qui Robert eut les tendres faveurs :
Mes chers amis, c'était la fée Urgelle,
Qui dans son temps protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le pere et l'oncle, et la mere et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier
Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées:
Sous la raison les graces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité;
Le raisonner tristement s'accrédite:
On court, hélas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

L'EDUCATION D'UN PRINCE.

Puisque lè dieu du jour, en ses douze voyages,
Habite tristement sa maison du Verseau,
Que les monts sont encore assiégés des orages,
Et que nos prés riants sont engloutis sous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte:
Nos loisirs sont plus doux par nos amusements.
Je suis vieux, je l'avoue, et je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaisir des enfants.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince
Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,

Elevé comme un sot, et sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa province.
Deux frippons gouvernaient cet état assez mince :
Ils avaient abruti l'esprit de monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux confesseur ;
Tous trois se relayaient. On lui faisait accroire
Qu'il avait des talents, des vertus, de la gloire ;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour et la terreur ;
Qu'il pouvait conquérir l'Italie et la France ;
Que son trésor ducal regorgeait de finance ;
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon
Sur son terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'est le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, et, lourdement tranquille,
Entouré de bouffons et d'insipides jeux,
Quand il avait dîné croyait son peuple heureux.
Il restait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux serviteur du feu prince son pere,
Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,
Et prédisait malheur à son gouvernement.
Les ministres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aisément se défirent :
Emon fut exilé ; le maître n'en sut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait sagement ses amis et son bien,
Et pleurait à la fois son maître et sa patrie.
Alamon loin de lui laissait couler sa vie
Dans l'insipidité de ses molles langueurs.
Des sots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment son ame appesantie :
Ce bruit sourd et lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans sa course, et meurt en arrivant.
Le poids de la misere accablait la province,
Elle était dans les pleurs ; Alamon dans l'ennui
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui ;

Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, et son cœur se sentit:
Il était beau, bien fait, et dans l'âge de plaire.
Son confesseur madré découvrit le mystere;
Il en fit un scrupule à son sot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant;
Et les deux scélérats, qui tremblaient que leur maître
Ne se connût un jour, et vînt à les connaître,
Envoyerent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit son paquet, et le trempa de larmes:
On n'osait résister. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ses charmes;
Car son esprit flottant, d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend: Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jésus-Christ!
On voit un peuple entier fuyant de place en place
Un guerrier en turban, plein de force et d'audace,
Suivi de musulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entassés se frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le ministere en eût le moindre vent;
La mort le devançait, et dans Rome la sainte
Saint Pierre avec Saint Paul était transi de crainte.
C'était, mes chers amis, le superbe Abdala
Pour corriger l'Eglise envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes;
Princes, moines, valets, ministres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés;
Tels étaient monseigneur et ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur

Qui toujours se signant, et disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, et se mourait de peur.
Quand tout fut garrotté les vainqueurs partagerent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangerent;
Les hommes, les chevaux, et les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature:
Ils sont trop charlatans; l'homme n'est point connu.
L'habit change les mœurs ainsi que la figure:
Pour juger d'un mortel il faut le voir tout nu.
Du chef des musulmans le duc fut le partage.
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge:
Il paraissait robuste; on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier;
Ses muscles, énervés par l'infâme mollesse,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur:
Le malheur l'instruisit; il domta la paresse;
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile,
C'est un tourment de plus. Déja paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement,
Boit le vin des vaincus malgré son évangile;
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par son eunuque noir,
A son petit coucher arrivent à la file,
Attendent ses regards, et briguent son mouchoir;
Les plaisirs partageaient les moments de sa vie.
Monseigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ses compagnons, ci-devant ses sujets,
Une étrille à la main prenait soin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, ministre de l'amour,
Au superbe Abdala conduisait à son tour:
Prêt à s'évanouir il s'écria: Perfide!
Ce malheur me manquait; voici mon dernier jour.
L'eunuque à son discours ne pouvait rien comprendre.

Dans un autre langage Amide répondit
D'un coup-d'œil douloureux, d'un regard noble et tendre
Qui pénétrait à l'ame ; et ce regard lui dit :
Consolez-vous, vivez, songez à me défendre ;
Vengez-moi, vengez-vous ; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, et reprit l'espérance.
  Amide comparut devant son excellence :
Le corsaire jura que jusques à ce jour
Il avait en effet connu la jouissance,
Mais qu'en voyant Amide il connaissait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit résistance ;
Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les faisant attendre, irritaient ses desirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes.
Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes ;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras ;
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se differe ;
Et, pour me consoler de ces tristes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous ? parlez, répondit le corsaire,
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la premiere
Est de faire donner deux cents coups d'étriviere
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès ;
La seconde, seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litiere
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdala répliqua : Vos desirs sont mes lois.
Ainsi dit, ainsi fait. Le très indigne prêtre,
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers et de tout Bénévent ;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême

D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'est pas tout, dit-elle; il faut vaincre et régner.
La couronne ou la mort à présent vous appelle :
Vous avez du courage; Emon vous est fidele ;
Je veux aussi vous l'être, et ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, et servir ma patrie.
Au fond de son exil allez trouver Emon;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon ;
Il donnera pour vous les restes de sa vie.
Tout sera préparé: revenez dans trois jours;
Hâtez-vous. Vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisieme journée:
Les moments sont bien chers à la guerre, en amours.
Alamon répondit: Je vous aime, et j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat, devenu malheureux ;
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince; ils pleurerent tous deux:
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, et réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentiments d'honneur.
Alamon réunit l'audace et la prudence ;
Il devint un héros sitôt qu'il combattit.
Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrace,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, et se mit à sa place.

Le confesseur arrive avec mes deux frippons,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,
Disant avoir tout fait, et n'ayant rien pu faire:
Ils pensaient conserver leur empire ordinaire.
Les lâches sont cruels: le moine conseilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.

Misérable! c'est vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu :
Je dois tout à ce Turc, et tout à ma maîtresse.
Vous m'aviez fait dévot; vous trompiez ma jeunesse:
Le malheur et l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon esprit et mon cœur:
De mes sujets, de moi, vous fîtes le bonheur.
De leçons désormais il faut que je me passe;
Je vous suis obligé, mais n'y revenez pas:
Soyez libre, partez; et si vos destinées
Vous donnent trois frippons pour régir vos états,
Envoyez-moi chercher: j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

GERTRUDE,

OU

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, et ma plus douce étude
Est de vous raconter les faits des temps passés.
Parlons ce soir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude.
Par trente-six printemps sur sa tête amassés
Ses modestes appas n'étaient point effacés;
Son maintien était sage, et n'avait rien de rude;
Ses yeux étaient charmants, mais ils étaient baissés;
Sur sa gorge d'albâtre une gaze étendue
Avec un art discret en permettait la vue;
L'industrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un visage arrondi relevant l'incarnat,

Embellissait ses traits sans outrer la nature:
Moins elle avait d'apprêt plus elle avait d'éclat;
La simple propreté composait sa parure.
  Toujours sur sa toilette est la sainte Ecriture;
Auprès d'un pot de rouge on voit un Massillon,
Et le Petit-Carême est sur-tout sa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans sa dévotion,
C'est qu'elle était toujours aux femmes indulgente:
Gertrude était dévote, et non pas médisante.
  Elle avait une fille: un dix avec un sept
Composait l'âge heureux de ce divin objet
Qui depuis son baptême eut le nom d'Isabelle.
Plus fraîche que sa mere, elle était aussi belle:
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des soins assidus.
Elle avait dérobé cette rose naissante
Au souffle empoisonné d'un monde dangereux:
Les conversations, les spectacles, les jeux,
Ennemis séduisants de toute ame innocente,
Vrais pieges du démon, par les saints abhorrés,
Etaient dans la maison des plaisirs ignorés.
  Gertrude en son logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où pour se recueillir
Elle allait saintement occuper son loisir,
Et faisait l'oraison qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue:
Un escalier secret, loin des profanes yeux,
Conduisait au jardin, du jardin dans la rue.
  Vous savez qu'en été les ardeurs du soleil
Rendent souvent les nuits aux beaux jours pré-
    férables:
La lune fait aimer ses rayons favorables:
Les filles en ce temps goûtent peu le sommeil.
Isabelle, inquiete, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,

Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage, et s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser;
Ne pensant point encore, et cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mere:
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystere;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant,
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arriere,
Le cou tendu, l'œil fixe, et le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre et doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissants.
Ma mere a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche; elle entend ces mots pleins de douceur:
André, mon cher André, vous faites mon bonheur!
Isabelle à ces mots pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci;
Ma mere est fort contente, et je dois l'être aussi.
Isabelle à la fin dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente, et soupire:
André fait des heureux! et de quelle façon?
Que ce talent est beau! Mais comment s'y prend-on?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, et sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.
Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme?
Gertrude fut confuse; elle s'apperçut bien
Qu'elle était découverte, et n'en témoigna rien:
Elle se composa; puis répondit: Ma fille,

Il faut avoir un saint pour toute une famille;
Et depuis quelque temps j'ai choisi saint André:
Je lui suis très dévote; il m'en sait fort bon gré:
Je l'invoque en secret; j'implore ses lumieres;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prieres:
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.
A quelque temps de là certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui; Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en sentinelle entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes
Qu'Isabelle entonnait quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.
Gertrude les surprit, et se mit en colere.
La fille répondit: Pardonnez-moi, ma mere;
J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André.
Gertrude, dès ce jour plus sage et plus heureuse,
Conservant son amant, et renonçant aux saints,
Quitta le vain projet de tromper les humains.
On ne les trompe point. La malice envieuse
Porte sur votre masque un coup-d'œil pénétrant;
On vous devine mieux que vous ne savez feindre;
Et le stérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaisir de vivre librement.
La charmante Isabelle, au monde présentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en sa maison rappela pour toujours
Les doux amusements, compagnons des amours;
Les plus honnêtes gens y passerent leur vie.
Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIERES.

Que les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, et que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre
Les héros du vieux temps, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple et chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomene !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.
Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athene
Etait de couronner dans des jeux solemnels
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels ;
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie :)
Par-tout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.
Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomene
Sur son cothurne altier vînt parcourir la scene,
On décernait les prix accordés aux amants.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse

Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentiments,
Se voyait couronné devant toute la Grece.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment dans les formes prescrites
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amants, et même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats,
Doux enfants du loisir de la Grece tranquille.
C'était, il m'en souvient, sous l'archonte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent;
La jeune Eglé, Téone, et la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grece au spectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, et pourtant ils se turent,
Ecoutant gravement en demi-cercle assis:
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé simple et naïve,
De qui la voix touchante et la douce candeur
Charmaient l'oreille et l'œil, et pénétraient au cœur.

ÉGLÉ.

Hermotime mon pere a consacré sa vie
Aux muses, aux talents, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs;
Tout entier aux beaux arts, il a fui les honneurs,
Et sans ambition caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Cultivant tous les arts, et qui saurait le mieux
En vers nobles et doux élégamment décrire,
Animer sur la toile, et chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; son esprit sans culture

Devait, je l'avoùrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, discret, poli sans compliment,
Parlant avec justesse et jamais savamment;
Sans talents, il est vrai, mais sachant s'y connaître;
L'Amour forma son cœur, les Graces son esprit:
Il ne savait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!

Quand mon pere eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux
Qui ferait de bons vers et saurait la musique,
Que de larmes alors coulerent de mes yeux!
Nos parents ont sur nous un pouvoir despotique;
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous des dieux.
Je mourais, il est vrai, mais je mourais soumise.

Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,
Cherchant loin de mes yeux un asyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promise:
Ce délai fut fixé pour tous les prétendants.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs tristes talents,
A peindre que l'ennui, la douleur, et les larmes.
Le temps qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'attendais mon arrêt; et j'étais au concours.

Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent:
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon pere se hâta d'accorder son suffrage
Aux talents trop vantés du fier et dur Harpage;
On lui promit ma foi; j'allais être en ses bras.

Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue:
Sur la toile aussitôt chacun porta la vue;
C'était moi; je semblais respirer et parler;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;

Et mon air, et mes yeux, tout annonce que j'aime;
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie; et, par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps:
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits, et la verdure.
Harpage en fut surpris: il voulut censurer;
Tout le reste se tut, et ne put qu'admirer.
Quel mortel ou quel dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime!
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?
Ligdamon, se montrant, lui dit: Elle est à moi!
L'amour seul est son peintre, et voilà son ouvrage;
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main:
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin?
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mélange inoui de sons harmonieux:
On croyait être admis dans le concert des dieux;
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.
 Harpage en frémissait; sa fureur étouffée
S'exhalait sur son front, et brûlait dans ses yeux;
Il prend un javelot de ses mains forcenées,
Il court, il va frapper: je vis l'affreux moment
Où le traître à sa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un seul coup tranchait deux destinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en est point surpris,
Et de la même main sous qui son luth résonne,
Et qui sut enchanter nos cœurs et nos esprits,
Il combat son rival, l'abat, et lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.

Ainsi parlait Eglé. L'amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait ;
Elle en aimait encor son amant davantage.
Téone se leva : son air et son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés ;
Les Grecs en la voyant se sentaient égayés.
Téone souriant conta son aventure
En vers moins alongés et d'une autre mesure,
Qui courent avec grace, et vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agathon :
Il est plus charmant que Nirée ;
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée ;
Sa voix est tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée ;
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée ;
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue et si dorée.
Je le pris pour mon compagnon
Aussitôt que je fus nubile :
Ce n'est pas sa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris ;
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.
Un soir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une isle Cyclade,
Ma tante et moi goûtions sur l'eau
Le plaisir de la promenade,
Quand de Lydie un gros vaisseau
Vient nous aborder à la rade.

Le vieux capitaine écumeur
Venait souvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaisirs du gouverneur.
En moi je ne sais quoi le frappe,
Il me trouve un air assez beau:
Il laisse ma tante, il me happe,
Il m'enleve comme un moineau,
Et va me vendre à son satrape.
  Ma bonne tante, en glapissant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier passant
Que sa Téone est égarée,
Que de Lydie un armateur,
Un vienx pirate, un revendeur
De la féminine denrée
S'en est allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
  Pensez-vous alors qu'Agathon
S'amusât à verser des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter sa perte et mes charmes,
Sur un petit psaltérion?
Pour me ravoir il prit les armes;
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre estafier,
Et se fiant sur sa figure,
D'une fille il prit la coiffure,
Le tour de gorge et le panier.
Il cacha sous son tablier
Un long poignard et son armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonnier.
  Il arrive au bord du Méandre
Avec son petit attirail.

A ses attraits, à son air tendre
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail
Où l'on m'avait déja fait vendre;
Et dès qu'à terre il put descendre
On l'enferma dans mon serrail.
Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un serrail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie:
Pour époux il fut accepté;
Les dieux seuls daignerent paraître
A cet hymen précipité,
Car il n'était point là de prêtre;
Et, comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer,
Quand on est sous les yeux du maître.
Le soir le satrape amoureux
Dans mon lit sans cérémonie
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut pour appaiser ses feux
N'avoir qu'une fille jolie;
Il fut surpris d'en trouver deux:
Tant mieux, dit-il, car votre amie
Comme vous est fort à mon gré,
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jalousie.
Après sa petite leçon,
Qu'il accompagnait de caresses,
Il voulait agir tout de bon;

Il exécutait ses promesses,
Et je tremblais pour Agathon.
Mais mon Grec d'une main guerriere
Le saisissant par la criniere,
Et tirant son estramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette maniere:
Sortons tous trois de la maison,
Et qu'on me fasse ouvrir la porte;
Faites bien signe à votre escorte
De ne suivre en nulle façon:
Marchons tous les trois au rivage,
Embarquons-nous sur un esquif;
J'aurai sur vous l'œil attentif:
Point de geste, point de langage;
Au premier signe un peu douteux,
Au clignement d'une paupiere,
A l'instant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la riviere.
Le satrape était un seigneur
Assez sujet à la frayeur;
Il eut beaucoup d'obéissance:
Lorsqu'on a peur on est fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grece,
Son vainqueur le mit à rançon;
Elle fut en sonnante espece,
Elle était forte; il m'en fit don,
Ce fut ma dot et mon douaire.
Avouez qu'il a su plus faire
Que le bel esprit Ligdamon,
Et que j'aurais fort à me plaindre
S'il n'avait songé qu'à me peindre
Et qu'à me faire une chanson.

Les Grecs furent charmés de la voix douce et vive,
Du naturel aisé, de la gaîté naïve
Dont la jeune Téone anima son récit.
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
On applaudit, on rit : les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ?
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme, et la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,
Et dès qu'elle parla les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ses malheureux amours
En metres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix syllabes par vers mollement arrangées
Se suivaient avec art, et semblaient négligées ;
Le rhythme en est facile, il est mélodieux :
L'hexametre est plus beau, mais parfois ennuyeux.

APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés où la Grece raconte
Que le berceau de la mere d'amour
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde :
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable et sa loi douce et pure
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature :
Le rigorisme a souillé ses autels ;
Les Dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle
Qui par malheur deviendrait infidele
Allât finir ses jours au fond de l'eau,
Où la déesse avait eu son berceau,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.

Pouvait-on faire une loi si crnelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés, pour aimer constamment?
Et si jamais à la faiblesse en proie,
Qnelque beauté vient à changer d'amant,
C'est un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?
Tendre Vénus, vons qui fîtes ma joie
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batile,
D'nn cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin
Comme j'aimais, et si j'avais besoin
Qne mon amour fût nourri par la crainte;
Des plus beaux nœuds la pure et douce étreinte
Faisait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile et moi nous respirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déesse;
L'astre des cieux, eu commençant son cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit savait quelle était ma tendresse.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fnt que jaloux;
Il distilla les poisons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monstres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraisemblance
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'imposture accabla l'innocence.
Dispensez-moi de vous développer
Le noir tissu de sa trame secrete;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.

A la déesse en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit; je me vis condamnée
A terminer mes maux et mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas;
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon sort!
Trop cher écrit plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots:
« Je meurs pour vous, fussiez-vous infidele. »
C'en était fait, mon amant dans les flots
S'était jeté pour me sauver la vie.
On l'admirait en poussant des sanglots.
Je t'implorais, ô mort, ma seule envie,
Mon seul devoir! on eut la cruauté
De m'arrêter lorsque j'allais le suivre,
On m'observa; j'eus le malheur de vivre.
De l'imposteur la sombre iniquité
Fut mise au jour, et trop tard découverte;
Du talion il a subi la loi:
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batile est mort, et c'est pour moi!
Je viens à vous, ô juges favorables;
Que mes soupirs, que mes funèbres soins
Touchent vos cœurs; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite;
Qu'il se console aux rives du Cocyte
Quand sa moitié ne se console pas;
Que cette main qui tremble et qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe:

« Athene et moi couronnons mon amant. »
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêterent ;
Elle se tut, mais ses larmes parlerent.

Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils pencherent ;
Avec Téone ils avaient ri ;
Avec Apamis ils pleurerent.
J'ignore, et j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommerent.
Au coin du-feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage ;
C'est à vous de donner le prix,
Vous êtes mon aréopage.

THELEME ET MACARE.

Theleme est vive, elle est brillante,
Mais elle est bien impatiente ;
Son œil est toujours ébloui,
Et son cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente :
Sur son visage épanoui
Est la sérénité touchante ;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante ;
Rien n'est plus doux que son sommeil,
Rien n'est plus doux que son réveil ;
Le long du jour il vous enchante.
Macare est le nom qu'il portait.
Sa maîtresse inconsidérée

Par trop de soins le tourmentait;
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata :
Macare en riant la quitta,
Et la laissa désespérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidele et cher amant,
N'en pouvant vivre séparée.
 Elle va d'abord à la cour:
Auriez-vous vu mon cher amour?
N'avez-vous point chez vous Macare?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre :
Comment ce Macare est-il fait?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci;
A tout le monde il a su plaire.
 On lui dit : Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire;
Et les gens de ce caractere
Ne vont pas dans ce pays-ci.
 Théleme marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un convent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-temps attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompense

Des vigiles, du temps perdu,
Et la discorde, et l'abstinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Cessez de courir à la ronde
Après votre amant échappé;
Car, si l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme est dans l'autre monde.
A ce discours impertinent
Théleme se mit en colere :
Apprenez, dit-elle, mon frere,
Que celui qui fait mon tourment
Est né pour moi, quoi qu'on en dise;
Il habite certainement
Le monde où le destin m'a mise,
Et je suis son seul élément;
Si l'on vous fait dire autrement
On vous fait dire une sottise.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il sera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux esprits
Qui l'ont peint si doux et si sage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis
Vous pourriez vous tromper peut-être;
Macare n'est qu'en nos écrits;
Nous l'avons peint sans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, et passa vîte :
Mon amant ne sera jamais
Dans cet abominable gîte:
Au moins la cour a des attraits,
Macare aurait pu s'y méprendre;
Mais les noirs suivants de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend si tendre.

Théleme au temple de Rameau,
Chez Melpomene, chez Thalie,
Au premier spectacle nouveau
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle est priée à ces repas
Où président les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y semblent au premier coup-d'œil
De Macare être la copie;
Mais plus ils étaient occupés
Du soin flatteur de le paraître,
Et plus à ses yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Théleme au désespoir,
Lasse de chercher sans rien voir,
Dans sa retraite alla se rendre.
Le premier objet qu'elle y vit
Fut Macare auprès de son lit
Qui l'attendait pour la surprendre.
Vivez avec moi désormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, sans trop prétendre;
Et, si vous voulez posséder
Ma tendresse avec ma personne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.
Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare et Théleme,
Et vous diront sous cet emblême
A quoi nous sommes destinés.
Macare (1), c'est toi qu'on desire;
On t'aime, on te perd; et je croi

(1) On fait aux lecteurs la justice de croire qu'ils savent que Macare est le bonheur, et Théleme le desir ou la volonté.

Que je t'ai rencontré chez moi ;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie;
Pour te garder il faut savoir
Te cacher, et cacher sa vie.

AZOLAN,

OU

LE BÉNÉFICIER.

A son aise dans son village
Vivait un jeune musulman,
Bien fait de corps, beau de visage,
Et son nom était Azolan;
Il avait transcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce ministre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna descendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel est reconnaissant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de temps
Iman de la Mecque et Médine;
C'est, après la place divine
Du grand commandeur des croyants,
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puisse donner.
Les honneurs vont t'environner

Quand tu seras en exercice ;
Mais il faut me faire serment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très chastement.
Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'église,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penser faire une sottise.
Monsieur l'iman fut enchanté
De l'éclat de sa dignité,
Et même encor de la finance,
Dont il se vit d'abord payé
Par un receveur d'importance
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur et tant d'opulence
N'étaient rien sans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par son serment empêché,
Se dit dans le fond de son ame
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine
Aux yeux charmants, au teint fleuri;
Il l'adore, il en est chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux esclavage ;
La seule Amine aura mon cœur;
Soyons heureux dans mon village.
L'archange aussitôt descendit
Pour lui reprocher sa faiblesse.
Le tendre amant lui répondit :
Voyez seulement ma maîtresse :
Vous vous êtes moqué de moi ;
Notre marché fait mon supplice ;

Je ne veux qu'Amine et sa foi,
Reprenez votre bénéfice :
Du bon prophete Mahomet
J'adore à jamais la prudence ;
Aux élus l'amour il permet ;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompense.
Allez, mon très cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zele ;
Vous pouvez retourner au ciel ;
Je n'y veux pas aller sans elle.

L'ORIGINE DES METIERS.

QUAND Prométhée eut formé son image
D'un marbre blanc façonné par ses mains,
Il épousa, comme on sait, son ouvrage ;
Pandore fut la mere des humains.
Dès qu'elle put se voir et se connaître
Elle essaya son sourire enchanteur,
Son doux parler, son maintien séducteur,
Parut aimer et captiva son maître ;
Et Prométhée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars visita cette beauté nouvelle ;
L'éclat du dieu, son air mâle et guerrier,
Son casque d'or, son large bouclier,
Tout le servit, et Mars triompha d'elle.
Le dieu des mers, en son humide cour
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, et lui parla d'amour :
Qui cede à Mars peut se rendre à Neptune.
Le blond Phébus de son brillant séjour

Vit leurs plaisirs, eut la même espérance;
Elle ne put faire de résistance
Au dieu des vers, des beaux arts, et du jour.
Mercure était le dieu de l'éloquence:
Il sut parler; il eut aussi son tour.
  Vulcain sortant de sa forge embrasée
Déplut d'abord, et fut très maltraité;
Mais il obtint, par importunité,
Cette conquête aux autres dieux aisée.
  Ainsi Pandore occupa ses beaux ans,
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.
Quand une femme aima dans son printemps,
Elle ne peut jamais faire autre chose;
Mais pour les dieux, ils n'aiment pas long-temps.
Elle avait eu pour eux des complaisances,
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros satyre, et lui fit les avances.
  Nous sommes nés de tous ces passe-temps;
C'est des humains l'origine premiere:
Voilà pourquoi nos esprits, nos talents,
Nos passions, nos emplois, tout differe.
L'un eut Vulcain, l'autre eut Mars pour son pere,
L'autre un satyre; et bien peu d'entre nous
Sont descendus du dieu de la lumiere.
De nos parents nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, est encor le plus doux,
Et c'est celui que tout Paris honore.

LA BEGUEULE,

CONTE MORAL.

Dans ses écrits un sage italien
Dit que le mieux est l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puisse augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talents, en science ;
Cherchons le mieux sur ces chapitres-là :
Par-tout ailleurs évitons la chimere.
Dans son état, heureux qui peut se plaire,
Vivre à sa place, et garder ce qu'il a !
La belle Arsene en est la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empressé de complaire
A son caprice, et souffrant son mépris.
L'oncle, la sœur, la tante, le beau-pere,
Ne brillaient pas parmi les beaux esprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractere.
Dans le logis, des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aisance, une assez bonne chere ;
Les passe-temps que nos gens connaissaient,
Jeu, bal, spectacle, et soupers agréables,
Rendaient ses jours à peu près tolérables :
Car vous savez que le bonheur parfait
Est inconnu ; pour l'homme il n'est pas fait.
Madame Arsene était fort peu contente
De ces plaisirs. Son superbe dégoût
Dans ses dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appelait la belle impertinente.
Or admirez la faiblesse des gens ;
Plus elle était distraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des soins complaisants,

D'apprivoiser son humeur méprisante;
Et plus aussi notre belle abusait
De tous les pas que vers elle on faisait.
Pour ses amants encor plus intraitable;
Aise de plaire, et ne pouvant aimer,
Son cœur glacé se laissait consumer
Dans le chagrin de n'avoir rien d'aimable:
D'elle à la fin chacun se retira.
De courtisans elle avait une liste,
Tout prit parti; seule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur et triste:
Bouffi, mais sec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame, et ne la nourrit pas.
La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On sait que ces esprits
Sont mitoyens entre l'espece humaine
Et la divine; et monsieur Cabalis
Mit par écrit leur histoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De la filleule, et lui disait: « Arsene,
« Es-tu contente à la fleur de tes ans?
« As-tu des goûts et des amusements?
« Tu dois mener une assez douce vie. »
L'autre en deux mots répondait: Je m'ennuie.
« C'est un grand mal, dit la fée, et je croi
« Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi. »
Arsene enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays.
« Je veux aller à la sphere divine:
« Faites-moi voir votre beau paradis;
« Je ne saurais supporter ma famille
« Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
« Le beau, le rare: et je ne puis jamais
« Me trouver bien que dans votre palais;
« C'est un goût vif dont je me sens coiffée. »
Très volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout aussitôt dans un char lumineux
Vers l'Orient la belle est transportée :
Le char volait ; et notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique,
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche et passablement beau ;
Mais ce n'est rien quand on voit le château.
Pour les jardins, c'est un miracle unique ;
Marli, Versaille, et leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui surprenne et qui pique.
La dédaigneuse à cette œuvre angélique
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit : « Voilà votre maison ;
« Je vous y laisse un pouvoir despotique,
« Commandez-y. Toute ma nation
« Obéira sans aucune réplique.
« J'ai quatre mots à dire en Amérique,
« Il faut que j'aille y faire quelques tours :
« Je reviendrai vers vous en peu de jours.
« J'espere au moins, dans ma douce retraite,
« Vous retrouver l'ame un peu satisfaite. »
Aline part. La belle en liberté
Reste et s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déesse.
De cent beautés une foule s'empresse
A prévenir ses moindres volontés :
A-t-elle faim ? cent plats sont apportés ;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets sont de pure ambrosie ;
Les vases sont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mene à l'instant
Dans les jardins, sur les bords des fontaines,
Sur les gazons, respirer les haleines
Et les parfums des fleurs et des zéphyrs.

Vingt chars brillants de rubis, de saphirs,
Pour la porter se présentent d'eux-mêmes ;
Comme autrefois les trépieds de Vulcain
Allaient au ciel, par un ressort divin,
Offrir leur siege aux majestés suprêmes.
De mille oiseaux les donx gazouillements,
L'eau qui s'enfuit sur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmants :
Les perroquets répétaient ses paroles,
Et les échos les disaient après eux.
Telle Psyché, par le plus bean des dieux
A ses parents avec art enlevée,
Au seul Amonr dignement reservée,
Dans nn palais des mortels ignoré,
Aux éléments commandait à son gré.
Madame Arsene est encor mieux servie;
Plus d'agréments environnaient sa vie;
Plus de beautés décoraient son séjour;
Elle avait tout; mais il manquait l'amour.
Pour égayer notre mélancolique
On lui donna le soir nne mnsique
Dont les accords et les accents nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames;
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes :
Dans ce palais point de barbe au menton !
A quoi, dit-elle, a pensé ma marraine ?
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me serve en reine ;
Mais sans sujets la grandenr est du vent.
J'aime à régner, sur des hommes s'entend :
Ils sont tous nés ponr ramper dans ma chaîne:
C'est leur destin, c'est leur premier devoir;
Je les méprise, et je veux en avoir.
Ainsi parlait la reclnse intraitable ;

Et cependant les nymphes sur le soir
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instruments.
   Le lendemain mêmes enchantements,
Mêmes festins, pareille sérénade;
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade;
Le lendemain fut triste et fatigant;
Le lendemain lui fut insupportable.
   Je me souviens du temps trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printemps
Des lendemains plus doux et plus plaisants.
   La belle enfin chaque jour fêtoyée
Fut tellement de sa gloire ennuyée,
Que, détestant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faisait mal au cœur.
Se trouvant seule, elle avise une breche
A certain mur; et, semblable à la fleche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame saute et vous franchit le parc.
   Au même instant palais, jardins, fontaines,
Or, diamants, émeraudes, rubis,
Tout disparaît à ses yeux ébaubis;
Elle ne voit que les stériles plaines
D'un grand désert, et des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ses sottises.
La nuit venait, et déja ses mains grises
Sur la nature étendaient ses rideaux;
Les cris perçants des funebres oiseaux,
Les hurlements des ours et des pantheres
Font retentir les antres solitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le soin
De secourir ma folle aventuriere?
Dans sa détresse elle apperçut de loin,
A la faveur d'un reste de lumiere,

Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit sentier,
Tout en sifflant, retrouver sa chaumiere :
« Qui que tu sois, lui dit la beauté fiere,
« Vois en pitié le malheur qui me suit ;
« Car je ne sais où coucher cette nuit. »
Quand on a peur tout orgueil s'humanise.
Le noir patant, la voyant si bien mise,
Lui répondit : « Quel étrange démon
« Vous fait aller dans cet état de crise,
« Pendant la nuit, à pied, sans compagnon ?
« Je suis encor très loin de ma maison.
« Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
« On recevra sa petite personne
« Comme on pourra. J'ai du lard et des œufs.
« Toute Française, à ce que j'imagine,
« Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
« Je n'ai qu'un lit ; c'est assez pour nous deux. »
Disant ces mots, le rustre vigoureux,
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas ! dit la dame affligée,
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le désespoir, la honte, le courroux,
L'ont suffoquée ; elle est évanouie.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, et peut-être un peu tard.
Présente à tout, elle était à l'écart :
« Vous voyez bien, dit-elle à sa filleule,
« Que vous étiez une franche bégueule.
« Ma chere enfant, rien n'est plus périlleux
« Que de quitter le bien pour être mieux. »
La leçon faite, on reconduit ma belle

Dans son logis, Tout y changea pour elle
En peu de temps, sitôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, et sans livre, elle plut.
Que fallait-il à son cœur ?.... qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive et prudente; et prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

ENVOI A MADAME DE FLORIAN.

Chloé, quand mon impertinente
A la fin connut la façon
De devenir femme charmante,
C'est de vous qu'elle prit leçon;
Mais elle est loin de son modele.
Votre sort est plus singulier;
Vous aviez pis qu'un charbonnier,
Et vous avez mieux choisi qu'elle.

LES FINANCES.

(1775.)

Quand Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois
Lassé des contre-temps d'une vie inquiete,
Transplanta sa famille au pays champenois :
Il avait près de Reims une obscure retraite;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait sa cave et son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village :

Cet homme était suivi de brillants estafiers,
Sergents de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son crû prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.
Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* et *gabelles*....
Ah! pardon, monseigneur! Quoi, vous *aidez* le roi?.....
Oui, l'ami..... Je révere un si sublime emploi:
Le mot d'*aide* s'entend: *gabelles* m'embarrasse.
D'où vient ce mot?.... D'un Juif appelé *Gabelus*....
Ah, d'un Juif! je le crois.... Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience
Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
Je fais loyalement deux parts de votre bien:
La premiere est au roi, qui n'en retire rien;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le sel marin duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons.
Vous ne l'avez point pris, et vous deviez le prendre.
Je ne suis point méchant, et j'ai l'ame assez tendre.
Composons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas;
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras:
Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,

En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune.
Du *domaine* royal je suis le *contrôleur :*
J'ai su que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende.
Aussitôt ces messieurs, discrètement unis,
Font des biens au soleil un petit inventaire;
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et se désespere;
Le maître est interdit; la fille est tout en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrace !
Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son pere, et défend la maison :
On les prend, on les lie, on les mene en prison;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes,
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mere expire en embrassant son fils :
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence :
La fille sans secours est servante à Paris.
C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finance.*

SESOSTRIS.

Vous le savez, chaque homme a son génie
Pour l'éclairer et pour guider ses pas
Dans les sentiers de cette courte vie.
A nos regards il ne se montre pas,

Mais en secret il nous tient compagnie.
On sait aussi qu'ils étaient autrefois
Plus familiers que dans l'âge où nous sommes ;
Ils conversaient, vivaient avec les hommes
En bons amis, sur-tout avec les rois.
Près de Memphis, sur la rive féconde
Qu'en tous les temps, sous des palmiers fleuris,
Le dieu du Nil embellit de son onde,
Un soir au frais le jeune Sésostris
Se promenait loin de ses favoris,
Avec son ange ; et lui disait : Mon maître,
Me voilà roi ; j'ai dans le fond du cœur
Un vrai desir de mériter de l'être :
Comment m'y prendre ? Alors son directeur
Dit : Avançons vers ce grand labyrinthe
Dont Osiris fonda la belle enceinte ;
Vous l'apprendrez. Docile à ses avis,
Le prince y vole. Il voit dans le parvis
Deux déités d'espece différente ;
L'une paraît une beauté touchante,
Au doux sourire, aux regards enchanteurs,
Languissamment couchée entre des fleurs,
D'amours badins, de graces entourée,
Et de plaisir encor tout enivrée.
Loin derriere elle étaient trois assistants,
Secs, décharnés, pâles, et chancelants.
Le roi demande à son guide fidele
Quelle est la nymphe et si tendre et si belle,
Et que font là ces trois vilaines gens.
Son compagnon lui répondit : Mon prince,
Ignorez-vous quelle est cette beauté?
A votre cour, à la ville, en province,
Chacun l'adore, et c'est la volupté.
Ces trois vilains qui vous font tant de peine
Marchent souvent après leur souveraine ;
C'est le dégoût, l'ennui, le repentir,

Spectres hideux, vieux enfants du plaisir.
L'Egyptien fut affligé d'entendre
De ce propos la triste vérité.
Ami, dit-il, daignez aussi m'apprendre
Quelle est plus loin cette autre déité,
Qui me paraît moins facile et moins tendre,
Mais dont l'air noble et la sérénité
Me plaît assez. Je vois à son côté
Un sceptre d'or, une sphere, une épée,
Une balance. Elle tient dans sa main
Des manuscrits dont elle est occupée.
Tout l'ornement qui pare son beau sein
Est une égide. Un temple magnifique
S'ouvre à sa voix, tout brillant de clarté;
Sur le fronton de l'auguste portique
Je lis ces mots, *à l'immortalité*.
Y puis-je entrer? L'entreprise est pénible,
Repartit l'ange; on a souvent tenté
D'y parvenir, mais on s'est rebuté.
Cette beauté, qui vous semble inflexible,
Peut quelquefois se laisser enflammer.
La volupté, plus douce et plus sensible,
A plus d'attraits; l'autre sait mieux aimer.
Il faut pour plaire à la fiere immortelle
Un esprit juste, un cœur pur et fidele:
C'est la sagesse. Et ce brillant séjour
Qu'on vient d'ouvrir est celui de la gloire.
Le bien qu'on fait y vit dans la mémoire;
Votre beau nom doit y paraître un jour.
Décidez-vous entre ces deux déesses;
Vous ne pouvez les servir à la fois.
Le jeune roi lui dit: J'ai fait mon choix.
Ce que j'ai vu doit régler mes tendresses.
D'autres voudront les aimer toutes deux.
L'une un moment pourrait me rendre heureux:
L'autre par moi peut rendre heureux le monde.

A la premiere, avec un air galant,
Il appliqua deux baisers en passant ;
Mais il donna son cœur à la seconde.

LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE.

A MADAME ARNANCHE.

(1776.)

Vous demandez, madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots paysans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchisants
Aiment à boire le dimanche.
J'ai consulté bien des savants.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un usage si beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui, justement dégoûté d'eau,
S'enivrait au sortir de l'arche.
Huet se trompe ; c'est Bacchus,
C'est le législateur du Gange,
Ce dieu de cent peuples vaincus,
Cet inventeur de la vendange.
C'est lui qui voulut consacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire :
On ne pouvait mieux honorer

La divinité de son pere.
Il fut ordonné par les lois
D'employer ce jour salutaire
A ne faire œuvre de ses doigts
Qu'avec sa maîtresse et son verre.
Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuse Semele
Descendit du ciel au saint lieu
Où sa mere très peu cruelle
Dans son beau sein l'avait conçu,
Où son pere, l'ayant reçu,
L'avait enfermé dans sa cuisse;
Grands mysteres bien expliqués,
Dont autrefois se sont moqués
Des gens d'esprit pleins de malice.
Bacchus à peine se montrait
Avec Silene et sa monture;
Tout le peuple les adorait;
La campagne était sans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.
Parmi ce brillant fanatisme
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,
Et soupçonné de jansénisme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, servaient le prochain,
Evitaient la fainéantise,
Fuyaient les plaisirs, les amants,
Et, pour ne point perdre de temps,
Ne fréquentaient jamais l'église.
Alcithoé dit à ses sœurs:
Travaillons, et faisons l'aumône;
Monsieur le curé dans son prône
Donne-t-il des conseils meilleurs?

Filons, et laissons la canaille
Chanter des versets ennuyeux;
Quiconque est honnête et travaille
Ne saurait offenser les dieux.
Filons, si vous voulez m'en croire;
Et, pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une histoire
En faisant tourner ses fuseaux.
Les deux cadettes approuverent
Ce propos tout plein de raison,
Et leur sœur qu'elles écouterent
Commença de cette façon:

Le travail est mon dieu, lui seul régit le monde;
Il est l'ame de tout: c'est en vain qu'on nous dit
Que les dieux sont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air, et la terre, et l'onde.
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans.
Son vieux pere Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin son immense carriere:
Et, dès qu'elle est finie, il recommence encor.
Sur son char de rubis mêlés d'azur et d'or
Apollon va lançant des torrents de lumiere.
Quand il quitta les cieux il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa sœur l'aventuriere
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, et remplit trois emplois.
Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir et crasseux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes sœurs, était grand adultere;

Vénus l'imita bien ; chacun tient de son pere.
Mars plut à la fripponne ; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talents de plaire ;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars consolait sa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.
Le mari méprisé, mais très digne de l'être,
Aux deux amants heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser ;
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs il la voit reposer
Entre les bras de Mars ; et d'une main timide
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux ;
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vite au soleil conter son aventure :
Toi qui vois tout, dit-il, viens, et vois ma parjure ;
Cependant que Phosphore au bord de l'Orient
Au-devant de son char ne paraît point encore,
Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
Quitte son vieil époux pour son nouvel amant ;
Appelle tous les dieux ; qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. Apollon est malin,
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain ;
En petits vers galants sa disgrace il raconte,
Il assemble, en chantant, tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit aussi-bien que sa belle ;
Ce Dieu très éhonté ne se dérangea pas ;
Il tint sans s'étonner Vénus entre ses bras,
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les dieux à Vulcain firent leur compliment ;
Le pere de Vénus en rit long-temps lui-même.
On vanta du lacet l'admirable instrument,
Et chacun dit : Bon homme, attrapez-nous de même.

Lorsque la belle Alcithoé
Eut fini son conte pour rire,
Elle dit à sa sœur Thémire :
Tout ce peuple chante *Evoé;*
Il s'enivre, il est en délire;
Il croit que la joie est du bruit.
Mais vous, que la raison conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire?
Thémire à sa sœur répondit :
La populace est la plus forte;
Je crains ces dévots, et fais bien;
A double tour fermons la porte,
Et poursuivons notre entretien.
Votre conte est de bonne sorte;
D'un vrai plaisir il me transporte;
Pourrez-vous écouter le mien?

C'est de Vénus qu'il faut parler encore;
Sur ce sujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore:
Mille grimauds font des vers sans esprit
Pour la chanter. Je m'en suis souvent plainte.
Je détestais tout médiocre auteur;
Mais on les passe, on les souffre; et la sainte
Fait qu'on pardonne au sot prédicateur.
Cette Vénus, que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte;
Le changement ne lui déplaisait pas.
Elle trouva devers la Palestine
Un beau garçon dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roses et les lis,
Les yeux brillants, la taille noble et fine,
Tout lui plaisait; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainsi qu'on nous l'atteste,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait;

Mais chacun sait combien il en tenait.
Son origine était toute céleste ;
Il était né des plaisirs d'un inceste.
Son pere était son aïeul Cynira,
Qui l'avait eu de sa fille Myrrha ;
Et Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie ;
J'aime à m'instruire, et c'est un grand bonheur
D'être savante en la théologie.
Mars fut jaloux de son charmant rival ;
Il le surprit avec sa Cythérée
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Faisant des Dieux. Mars est un peu brutal ;
Il prit sa lance, et d'un coup détestable
Il transperça ce jeune homme adorable,
De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette histoire ; et j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule,
Tuer un Dieu n'est-il pas ridicule ?
Non, dit Climene, et puisqu'il était né,
C'est à mourir qu'il était destiné :
Je le plains fort, sa mort paraît trop prompte :
Mais poursuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raisonner
Lui répondit : Je vais vous étonner.
Adonis meurt ; mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre et sentir,
Cette Vénus qui créa le plaisir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Ressuscita, sept jours après sa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le sort.

Bon ! dit Climene, en voici bien d'une autre ;
Ma chere sœur, quelle idée est la vôtre?
Ressusciter les gens ! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuse ;
Et l'on peut être une fille de bien
En soupçonnant que la fable est menteuse.
Mais tout cela se croit très fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabbins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en dansant,
De son Isis entonnant la louange,
Tous les matins fait des dieux et les mange.
Chez tous ces gens Adonis est fêté ;
On vous l'enterre avec solemnité ;
Six jours entiers l'enfer est sa demeure ;
Il est damné tant en corps qu'en esprit ;
Dans ces six jours chacun gémit et pleure,
Mais le septieme il ressuscite ; on rit.
Telle est, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme et de la vie,
Six jours de peine, un seul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le destin change ;
Mais il est peu de plaisirs sans douleur,
Et nos chagrins sont souvent sans mélange.

De la sage Climene enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des sornettes,
De faire des romans ou l'histoire du jour,
De ramasser des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu seche, aimait la vérité,
La cherchait, la disait avec simplicité,
Se souciant fort peu qu'elle fût embellie ;
Elle eût fait un bon tome à l'encyclopédie.
Climene à ses deux sœurs adressa ce discours :

Vous m'avez de nos dieux raconté les amours,

Les aventures, les mysteres ;
Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler ?
Un mot devrait suffire : on a trompé nos peres,
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens nos confreres
Chantent au cabaret l'histoire de nos dieux ;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment et l'on mentit ;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins, et prêtres
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur :
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophetes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire des choses faites ;
Je ne crois pas qu'un Dieu nous fasse nos enfants ;
Je ne crois point la guerre des géants ;
Je ne crois point du tout à la prison profonde
D'un rival de Dieu même en son temps foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde
Que son grand-pere avait noyé :
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, et qu'on n'a jamais vus :
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus :
Je ne crois point.... La belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur ; un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant :

Et moi je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en faisant trop les beaux esprits
Vous êtes des impertinentes :
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête :
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance est toute prête ;
Je vous change en chauves-souris.

Aussitôt de nos trois reclues
Chaque membre se raccourcit ;
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit ;
Elles volerent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde ;
On connut qu'il est dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raison.
Ovide a conté cette affaire ;
La Fontaine en parle après lui ;
Moi je la répete aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LE SONGE CREUX.

Je veux conter comment, la nuit derniere,
D'un vin d'Arbois largement abreuvé,
Par passe-temps dans mon lit j'ai rêvé

Que j'étais mort, et ne me trompais guere.
Je vis d'abord notre portier Cerbere
De trois gosiers aboyant à la fois;
Il me fallut traverser trois rivieres;
On me montra les trois sœurs filandieres
Qui font le sort des peuples et des rois.
Je fus conduit vers trois juges sournois
Qu'accompagnaient trois gaupes effroyables,
Filles d'enfer et geolieres des diables;
Car, dieu merci, tout se faisait par trois.
Ces lieux d'horreur effarouchaient ma vue;
Je frémissais à la sombre étendue
Du vaste abyme où des esprits pervers
Semblaient avoir englouti l'univers.
Je réclamais la clémence infinie
Des puissants dieux, auteurs de tous les biens;
Je l'accusais, lorsqu'un heureux génie
Me conduisit aux champs élysiens,
Au doux séjour de la paix éternelle,
Et des plaisirs qui, dit-on, sont nés d'elle.
On me montra, sous des ombrages frais,
Mille héros connus par les bienfaits
Qu'ils ont versés sur la race mortelle,
Et qui pourtant n'existerent jamais:
Le grand Bacchus, digne en tout de son pere;
Bellérophon, vainqueur de la chimere;
Cent demi-dieux des Grecs et des Romains.
En tous les temps tout pays eut ses saints.
Or, mes amis, il faut que je déclare
Que, si j'étais rebuté du Tartare,
Cet Elysée et sa froide beauté
M'avaient aussi promptement dégoûté.
Impatient de fuir cette cohue,
Pour m'esquiver je cherchais une issue,
Quand j'aperçus un fantôme effrayant,
Plein de fumée, et tout enflé de vent,

Et qui semblait me fermer le passage.
Que me veux-tu, dis-je à ce personnage?
Rien, me dit-il, car je suis le néant ;
Tout ce pays est de mon apanage.
De ce discours je fus un peu troublé :
Toi, le néant ! jamais il n'a parlé....
Si fait, je parle ; on m'invoque, et j'inspire
Tous les savants qui sur mon vaste empire
Ont publié tant d'énormes fatras....
Eh bien ! mon roi, je me jette en tes bras ;
Puisqu'en ton sein tout l'univers se plonge,
Tiens, prends mes vers, ma personne, et mon songe;
Je porte envie au mortel fortuné
Qui t'appartient aussitôt qu'il est né.

SATIRES.

LA CREPINADE.

Le diable un jour se trouvant de loisir,
Dit: Je voudrais former à mon plaisir
Quelque animal dont l'ame et la figure
Fût à tel point au rebours de nature
Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché.
Il dit: il prend une argille ensoufrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée;
Il en modele un chef-d'œuvre naissant,
Pêtrit son homme, et rit en pêtrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde;
Ce crin de Juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche;
Sous un nez large il tord sa laide bouche:
Satan lui donne un ris sardonien
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la bastonnade;
Puis il lui souffle un esprit imposteur,
Traître et rampant, satirique et flatteur:
Rien n'épargnait. Il vous remplit la bête
De fiel au cœur, et de vent dans la tête.
Quand tout fut fait, Satan considéra
Ce beau garçon, le baisa, l'admira;
Endoctrina, gouverna son ouaille;
Puis dit à tous: Il est temps qu'il rimaille.

Aussitôt fait, l'animal rimailla,
Mouta sa vielle, et Rabelais pilla:
Il griffonna des Ceintures magiques,
Des Adonis, des Aïeux chimériques;
Dans les cafés il fit le bel esprit;
Il nous chanta Sodôme et Jésus-Christ:
Il fut sifflé, battu pour son mérite,
Puis fut errant, puis se fit hypocrite:
Et, pour finir, à son pere il alla;
Qu'il y demeure. Or je veux sur cela
Donner au diable un conseil salutaire:
Monsieur Satan, lorsque vous voudrez faire
Quelque bon tour au chétif genre humain,
Prenez-vous-y par un autre chemin:
Ce n'est le tout d'envoyer son semblable
Pour nous tenter: Crépin votre féal,
Vous servant trop, vous a servi fort mal.
Pour nous damner rendez le vice aimable.

LE MONDAIN.

Regretterа qui veut le bon vieux temps,
Et l'âge d'or, et le regne d'Astrée,
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parents;
Moi, je rends grace à la nature sage,
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos tristes frondeurs:
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, et même la mollesse,
Tous les plaisirs, les arts de toute espece,
La propreté, le goût, les ornements:
Tout honnête homme a de tels sentiments.
Il est bien doux pour mon cœur très immonde

De voir ici l'abondance à la ronde,
Mere des arts et des heureux travaux,
Nous apporter de sa source féconde
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.
L'or de la terre, et les trésors de l'onde,
Leurs habitants, et les peuples de l'air,
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.
O le bon temps que ce siecle de fer!
Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphere.
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux
Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux sources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans,
Nos vins de France enivrent les sultans?
Quand la nature était dans son enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaissant ni le *tien* ni le *mien*.
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;
Ils étaient nus; et c'est chose très claire
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient: ah! je le crois encor;
Martialo n'est point du siecle d'or:
D'un bon vin frais ou la mousse ou la seve
Ne gratta point le triste gosier d'Eve.
La soie et l'or ne brillaient point chez eux:
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'industrie et l'aisance:
Est-ce vertu? c'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon pere,
Que faisais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain?
Caressais tu madame Eve ma mere?

Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs, et crasseux,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bise et tannée.
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'est plus amour; c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Dessous un chêne ils soupent galamment
Avec de l'eau, du millet, et du gland;
Le repas fait, ils dorment sur la dure:
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, soit dans Londre, ou dans Rome,
Quel est le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui: la foule des beaux arts,
Enfants du goût, se montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante industrie
De ces dehors orna la symétrie;
L'heureux pinceau, le superbe dessin
Du doux Correge et du savant Poussin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure;
C'est Bouchardon qui fit cette figure;
Et cet argent fut poli par Germain:
Des Gobelins l'aiguille et la teinture
Dans ces tapis surpassent la peinture.
Tous ces objets sont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillants de clartés.
De ce salon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondissantes eaux.
Mais du logis j'entends sortir le maître.
Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maison roulante,
Moitié dorée, et moitié transparente:

Nonchalamment je l'y vois promené.
De deux ressorts la liante souplesse
Sur le pavé le porte avec mollesse.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent sa peau plus fraîche et plus polie.
Le plaisir presse: il vole au rendez-vous
Chez Camargo, chez Gaussin, chez Julie:
Il est comblé d'amour et de faveurs.
Il faut se rendre à ce palais magique
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique.
Il va siffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons souper. Que ces brillants services,
Que ces ragoûts, ont pour moi de délices!
Qu'un cuisinier est un mortel divin!
Cloris, Eglé, me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler son bouchon:
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français est l'image brillante.
Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers, et de nouveaux plaisirs.
Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente, et vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, et riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance:
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante;
Mais, mon ami, je consens de grand cœur

D'être fessé dans vos murs de Salente
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon homme,
Jardin fameux par le diable et la pomme,
C'est bien en vain que, tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place:
Le paradis terrestre est où je suis.

DEFENSE DU MONDAIN,

OU

L'APOLOGIE DU LUXE.

A TABLE hier, par un triste hasard,
J'étais assis près d'un maître cafard,
Lequel me dit: Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuisine
De Lucifer; et moi, prédestiné,
Je rirai bien quand vous serez damné.—
Damné! comment? pourquoi?—Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé
Lorsqu'il pleuvait sur notre premier pere;
Qu'Eve avec lui buvait de belle eau claire;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée et les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle ivresse,
Prêchant le luxe, et vantant la mollesse,
Qu'il vaut bien mieux, ô blasphêmes maudits!
Vivre à présent qu'avoir vécu jadis.

Par quoi, mon fils, votre muse pollue
Sera rôtie, et c'est chose conclue.
Disant ces mots, son gosier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée,
Dont fut pour nous la liqueur exprimée;
Un rouge vif enluminait son teint.
Lors je lui dis: Pour dieu, monsieur le saint,
Quel est ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous? — Il vient de Canarie;
C'est un nectar, un breuvage d'élu:
Dieu nous le donne, et Dieu veut qu'il soit bu.
— Et ce café, dont, après cinq services,
Votre estomac goûte encor les délices?
— Par le Seigneur il me fut destiné.
— Bon: mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine industrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine, et la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, et peinte, et diaprée:
Cet argent fin, ciselé, godronné,
En plat, en vase, en soucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde
Dans le Potose, au sein d'un nouveau monde.
Tout l'univers à travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous insultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuisé pour vous plaire.
O faux dévot, véritable mondain,
Connaissez-vous; et dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.

Cette splendeur, cette pompe mondaine,
D'un regne heureux est la marque certaine.
Le riche est né pour beaucoup dépenser;
Le pauvre est fait pour beaucoup amasser.
Dans ces jardins regardez ces cascades,
L'étonnement et l'amour des Naïades;
Voyez ces flots, dont les nappes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchissant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en est plus belle et plus féconde:
Mais de ces eaux si la source tarit,
L'herbe est séchée, et la fleur se flétrit.
Ainsi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands;
Et le travail, gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.
J'entends d'ici des pédants à rabats,
Tristes censeurs des plaisirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant Denis d'Halicarnasse,
Dion, Plutarque, et même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,
Cincinnatus, et des consuls en *us*,
Bêchaient la terre au milieu des alarmes,
Qu'ils maniaient la charrue et les armes,
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être semés par la main d'un vainqueur.
—C'est fort bien dit, mes maîtres: je veux croire
Des vieux Romains la chimérique histoire.
Mais dites-moi, si les dieux, par hasard,
Faisaient combattre Auteuil et Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer sa terre?
L'auguste Rome, avec tout son orgueil,
Rome jadis était ce qu'est Auteuil.

Quand ces enfants de Mars et de Sylvie,
Pour quelque pré signalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin pour étendards.
Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
Etait de bois; il fut d'or sous Luculle.
N'allez donc pas, avec simplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.
Oh, que Colbert était un esprit sage!
Certain butor conseillait, par ménage,
Qu'on abolit ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage industrieux.
Du conseiller l'absurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie.
Mais le ministre, utile avec éclat,
Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la source;
Et du Midi, du Levant, et de l'Ourse,
Nos fiers voisins, de nos progrès jaloux,
Payaient l'esprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pékin, ni Rome;
C'est Salomon, ce sage fortuné,
Roi philosophe, et Platon couronné,
Qui connut tout, du cedre jusqu'à l'herbe.
Vit-on jamais un luxe plus superbe?
Il faisait naître au gré de ses desirs
L'argent et l'or, mais sur-tout les plaisirs.
Mille beautés servaient à son usage.—
Mille?—On le dit: c'est beaucoup pour un sage.
Qu'on m'en donne une, et c'est assez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être sage ni roi.
Parlant ainsi, je vis que les convives
Aimaient assez mes peintures naïves:
Mon doux béat très peu me répondait,
Riait beaucoup, et beaucoup plus buvait;

Et tout chacun présent à cette fête
Fit son profit de mon discours honnête.

SUR L'USAGE DE LA VIE,

Pour répondre aux critiques qu'on avait faites du Mondain.

SACHEZ, mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs et permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux:
Cet art, qui doit tout comprendre,
Est de modérer ses vœux.
Gardez de vous y méprendre:
Les plaisirs, dans l'âge tendre,
S'empressent à vous flatter;
Sachez que, pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre.
Passez du fracas des cours
A la douce solitude:
Quittez les jeux pour l'étude;
Changez tout, hors vos amours.
D'une recherche importune
Que vos cœurs embarrassés
Ne volent point empressés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés:
Laissez la fleur étrangere

Embellir d'autres climats;
Cueillez d'une main légere
Celle qui naît sons vos pas.
Tout rang, tont sexe, tout âge
Reconnaît la même loi;
Chaque mortel en partage
A son bonheur près de soi.
L'inépuisable nature
Prend soin de la nourriture
Des tigres et des lions,
Sans que sa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buissons:
Et, tandis que l'aigle altiere
S'applaudit de sa carriere
Dans le vaste champ des airs,
La tranquille Philomele
A sa compagne fidele
Module ses doux concerts.
Jouissez donc de la vie,
Soit qne dans l'adversité
Elle paraisse avilie,
Soit que sa prospérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tont est égal, croyez-moi:
On voit sonvent plns d'un roi
Que la tristesse environne;
Les brillants de la conronne
Ne sauvent point de l'ennui:
Ses valets de pied, ses pages,
Jennes, indiscrets, volages,
Sont plus fortunés que lui.
La princesse et la bergere
Soupirent également;
Et si leur ame differe
C'est en un point seulement.

Philis a plus de tendresse,
Philis aime constamment,
Et bien mieux que son altesse...
Ah, madame la princesse,
Comme je sacrifierais
Tous vos augustes attraits
Aux larmes de ma maîtresse!
Un destin trop rigoureux
A mes transports amoureux
Ravit cet objet aimable;
Mais, dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis sont heureux,
Je serai moins misérable.

LE PAUVRE DIABLE. 1758

Quel parti prendre? où suis-je, et qui dois-je être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naissant par le vent emporté,
Sur quel terrain puis-je espérer de craître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon destin, de grace, instruisez-moi.
— Il faut s'instruire et se sonder soi-même,
S'interroger, ne rien croire que soi,
Que son instinct, bien savoir ce qu'on aime;
Et, sans chercher des conseils superflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.
— J'aurais aimé le métier de la guerre.
— Qui vous retient? allez; déja l'hiver
A disparu; déja gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre;
Du duc Broglie osez suivre les pas;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a transmis sa valeur aux soldats;

Il va venger les malheurs de la France :
Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être apperçu de lui.
— Il n'est plus temps ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur,
Mille rivaux briguaient la préférence;
C'est une presse ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moissonné la fleur,
Plus on en tue et plus il s'en présente ;
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux champenois,
Et de Provence, et des monts francomtois,
En botte, en guêtre, et sur-tout en guenille,
Tous assiégeant la porte de Cremille,
Pour obtenir des maîtres de leur sort
Un beau brevet qui les mene à la mort.
Parmi les flots de la foule empressée
J'allai montrer ma mine embarrassée ;
Mais un commis, me prenant pour un sot,
Me rit au nez, sans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magistrature.
— Eh bien, la robe est un métier prudent ;
Et cet air gauche et ce front de pédant
Pourront encor passer dans les enquêtes ;
Vous verrez là de merveilleuses têtes !
Vîte achetez un emploi de Caton,
Allez juger : êtes-vous riche ? — Non,
Je n'ai plus rien, c'en est fait. — Vil atome !
Quoi ! point d'argent, et de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume
Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiôme
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe ;
Avec de l'or je te fais président,

Fermier du roi, conseiller, intendant:
Tu n'as point d'aile, et tu veux voler! rampe.
— Hélas! monsieur, déja je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains desirs pour jamais sont passés:
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc, ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau;
J'y vais descendre; oui, j'y cours. — Imbécille,
Va donc pourrir au tombeau des vivants.
Tu crois trouver le repos; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asyle;
Que les ennuis en font leur domicile;
Que la discorde y nourrit ses serpents;
Que ce n'est plus ce ridicule temps
Où le capuce, et la toque à trois cornes,
Le scapulaire, et l'impudent cordon,
Ont extorqué des hommages sans bornes.
Du vil berceau de son illusion
La France arrive à l'âge de raison;
Et les enfants de François et d'Ignace,
Bien reconnus, sont remis à leur place.
Nous faisons cas d'un cheval vigoureux,
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre, et bondit sous son maître:
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent et lourd,
En sillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître:
L'âne me plaît; son dos porte au marché
Les fruits du champ que le rustre a bêché:

Mais pour le singe, animal inutile,
Malin, gourmand, saltimbanque indocile,
Qui gâte tout, et vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéants.
Le fier guerrier, dans la Saxe en Thuringe,
C'est le cheval; un Pequet, un Pleneuf,
Un trafiquant, un commis, est le bœuf;
Le peuple est l'âne, et le moine est le singe.
— S'il est ainsi, je me décloître. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma premiere vie!
— Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piege affreux, tendu par Lucifer.
J'étais sans biens, sans métier, sans génie,
Et j'avais lu quelques méchants auteurs,
Froids romanciers, plats versificateurs;
Mordu du chien de la Métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop : ça, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable :
Que faisais-tu sur le Parnasse? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycere,
De qui jamais n'approcha ma misere;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le frontignan, le grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à biere;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse;
D'après Chaulieu je vantais la mollesse.
Enfin, un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à cru ma triste nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,

(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul en un coin, pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chassé pour ses fredaines,
Vermisseau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout sens de son extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid giton:
Cet animal se nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf; j'étais jeune, sincere,
Et j'ignorais son naturel félon:
Je m'engageai, sous l'espoir d'un salaire,
A travailler à son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire:
Il m'enseigna comment on dépeçait
Un livre entier, comme on le recousait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comme on louait un sot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
Je critiquai, sans esprit et sans choix,
Impunément le théâtre, la chaire;
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
Triste et honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur.
M'étant ainsi sauvé de sa boutique,

Et n'étant plus compagnon satirique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Pompignan,
Ainsi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phrase
Sur la Didon qui fut de Métastase:
Je lui contai tous les tours du croquant:
Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je;
Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.
De ce bourbier vos pas seront tirés,
Dit Pompignan; votre dur cas me touche;
Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
Sacrés ils sont, car personne n'y touche:
Avec le temps un jour vous les vendrez:
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd; la scene est en Afrique:
A la Clairon vous le présenterez;
C'est un trésor: allez, et prospérez.
Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scene à maint acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denele.
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altiere, impérieuse
La Duménil rabattit mon orgueil!
La Daugeville est plaisante et moqueuse;
Elle riait: Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait:
Et, renvoyé penaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.
De vers, de prose, et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset doué du double privilege

D'être au college un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de college;
Gresset dévot, long-temps petit badin,
Sanctifié par ses palinodies:
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la Vierge il demandait pardon.
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable:
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?
— Il me donna les conseils les plus sages.
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot; montrez-vous à la cour.
Je crois mon homme, et je vais à Versaille;
Maudit voyage! hélas! chacun se raille
En ce pays d'un pauvre auteur moral;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pied.
L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage:
Au peu d'esprit que le bon homme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait;
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser.

Il me choisit pour l'aider à penser:
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.
L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée;
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique.
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomene et Thalie.
Mais, après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant.
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite?
— Je cabalai; je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'arlequin.
Je fus hué: ce dernier coup de grace
M'allait sans vie étendre sur la place;
On me porta dans un logis voisin,
Prêt d'expirer de douleur et de faim,
Les yeux tournés, et plus froid que ma piece.
— Le pauvre enfant! son malheur m'intéresse;
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits. Ce logis, quel est-il?
— Cette maison d'une nouvelle espece,
Où je restai long-temps inanimé,

Etait un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblait six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumenes
De Saint Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre temps.
Missel en main, la cohorte infernale
Psalmodiait en ce lieu de scandale,
Et s'exerçait à des contorsions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlements en sursaut m'éveillerent;
Dans mon cerveau mes esprits remonterent;
Je soulevai mon corps sur mon grabat,
Et m'avisai que j'étais au sabbat.
Un gros rabbin de cette synagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec ses saints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte et ma détresse.
Maître Abraham, après cinq ou six mots
De compliment, me tint ce beau propos:
« J'ai comme toi croupi dans la bassesse,
« Et c'est le lot des trois quarts des humains;
« Mais notre sort est toujours dans nos mains.
« Je me suis fait auteur, disant la messe,
« Persécuteur, délateur, espion:
« Chez les dévots je forme des cabales;
« Je cours, j'écris, j'invente des scandales,
« Pour les combattre, et pour me faire un nom,
« Pieusement semant la zizanie,
« Et l'arrosant d'un peu de calomnie.
« Imite-moi; mon art est assez bon:
« Suis comme moi les méchants à la piste;
« Crie à l'impie, à l'athée, au déiste,
« Au géometre; et sur-tout prouve bien
« Qu'un bel-esprit ne peut être chrétien.

« Du rigorisme embouche la trompette;
« Sois hypocrite, et ta fortune est faite. »
A ce discours, saisi d'émotion,
Le cœur encore aigri de ma disgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts; et la troupe en besace,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulsion.
A la faveur de cette opinion
Je m'esquivai de l'antre de Mégere.
C'est fort bien fait; si ta tête est légere,
Je m'apperçois que ton cœur est fort bon.
Où courus-tu présenter ta misere?
— Las! où courir dans mon destin maudit?
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je résolus de finir ma carriere,
Ainsi qu'ont fait, au fond de la riviere,
Des gens de bien, lesquels n'en ont rien dit.
O changement! ô fortune bizarre!
J'apprends soudain qu'un oncle trépassé,
Vieux janséniste, et docteur de Navarre,
Des vieux docteurs certes le plus avare,
Ab intestat malgré lui m'a laissé
D'argent comptant un immense héritage.
Bientôt changeant de mœurs et de langage,
Je me décrasse; et m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'éleve, je plane;
Je veux tâter des plus brillants emplois,
Etre officier, signaler mes exploits;
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et, moyennant vingt mille écus tournois,
Etre appelé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chere;
J'ai de l'esprit alors, et tous mes vers

Ont comme moi l'heureux talent de plaire :
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agréments divers
On me propose un très bon mariage ;
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs,
Que Belzébut fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique
Que de l'église un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal)
Fit élever près du palais royal.
Avec éclat j'entretiens donc ma belle :
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers et les bijoux ;
Billets de change étaient mes billets doux :
Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été dans la lice éclatante
De ce rempart, asyle des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.
Quel beau vernis brillait sur sa voiture !
Un petit peigne orné de diamants
De son chignon surmontait la parure,
L'Inde à grands frais tissut ses vêtements ;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où sa peau blanche, et ferme autant qu'égale,
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts et de l'onde.
Je voulus vivre en fermier-général :
Que voulez-vous, hélas ! que je vous dise ?
Je payai cher ma brillante sottise ;

En quatre mois je fus à l'hôpital.
Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, et dit la vérité.
Prête l'oreille à mes avis fideles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux-esprits,
Qui, dissertant sur les pieces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles:
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés,
Mordus, mordants, chansonneurs, chansonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfants
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie:
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricotte en paix les bas dont j'ai besoin;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,
Que le métier de tes obscurs Frérons.
Maître Abraham, et ses vils compagnons,
Sont une espece encor plus odieuse.
Quant aux catins, j'en fais assez de cas;
Leur art est doux, et leur vie est joyeuse:
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital menent un pauvre diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable,
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.
Ecoute, il faut avoir un poste honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;

Tu ne veux plus devenir conseiller ;
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtisan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier;
Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être?
— Oui-dà, monsieur. — Quatre fois dix écus
Seront par an ton salaire; et de plus,
D'assez bon vin chaque jour une pinte
Rajustera ton cerveau qui te tinte.
Va dans ta loge; et sur-tout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.
— J'obéirai sans réplique à mon maître
En bon portier; mais en secret peut-être
J'aurais choisi, dans mon sort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux.

LA VANITÉ.

Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A sur ton large front répandu la rougeur?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures;
L'univers me contemple, et les races futures
Contre mes ennemis déposeront pour moi.
— L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
L'avenir encor moins: conduis bien ton ménage,
Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
De quel nuage épais ton crâne est offusqué!
— Ah! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué!
Des plaisants de Paris j'ai senti la malice:

Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.
— Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux;
Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre;
Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
La guerre à soutenir : en un mot les bourgeois
Doivent très rarement importuner les rois.
La cour te croira fou : reste chez toi, bon homme.
— Non, je n'y puis tenir; de brocards on m'assomme.
Les *quand*, les *qui*, les *quoi*, pleuvant de tous côtés,
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprise à Paris mes chansons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, et mes rimes tragiques,
Et ma prose aux quarante! un tel renversement
D'un état policé détruit le fondement;
L'intérêt du public se joint à ma vengeance;
Je prétends des plaisants réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi:
Et de ce même pas je vais parler au roi.
Ainsi, nouveau venu, sur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De son plaisant délire amusait les passants.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens;
Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, et Bellone, et Pallas,
Et les foudres des cieux, pour se venger des rats
Voyez dans ce réduit ce crasseux janséniste,
Des nouvelles du temps infidele copiste,
Vendant sous le manteau ces mémoires sacrés
De bedeaux de paroisse, et de clercs tonsurés.
Il pense fermement, dans sa superbe extase,
Ressusciter les temps des combats d'Athanase.
Ce petit bel esprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ses phrases au cordeau,

Citant mal-à-propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler son beau nom du couchant à l'aurore ;
Ses flatteurs à dîné l'appellent Cicéron.
Berthier dans son college est surnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme sage
Doit penser dans Pékin comme dans son village :
Et la vieille badaude, au fond de son quartier,
Dans ses voisins badauds voit l'univers entier.
Je suis loin de blâmer le soin très légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi sur la terre inconnu
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
Etre approuvé du moins de ses graves confreres ;
Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires
Sur la scene du monde ardents à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogene
Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athene,
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, et sur-tout dans nôtre âge,
Qui se fait singulier pour être un personnage !
Piron seul eut raison quand, dans un goût nouveau,
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau,
Ci gît qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en dise,
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands Dieux ! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
Avec sa ville altiere a péri dispersé.
César n'a point d'asyle où son ombre repose :
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

LE RUSSE A PARIS,

OU

DIALOGUE D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.

LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées,
Ces immenses déserts et ces froides contrées
Où le fils d'Alexis, instruisant tous les rois,
A fait naître les arts, et les mœurs, et les lois?
Pourquoi vous dérober aux sept astres de l'ourse,
Beaux lieux où nos Français, dans leur savante course,
Allerent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pole applati par Newton,
Et, dans ce grand projet utile à cent couronnes,
Avec un quart-de-cercle enlever deux Lapponnes?
Est-ce un pareil dessein qui vous conduit chez nous?

LE RUSSE.

Non; je viens m'éclairer, m'instruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'observer, et l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'Occident que pouvez-vous apprendre?
Dans vos vastes états vous touchez à la fois
Au pays de Christine, à l'empire chinois;
Le héros de Nerva sentit votre vaillance;
Le brutal janissaire a tremblé dans Byzance;
Les hardis Prussiens ont été terrassés;
Et, vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris: les fastes de l'histoire
Célebrent ses plaisirs, et consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillait à ces récits pompeux
De vos arts triomphants, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs, quand vos jours, marqués par vos conquêtes,

S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes!
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'Amour;
Ces belles Montbazons, ces Châtillons brillantes,
Ces piquantes Bouillons, ces Nemours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs,
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs;
Perrault du louvre auguste élevant la merveille;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille,
Tandis que, plus aimable, et plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchants peignait le sacrifice.
Cependant un Colbert en vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, et rassemblait les arts:
Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance.
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France,
Bravant ce peuple altier complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise, et les ports du Texel.
Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture et mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le temps doit augmenter la splendeur de l'état;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux;
Les esprits sont changés, et les temps sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais.... nous avons souvent de belles remontrances;
Et le nom d'Ysabeau sur un papier timbré
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup; mais enfin, quand la riche Angleterre

Epuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas ;
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats...

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc?

LE PARISIEN.

Jansénius.... la bulle.... ses mysteres:
De deux sages partis les cris et les efforts,
Et des billets sacres payables chez les morts,
Et des convulsions, et des réquisitoires,
Rempliront de nos temps les brillantes histoires.
Le Franc de Pompignan par ses divins écrits
Plus que Palissot même occupe nos esprits ;
Nous quittons et la foire et l'opéra comique
Pour juger de le Franc le style académique.
Le Franc de Pompignan dit *à tout l'univers*
Que le roi lit sa prose, et même encor ses vers;
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jésuites leurs freres:
Car chacun vend sa drogue, et croit sur son pailler
Fixer, comme le Franc, les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moscow de ces nobles querelles?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne savent pas un mot de ces fameux debats.

LE PARISIEN.

Quoi! du clergé français la gazette prudente,
Cet ouvrage immortel que le pur zele enfante,
Le Journal du chrétien, le Journal de Trévoux,
N'ont point passé les mers et volé jusqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi! vous ignorez des mérites si rares?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares!

Hélas! en leur faveur mon esprit abusé
Avait cru que le Nord était civilisé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former sur les bords de la Seine;
C'est un Scythe grossier voyageant dans Athene,
Qui vous conjure ici, timide et curieux,
De dissiper la nuit qui couvre encor ses yeux.
Les modernes talents que je cherche à connaître
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cygne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs disciples, nourris de leur vaste science,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé
Brille d'un nouveau feu, loin d'être consumé;
Nous avons parmi nous des peres de l'Eglise.

LE RUSSE.

Nommez-moi donc ces saints que le ciel favorise.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayer le récollet,
Et Berthier le jésuite, et le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, et Nonotte, et tant d'autres,
Ils sont tous parmi nous ce qu'étaient les apôtres
Avant qu'un feu divin fût descendu sur eux:
De leur siecle profane instructeurs généreux, (1)
Cachant de leur savoir la plus grande partie,

(1) Peu d'auteurs se sont servis du mot *instructeur*, qui semble manquer à notre langue. On voit bien que c'est un Russe qui parle. Ce terme répond à celui de *coukaski*, qui est très énergique en slavon.

Ecrivant sans esprit, par pure modestie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces solides auteurs.
Il faut que je vous fasse un aveu condamnable:
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon sens sous le masque des ris;
Et c'est pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine
Qui fit voir en riant la raison sur la scene,
Par ceux qui l'ont suivi serait-il éclipsé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Moliere; oh! son regne est passé;
Le siecle est bien plus fin; notre scene épurée
Du vrai beau qu'on cherchait est enfin décorée:
Nous avons les *remparts*, nous avons *Ramponeau;*
Au lieu du Misanthrope on voit Jacques Rousseau,
Qui, marchant sur ses mains, et mangeant sa laitue,
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends assez: mais parlons sans détour;
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talents comme de la finance;
La disette aujourd'hui succede à l'abondance;
Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux serait-elle bannie?
Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie?

LE PARISIEN.

Un génie? ah, grand Dieu! puisqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité serait bientôt punie.

Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Berthiers, les Chaumeix, et jusques aux Frérons,
Déja de l'imposture embouchent les clairons;
L'hypocrite sourit, l'énergumene aboie;
Les chiens de Saint-Médard s'élancent sur leur proie;
Un petit magistrat à peine émancipé,
Un pédant sans honneur à bicêtre échappé,
S'il a du bel esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux travestit les vertus;
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale à la cour; on ameute, on excite
Ces petits protecteurs sans place et sans mérite,
Ennemis des talents, des arts, des gens de bien,
Qui se sont faits dévots de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi, qui hait la médisance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,
Ces oiseaux de la nuit, rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux:
Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
Un génie! il aurait cet excès d'insolence!
Il n'a pas demandé notre protection!
Sans doute il est sans mœurs et sans religion;
Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même,
Qu'il n'est point implacable, et qu'il suffit qu'on l'aime.
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins,
De Marie Alacoque, et de la Fleur des saints.
Aux erreurs indulgent, et sensible aux miseres,
Il a dit, on le sait, que les humains sont freres;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre et sage et méritoire.
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles, à ces mots, au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux;

Et des petits péchés commis dans leur jeune âge
Elles font pénitence en opprimant un sage.

LE RUSSE.

Hélas! ce que j'apprends de votre nation
Me remplit de douleur et de compassion.

LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité; vous la vouliez sans feinte:
Mais n'imaginez pas que, tristement éteinte,
La raison sans retour abandonne Paris;
Il est des cœurs bien faits, il est de bons esprits,
Qui peuvent des erreurs où je la vois livrée
Ramener au droit sens ma patrie égarée.
Les aimables Français sont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu: je reviendrai quand ils seront changés.

LES CHEVAUX ET LES ANES,

OU

ÉTRENNES AUX SOTS.

Premier janvier 1761.

A ces beaux jeux inventés dans la Grece,
Combats d'esprit, ou de force, ou d'adresse,
Jeux solennels, écoles des héros,
Un gros Thébain, qui se nommait Bathos,
Assez connu par sa crasse ignorance,
Par sa lésine et son impertinence,
D'ambition tout comme un autre épris,
Voulut paraître et prétendit aux prix.
C'était la course: un beau cheval de Thrace
Aux crins flottants, à l'œil brillant d'audace,
Vif et docile, et léger à la main,

Vint présenter son dos à mon vilain:
Il demandait des housses, des aigrettes,
Un beau harnois, de l'or sur les bossettes.
Le bon Bathos quelque temps marchanda.
Un certain âne alors se présenta.
L'âne disait: Mieux que lui je sais braire,
Et vous verrez que je sais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous servir;
Préférez-moi. Mon Bathos le préfere.
Sûr du triomphe, il sort de la maison.
Voilà Bathos monté sur son grison:
Il veut courir. La Grece était railleuse.
Plus l'assemblée était belle et nombreuse,
Plus on sifflait. Les Bathos en ce temps
N'imposaient pas silence aux bons plaisants.
Profitez bien de cette belle histoire,
Vous qui suivez les sentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Distinguez bien les ânes des coursiers.
En tout état et dans toute science
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'nn âne a mangé quelquefois
Au ratelier des coursiers de nos rois.
L'abbé du Bois, fameux par sa vessie,
Mit sur son front, très atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraisons funebres,
Sublime auteur de tant d'écrits célebres,
Qui succéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'esprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,
Quand l'arbre est beau, quand la seve est bien forte,
Qu'il soit taillé par Bénigne ou Boyer?
De très bons fruits viennent sans jardinier.

C'est dans Paris, dans notre immense ville,
En grands esprits, en sots, toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talents se taisent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils essuient;
Les faux talents sont hardis, effrontés,
Souples, adroits, et jamais rebutés.
Que de frelons vont pillant les abeilles!
Que de Pradons s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchats semblent des Massillons!
Que de le Dains succedent aux Bignons!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colasse.
Après le Brun, Coypel obtint l'emploi
Du premier peintre ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta suffisance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier, pédant crasseux et vain,
Prend hardiment la place de Rollin,
Comme un valet prend l'habit de son maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.
C'est un plaisir de voir ces polissons
Qui du bon goût nous donnent des leçons,
Ces étourdis calculants en finance,
Et ces bourgeois qui gouvernent la France,
Et ces gredins qui d'un air magistral,
Pour quinze sous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par sa sottise,
Vont se carrant en princes de l'Eglise,
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.
Nul à Paris ne se tient dans sa sphere,
Dans son métier, ni dans son caractere;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque pension,

Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé la Coste est le seul à sa place.
Le roi, dit-on, bannira ces abus:
Il le voudrait; ses soins sont superflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme:
Impertinents, je veux qu'on se réforme,
Que le Journal de Trévoux soit meilleur,
Guyon moins plat, Moreau plus fin railleur.
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe
De courir moins après le paradoxe;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmants qui peuvent l'honorer;
Je veux, j'entends que sous mon regne auguste
Tout bon Français ait l'esprit sage et juste;
Que nul robin ne soit présomptueux,
Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Ouï le rapport, dans mon conseil j'ordonne
Que la raison s'introduise en Sorbonne,
Que tout auteur sache me réjouir,
Ou m'éclairer: car tel est mon plaisir.
Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville.
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, et par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonéter par nom et par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots, d'honnêtes vérités;
Je les dirai, n'en soyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois, en bon chrétien,
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

L'HYPOCRISIE.

Mes chers amis, il me prend fantaisie
De vous parler ce soir d'hypocrisie.
Grave Vernet, soutiens ma faible voix;
Plus on est lourd, plus on parle avec poids.
  Si quelque belle à la démarche fiere,
Aux gros tetons, à l'énorme derriere,
Etale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé; Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté :
Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ses remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne la voie,)
Sans hésiter, je vous déclare net
Que ce magot est Tartuffe ou Vernet.
  C'est donc à toi, Vernet, que je dédie
Ma très honnête et courte rapsodie,
Sur le sujet de notre ami Guignard,
Fesse-matthieu, dévot, et grand paillard.
  Avant-hier advint que de fortune
Je rencontrai ce Guignard, sur la brune,
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai, d'un air assez fantasque,
Par sa jaquette, et je lui criai : Masque,

Je te connais; l'argent et les catins
Sont à tes yeux les seuls objets divins;
Tu n'eus jamais un autre catéchisme:
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigorisme
Nous étalant le dehors imposteur,
Tromper le monde, et mentir à ton cœur,
Et, tout pêtri d'une douce luxure,
Parler en Paul, et vivre en Epicure?
Le sycophante alors me répondit
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit,
Que la franchise est toujours dangereuse,
L'art bien reçu, la vertu malheureuse,
La fourbe utile, et que la vérité
Est un joyau peu connu, très vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage
Je répliquai: Ton discours paraît sage.
L'hypocrisie a du bon quelquefois;
Pour son profit on a trompé des rois;
On trompe aussi le stupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire;
Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, si l'on veut, de la triple couronne
Que quelquefois l'ami Belzébuth donne;
En pareil cas peut-être il serait bon
Qu'on employât quelques tours de frippon;
L'objet est beau, le prix en vaut la peine:
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'imposer le fardeau détesté
D'une inutile et triste fausseté,
Du monde entier méprisée et maudite,
C'est être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti se déguise en chrétien
Pour être pape, il se conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de college,
Dis-moi quel bien, quel rang, quel privilege

Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu sans gagner est d'un sot.
Le monde est fin ; aisément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine;
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal son métier.
Mais convenez que du moins mes confreres
M'applaudiront... Tu ne les connais gueres:
Dans leur tripot on les a vus souvent
Se comporter comme on fait au couvent;
Tout penaillon y vante sa besace,
Son institut, ses miracles, sa crasse;
Mais en secret l'un de l'autre jaloux,
Modestement ils se détestent tous.
Tes ennemis sont parmi tes semblables.
Les gens du monde au moins sont plus traitables;
Ils sont railleurs ; les autres sont méchants.
Crains les sifflets, mais crains les mal-faisants.
Crois-moi, renonce à la cagoterie;
Mene uniment une plus noble vie;
Rougissant moins, sois moins embarrassé;
Que ton cou tors, désormais redressé,
Sur son pivot garde un juste équilibre;
Leve les yeux, parle en citoyen libre;
Sois franc, sois simple; et, sans affecter rien,
Essaie un peu d'être un homme de bien.
Le mécréant alors n'osa répondre.
J'étais sincere, il se sentait confondre:
Il soupira d'un air sanctifié;
Puis détournant son œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton se battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

LE MARSEILLOIS ET LE LION,

Par M. DE SAINT-DIDIER, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille (1).

Dans les sacrés cahiers, méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les serpents et les ânes:
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam;
Un âne avec esprit gourmanda Balaam.
Le grand parleur Homere, en vérités fertile,
Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille.
Les habitants des airs, des forêts, et des champs,
Aux humains chez Esope enseignent le bon sens.
Descartes n'en eut point quand il les crut machines:
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines;
Il en jugea fort mal, et noya sa raison
Dans ses trois éléments, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans sa physique obscure,
Et l'homme, et l'animal, et toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-temps les sots.
Laissons là sa folie, et suivons nos propos.
Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,

(1) Feu M. de Saint-Didier, secrétaire perpétuel de l'académie de Marseille, auteur du poëme de Clovis, s'amusa quelque temps avant sa mort à composer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philosophie anglaise. Ces traits sont en effet imités de la fable des abeilles de Mandeville, mais tout le reste appartient à l'auteur français. Comme il était de Marseille, il n'a pas manqué de prendre un Marseillois pour son héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage sur une copie très exacte.

Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion,
A la longue criniere, à la gueule enflammée,
Terrible, et tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur:
Il n'était pas Hercule; et tout transi de peur
Il se mit à genoux, et demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faisait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français: Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe!
Ecoute, j'ai dîné, je veux te faire grace
Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de science,
Et pour devenir prêtre il apprit du latin;
Il savait Rabelais et son saint Augustin.
D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme est mis pour régner sur tous les animaux;
Que la terre est son trône, et que, dans l'étendue,
Les astres sont formés pour réjouir sa vue;
Il conclut qu'étant prince, un sujet africain
Ne pouvait, sans pécher, manger son souverain.
Le lion, qui rit peu, se mit pourtant à rire;
Et, voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible monté sur deux fesses de singe;
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés;
Deux mammelles sans lait, sans grace, sans usage;

Un crâne étroit et creux couvrant un plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coiffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadême,
Privé de sa parure, et réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure:
Je pensais être roi; j'avais certes grand tort:
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit domter sa colere;
Un roi n'est point aimé s'il n'est point débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois:
Jadis en Arménie il vous donna des lois,
Lorsque, dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs ainsi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés si long-temps,
Respirerent enfin l'air natal de leurs champs:
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solemnel. — Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous!—Oui, seigneur;
Il vous recommanda d'être clément et sage,
De ne toucher jamais à l'homme son image:
Et si vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté. —
Toi, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? en quel temps? dans quel lieu?
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la file effroyable,
Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux, dont jaillissent des flammes;

Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames:
Il ne fait rien en vain ; te manger est ma loi;
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocents,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement sans l'art d'un cuisinier
Digérer un poulet qu'il faut encor payer:
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite;
Et moi, que l'appétit en tout temps sollicite,
Conduit par la nature, attentive à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien;
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers.—
Sire, les Marseillois ont une ame immortelle;
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.—
La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci:
Je ne veux point manger ton ame raisonneuse;
Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse.
C'est ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas.—
Vous avez sur ce corps une entiere puissance;
Mais quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays;
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils;
Mes malheureux enfants, réduits à la misere,
Iront à l'hôpital si vous mangez leur pere.—
Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espece craintive;

Je lui dois la pâture : il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi sortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme et ce pays si rare
Où tu fêtais en paix Magdeleine et Lazare ?
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe et frippon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtisse
De ta sotte imprudence et de ton avarice ?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je suis battu.
Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison cede en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre :
Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfere,
Se racheter d'un Turc, et payer un corsaire.
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
A vous y bien servir mes vœux sont résolus :
Je vous ferai garnir votre charnier auguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste ;
Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,
Par vos correspondants chaque jour présentés ;
Et mon valet chez vous restera pour ôtage. —
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité ; suis-moi chez le cadi ;
Donne des cautions ; sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses ;
Et que, sans raisonner, tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut signé ; tous les deux l'observerent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnerent.
Ainsi, dans tous les temps, nos seigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

L'HÉRITIER de Brunswick et le roi des Danois,
Vous le savez, amis, ne sont pas les seuls princes
Qu'un desir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons esprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus, et Marc-Aurele,
Quitter le beau séjour de la gloire immortelle,
Pour venir en secret s'amuser dans Paris.
Quelque bien qu'on puisse être, on veut changer de place:
C'est pourquoi les Anglais sortent de leur pays.
L'esprit est inquiet, et de tout il se lasse;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs, arrivé dans la ville,
Loin du monde et du bruit choisit son domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un fauxbourg.
Ils évitaient l'éclat: les vrais grands le dédaignent.
Les galants de la cour et les beautés qui regnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur séjour:
A de semblables saints il ne faut que des sages;
Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens instruits et profonds, qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des personnages;
Qui, des sots préjugés paisiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui, sans craindre la mort, savent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point *la bonne compagnie*,
Qui la sont en effet. Leur esprit et leurs mœurs
Réussirent beaucoup chez les trois empereurs;

A leur petit couvert chaque jour ils souperent:
Moins ils cherchaient l'esprit, et plus ils en montrerent:
Tous charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs moments en visites;
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux atteliers des arts;
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.
On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillants d'Andromaque et d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque et de l'Elide.
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.
D'un plaisir différent nos trois Césars jouirent;
Lorsqu'à l'Observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, et dont ils descendirent.
De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, et peut-être des rois,
Marc-Aurele apperçut ce bronze qu'on révere,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconstants le vainqueur et le pere:
Le voilà, disaient-ils, nous le connaissons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des sages leur dit: Vous savez son histoire;
On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté....
Quand il était au monde il fut persécuté.
Buri même à présent lui conteste sa gloire.
Pour domter la critique on dit qu'il faut mourir:
On se trompe; et sa dent, qui ne peut s'assouvir,
Jusque dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monuments si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baisserent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître;

Les boulevards, la foire, et l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raison,
Les quatre facultés, et jusqu'à la Sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient saint Thomas, et prenaient leurs
degrés.
Au séjour de l'*ergo*, Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste ciel! Les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de
rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros Augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures:
Il disait anathême aux nations impures
Qui n'avaient jamais su, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des facultés.
O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices.
Princes, sages, héros, exemples des vieux temps
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices;
Vos belles actions, des péchés éclatants.
Dieu juste, selon nous, frappe de l'anathême
Epictete, Caton, Scipion l'africain,
Ce coquin de Titus, l'amour du genre humain,
Marc-Aurele, Trajan, le grand Henri lui-même,
Tous créés pour l'enfer, et morts sans sacrements;
Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments
Dont nous avons ici solemnisé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes sa tête:
Ravaillac et Damien, s'ils sont de vrais croyants,
S'ils sont bien confessés, sont ses heureux enfants.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face;
Et Turenne amoureux, mourant pour son pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel est notre plaisir; telle est la loi de grace.
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De se voir en Sorbonne, et de s'y voir damnés.

Les vrais amis de Dieu répriment leur colere.
Marc-Aurele lui dit d'un ton très débonnaire:
Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés parfois sont assez mal instruites
Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés;
Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites.
Ribaudier à ces mots, roulant un œil hagard,
Dans des convulsions dignes de Saint-Médard,
Nomma le demi-dieu déiste, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône et de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant sortent de l'écurie.
Mon Dieu, disait Titus, ce monsieur Ribaudier,
Pour un docteur français, me semble bien grossier.
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France:
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance;
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne;
Nous pensions en effet vous mener en Sorbonne;
Et l'on vous a conduit aux Petites-maisons.

LES DEUX SIECLES.

Siecle où je vis briller un 1 suivi d'un quatre,
Siecle où l'on sut écrire aussi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui?
Ressemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence, et grand dans ses miseres
Vante, en tendant la main, les trésors de ses peres?
Non, d'un plus noble orgueil notre esprit est blessé.
Nous croyons valoir mieux que le bon temps passé.
La sagesse en nos jours a sur nous tant d'empire,

Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'est dommage : autrefois Moliere était plaisant ;
Il sut nous égayer, mais en nous instruisant :
Le comique pleureur aujourd'hui veut séduire,
Et, sans nous amuser, renonce à nous instruire.
Que je plains un Français quand il est sans gaîté !
Loin de son élément le pauvre homme est jeté ;
Je n'aime point Thalie alors que sur la scene
Elle prend gauchement l'habit de Melpomene :
Ces deux charmantes sœurs ont bien changé de ton.
Hors de son caractere on ne fait rien de bon.
Moliere en rit là-bas, et Racine en soupire.
Il ne peut supporter l'insipide délire
De tous ces plats romans mis en vers boursoufflés,
Apostrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scene française en proie à des barbares.
Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,
Qui gouverne l'Etat du haut de son grenier ;
La chûte des beaux arts est un bien pour la France ;
Des revenus du roi ma main tient la balance ;
Je verrai des impôts les Français affranchis :
Vous ennuyez l'état, et moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume ;
J'ai fait contre Colbert un excellent volume :
Le public n'en sait rien ; mais la postérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité ;
Et, pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue.
Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier :
Vous gouvernez l'Etat ! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie ?
Prenez un vol plus haut ; gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers ;
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde ;

Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame, et nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux;
Et tandis que Nedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lappons, et ramenez des filles :
Voilà comme on s'illustre en ce siecle profond.
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à son gré, qu'à sa voix tout s'arrange;
Ce trait a ses beautés: moi je parle, et tout change.
Va, ne t'amuse plus aux finances du roi;
Viens-t'en créer un monde, et sois dieu comme moi.
A ces discours brillants, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante, et recule;
Et pour charmer la cour, qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait un journal chrétien;
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'église.
Ils travaillent long-temps: leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut.
Un autre fou paraît suivi de sa sorciere;
Il veut réduire au gland l'académie entiere.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois;
Mortels, vivez contents sans secours et sans lois;
Ou, si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilants osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier;
Ma Julie, avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, et n'en est que plus sage:
Rien n'est mal, rien n'est bien; je mets tout de niveau;
Je marie au dauphin la fille du bourreau;
Les Petites-maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne et sa théologie.
Ainsi sur le Pont-Neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Geneve ameute les passants,
Grimpé sur les treteaux qui jadis dans Athene

Avaient servi de loge au chien de Diogene.
Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis, dans un long répertoire,
Sans éclairer l'esprit surchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'insolents imprimeurs,
Petits abbés crottés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mélange;
Servez d'antiques mets, sous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés :
Mais sur-tout écrivez en prose poétique;
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique;
Donnez du gigantesque; étourdissez les sots.
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots;
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.
Jadis en sa voliere un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite;
Il eut soin d'écarter les lézards et les rats;
Ils n'osaient approcher: ce temps ne dura pas:
Un nouveau maître vint; ses gens se négligerent,
La voliere tomba : les rats s'en emparerent;
Ils dirent aux lézards: Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus, et c'est nous qui régnons.

LE PERE NICODEME
ET JEANNOT.

LE PERE NICODÊME.

JEANNOT, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.

Archimede autrefois gâta le genre humain ;
Newton dans notre temps fut un franc libertin ;
Locke a plus corrompu de femmes et de filles
Que Lass à l'hôpital n'a conduit de familles ;
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé.
Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte,
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut des charmes puissants!
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens ;
Et de peur de l'abus vous bannissez l'usage.
Ah! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut ne pense point, Jeannot ;
Abrutis bien ton ame, et fais vœu d'être un sot.

JEANNOT.

Je sens de vos discours l'influence bénigne,
Je bâille, et de vos soins je me crois déja digne.
J'ai toujours remarqué que l'esprit rend malin.
Vous vous ressouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confessant les dames de Versailles,
Caressait tour-à-tour et volait ses ouailles ;
Ce cher monsieur Billard, et son ami Grizel,
Grands porteurs de cilice, et chanteurs de missel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies :
Tous ces gens-là, mon pere, étaient de grands génies!

LE PERE NICODÊME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philosophé,
Et soudain leur esprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupiscence.
Dans les bosquets d'Eden l'arbre de la science
Portait un fruit de mort et de corruption ;
Notre bon pere en eut une indigestion.
Pour lui bien conserver sa fragile innocence
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'est bien dit ; mais souffrez que Jeannot l'hébêté
Propose avec respect une difficulté :
De tous les écrivains dont la pesante plume
Barbouilla sans penser tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'est notre ami Fréron de Quimper-Corentin :
Sa grosse ame pourtant dans le vice est plongée;
De cent mortels poisons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, si j'osais raisonner,
Que le pauvre d'esprit peut éncor se damner.

LE PERE NICODÊME.

Oui, mais c'est quand ce pauvre ose se croire riche;
C'est quand du bel esprit un lourd pédant s'entiche;
Quand le démon d'orgueil et celui de la faim
Saisissent à la gorge un maudit écrivain :
Le déloyal alors est possédé du diable.
Chez tout sot bel esprit le vice est incurable ;
Il va trouver enfin, pour prix de ses travers,
Desfontaine et Chausson dans le fond des enfers.
Au pur sein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans son humble étage il eût su se connaître;
Mais il fut réprouvé sitôt qu'il entreprit
D'allier la sottise avec le bel esprit.

Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'astre du jour au fond de sa masure,
Lassé de sa retraite, eut le projet hardi
De voir comment est fait le soleil à midi.
Il pria de son antre une aigle sa voisine
De daigner le conduire à la sphere divine
D'où le blond Apollon de ses rayons dorés
Perce les vastes cieux par lui seul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta sur ses ailes ;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles
Dont l'éclat n'est pas fait pour ses débiles yeux,
Le mangeur de souris tomba du haut des cieux.

Les oiseaux accourus à ses plaintes funebres,
Dévorerent soudain le courrier des ténebres.
Profite de sa faute; et, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidele hibou.

JEANNOT.

On a beau se soumettre à fermer la paupiere,
On voudroit quelquefois voir un peu de lumiere.
J'entends dire en tous lieux que le monde est instruit,
Qu'avec saint Loyola le mensonge s'enfuit,
Qu'Aranda dans l'Espagne, éclairant les fideles,
A l'inquisition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux se sont ouverts.
Une auguste cité, souveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le souverain chéri qui naquit dans Versailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets si fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec discrétion la sage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'espérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces discours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appesantie:
Et j'ai de raisonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODÈME.

Ah, te voilà perdu! Jeannot n'est plus à moi.
Tous les cœurs sont gâtés.... l'esprit bannit la foi!
L'esprit s'étend par-tout.... O divine bêtise,
Versez tous vos pavots, soutenez mon église.
A quel saint recourir dans cette extrémité?
O mon fils, cher enfant de la stupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux sein de ta mere?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire!
Ne va point contrister les cœurs des gens de bien:
Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrétien;
De Jean-Georges, crois-moi, lis le discours sublime:
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.

Tu peux guérir encore. Oui, Paris dans ses murs
Voit encor, grace à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'arguments rebattus déterminés copistes,
Tout farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras, dévore leurs leçons;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raisons;
Fais des phrases, Jeannot, ma douleur t'en conjure;
Par ce palliatif adoucis ta blessure;
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah, vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte, et chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du college?

LE PERE NICODÊME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat;
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

LES SYSTEMES.

(1772.)

Lorsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde en six jours eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.
J'ai lu chez un rabbin que cet être ineffable
Un jour devant son trône assembla nos docteurs,
Fiers enfants du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin, Scot, et Bonaventure,
Et jusqu'au provençal éleve d'Epicure, (1)
Et ce maître René qu'on oublie aujourd'hui,

(1) Gassendi.

Grand fou persécuté par de plus fous que lui ;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.
« Çà, mes amis, dit Dieu, devinez mon secret :
Dites-moi qui je suis, et comment je suis fait;
Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes;
Quelle force en tous sens fait courir les cometes,
Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je sais que, grace aux soins des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les académies :
J'en donnerai. Quiconque approchera du but
Aura beaucoup d'argent, et fera son salut. »
Il dit : Thomas se leve, à l'auguste parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent arguments se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.
« Vous êtes, lui dit-il, l'existence et l'essence,
Simple avec attributs, acte pur et substance,
Dans les temps, hors des temps, fin, principe, et milieu,
Toujours présent par-tout sans être en aucun lieu. »
L'éternel, à ces mots qu'un bachelier admire,
Dit : Courage, Thomas! et se mit à sourire.
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas,
Et le front tout poudreux de matiere subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'évangile :
« Seigneur, dit-il à Dieu, ce bon homme Thomas
Du rêveur Aristote a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible :
Pour être, c'est assez que vous soyez possible :
Quant à votre univers, il est fort imposant;
Mais quand il vous plaira j'en ferai tout autant,
Et je puis vous former d'un morceau de matiere
Eléments, animaux, tourbillons, et lumiere,

Lorsque du mouvement je saurai mieux les lois. »
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois.
L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atomes crochus,
Quoique passés de mode et dès long-temps déchus;
Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.
Alors un petit Juif au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait, pensif et retiré,
Esprit subtil et creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand être:
« Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas;
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, et de mauvais critiques.
Jugez-nous... » A ces mots tout le globe trembla,
Et d'horreur et d'effroi saint Thomas recula;
Mais Dieu clément et bon, plaignant cet infidele,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour le prix,
Il partit, escorté de quelques beaux esprits.
Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalerent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, disputaient, et criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner un amateur rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue;
Les passants ébahis s'arrêtent dans la rue.
D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe et qu'il nous répondra.
Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine
Exprès pour nous damner forma la race humaine.

Leibnitz avertissait le Turc et le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien ;
Que Dieu, le monde, et nous, tout n'est rien sans
monades.
Le courrier des Lappons, dans ses turlupinades,
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer un géant.
Notre consul Maillet, non pas consul de Rome,
Sait comment ici-bas naquit le premier homme:
D'abord il fut poisson; de ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin crystal :
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir par leurs courants formé les Pyrénées.
Chacun fit son systême; et leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des Petites-maisons.
Dieu ne se fâcha point; c'est le meilleur des peres;
Et, sans nous engourdir par des lois trop austeres,
Il veut que ses enfants, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année :
Mais il vous fit partir dès la même journée
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pêtri d'indulgence et porteur de bienfaits.
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces;
Il visita des saints, des papes, et des princes,
De braves cardinaux, et des inquisiteurs,
Dans le siecle passé dévots persécuteurs.
« Messeigneurs, leur dit-il, le bon Dieu vous ordonne
De vous bien divertir, sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savants,
Qui sont, ainsi que vous, de fieffés ignorants ;
Ils n'ont ni volonté ni puissance de nuire:
Pour penser de travers, hélas! faut-il les cuire?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux ;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En Sorbonne, aux charniers, tout se mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.

LES CABALES.

BARBOUILLEURS de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?
Etes-vous au conclave? aspirez-vous au trône
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Çà, que prétendez-vous?—De la gloire.—Ah! gredin.
Sais-tu bien que cent rois la briguerent en vain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls et de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
De sultan Mustapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu dans son bourbier s'enfler de tant d'audace.
—Monsieur, écoutez-moi; j'arrive de Dijon,
Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
J'ai fait de méchants vers; et vous pouvez bien croire
Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire:
Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit;
Monsieur l'abbé Profond m'introduit chez les dames;
Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.
Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
Mais le besoin présent nous tient encore unis.
Je me forme sous eux dans le bel art de nuire;
Voilà mon seul talent, c'est la gloire où j'aspire.—
Laissons là de Dijon ce pauvre garnement,
Des bâtards de Zoïle imbécille instrument;
Qu'il coure à l'hôpital, où son destin le mene.

Allons nous réjouir aux jeux de Melpomene...
Bon! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés;
Léon dix et Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle; et l'antre du parterre
Et les cafés voisins sont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au temple des chansons:
J'entends crier: —Lulli, Campra, Rameau, Bouffons,
Etes-vous pour la France, ou bien pour l'Italie?
—Je suis pour mon plaisir, messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, sans vouloir écouter?
Ne suis-je à l'opéra que pour y disputer?—
Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de le Nôtre avec art a plantés.
D'antres fous à l'instant une troupe m'arrête:
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête...
—Avez-vous lu sa piece? il tombe, il est perdu;
Par le dernier journal je le tiens confondu.
—Qui, de quoi parlez-vous? d'où vient tant de colere?
Quel est votre ennemi?—C'est un vil téméraire,
Un rimeur insolent qui cause nos chagrins;
Il croit nous égaler en vers alexandrins.
—Fort bien: de vos débats je conçois l'importance.—
Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
—Choisissez, me dit-on, du vieux ou du nouveau.—
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau,
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle et le vieux testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coiffure,
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci:
—Ce sont nos parlements dont il s'agit ici;
Lequel préférez-vous?—Aucun d'eux, je vous jure.

Je n'ai point de procès, et dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisieme étage,
N'ayant pu gouverner leur femme et leur ménage,
Se sont mis par plaisir à régir l'univers;
Sans quitter leur grenier ils traversent les mers;
Ils raniment l'Etat, le peuplent, l'enrichissent:
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne pour dix sous mon devoir et ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je regle mes dépenses;
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès;
Ses fertiles trésors garnissent mes guérets.
La campagne en tout temps par un travail utile
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché, mais qu'y faire?... Obéir.
A quoi bon cabaler quand on ne peut agir?
—Mais, monsieur, des Capets les lois fondamentales,
Et le grenier à sel, et les cours féodales,
Et le gouvernement du chancelier Duprat...
—Monsieur, je n'entends rien aux matieres d'Etat:
Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
La fronde était plaisante, et la guerre civile
Amusait la grand'chambre et le coadjuteur.
Barricadez-vous bien; je m'enfuis; serviteur.—
A peine ai-je quitté mon jeune énergumene
Qu'un groupe de savants m'enveloppe et m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
—Je vous goûtai, dit-il, lorsque de Saint-Médard
Vous crayonniez gaîment la cabale grossiere,
Gambadant pour la grace au coin d'un cimetiere;
Les billets au porteur des chrétiens trépassés;

Les fils de Loyola sur la terre éclipsés:
Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à besace,
Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre humain,
S'il eût bêché la terre, eût servi son prochain.
Jouissez d'une gloire avec peine achetée,
Acceptez à la fin votre brevet d'athée.
—Ah! vous êtes trop bon. Je sens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il est vrai, j'ai raillé Saint-Médard et la bulle;
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule:
L'univers m'embarrasse; et je ne puis songer
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.
Mille abus, je le sais, ont régné dans l'église:
Fleury le confesseur en parle avec franchise.
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin:
Et quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De saint Ignace encore on me voit souvent rire;
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire.
—Ah, traître! ah, malheureux! je m'en étais douté.
Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
Alors que, de Maillet insultant la mémoire,
Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire....
Ignorant! vois l'effet de mes combinaisons:
Les hommes autrefois ont été des poissons;
La mer de l'Amérique a marché vers le Phase;
Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase:
Nous te l'avions appris; mais tu t'es éloigné
Du vrai sens de Platon, par nous seuls enseigné.
Lâche! oses-tu bien croire une essence suprême?
— Mais oui. — De la nature as-tu lu le système?
Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
Que dis-tu de ce livre? — Il m'a fort ennuyé....
—C'en est assez, ingrat: ta perfide insolence
Dans mon premier concile aura sa récompense.
Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,

Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant ;
Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand être
Que tu prends bassement pour ton unique maître.
De mes amis, de moi, tu seras méprisé.
— Soit. — Nous insulterons à ton génie usé.
—J'y consens.—Des fatras de brochures sans nombre
Dans ta biere à grands flots vont tomber sur ton ombre.
—Je n'en sentirai rien. — Nous t'abandonnerons
Aux puissants Langlevieux, aux immortels Frérons.
—Ah! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence;
Nous avons vous et moi besoin de tolérance.
Que deviendrait le monde et la société,
Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité?
Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.
J'avoûrai qu'Epicure avait une ame honnête,
Mais le grand Marc-Aurele était plus vertueux;
Lucrece avait du bon, Cicéron valait mieux;
Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu; vous osez le nier.
Examinons le fait sans nous injurier.

J'ai desiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
De voir notre saint-pere, au sortir de la messe,
Avec le grand lama dansant un cotillon;
Bossuet le funebre embrassant Fénélon,
Et, le verre à la main, le Tellier et Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ses jours
Entre le dieu des vers et celui des amours,
A tous ces froids savants dont les vieilles querelles
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé;
J'espérais en jouir: je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre;
Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre;
Ils y seront toujours. La discorde autrefois,

Ayant brouillé les dieux, descendit chez les rois;
Puis dans l'église sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vanta la Paix, que par-tout on chassa.
On dit que seulement par grace on lui laissa
Deux asyles fort doux; c'est le lit, et la table.
Puisse-t-elle y fixer un regne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons,
Cabalons pour Chloris, et faisons des chansons.

LA TACTIQUE.

(1773.)

J'étais lundi passé chez mon libraire Caille,
Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Nécessaire aux humains, et sage autant que beau;
C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait seul nos destins: prenez; c'est la Tactique.
La Tactique? lui dis-je; hélas! jusqu'à présent
J'ignorais la valeur de ce mot si savant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grece en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence;
Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux.
J'achetai sa Tactique, et je me crus heureux.
J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie,
De cultiver mes goûts, d'être sans passion,
D'asservir mes desirs au joug de la raison,
D'être juste envers tous, sans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis, je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre si divin.
Mes amis! c'était l'art d'égorger son prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre

Pêtrit, pour s'amuser, du soufre et du salpêtre;
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze aussitôt la mort vole
Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverse en deux coups, prudemment menagés,
Cent automates bleus à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on
tue.

L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit
Qui dans un chemin creux, sans tambour et sans bruit,
Discrètement chargés de sabres et d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles,
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfants, et, las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mene à l'église
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Etrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
Je lui rends son volume, et lui dis en colere:

Allez, de Belzébuth détestable libraire,
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth;
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infideles;
Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglants de Bender et d'Azof;

A Frédéric sur-tout offrez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage:
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave et qu'Eugene.
Allez; je ne crois pas qne la natnre humaine
Sortit (je ne sais quand) des mains du Créateur
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaiteur,
Pour montrer tant de rage et tant d'extravagance:
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans
défense,
N'a point été formé ponr abréger des jonrs
Que la nécessité rendait déja si courts:
La goutte avec sa craie, et la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fievre, le catarre, et cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encôr plus dangereux,
Auraient suffi, sans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Jusqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus;
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, et je les donne au diable.
Eu m'expliquaut ainsi, je vis qne dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De son grade à la guerre éclatants interpretes;
Ses regards assurés, mais tranquilles et doux,
Annonçaient ses talents sans marquer de courroux;
De la Tactique enfin c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier;
Il n'est pas fort humain, mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant: Caïn tua son frere;
Et nos freres les Huns, les Francs, les Visigoths,

Que de vos beaux esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope, et l'Orphelin.
Ainsi que le dieu Mars, Apollon prend les armes;
L'église, le barreau, la cour, ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément et Sabatier
Font la guerre au bon sens sur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un soldat prenne au moins la défense
D'un art qui fit long-temps la grandeur de la France,
Et qui des citoyens assure le repos.
  Monsieur Guibert se tut après ce long propos :
Moi, je me tus aussi, n'ayant rien à redire.
De la droite raison je sentis tout l'empire;
Je conçus que la guerre est le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déja dans l'art dont il est maître.
  Mais, je vous l'avoûrai, je formai des souhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner sur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

DIALOGUE DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

(1774.)

PÉGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une masure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, et je sers la nature;
Je défriche un désert, je seme, et je bâtis.

PÉGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis!

Que tes goûts sont changés, et que l'âge te glace!
Ne reconnais-tu plus ton courrier du Parnasse?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son temps, fut berger et maçon.

PÉGASE.

Oui, mais rendu bientôt à sa grandeur premiere,
Dans les plaines du ciel il sema la lumiere;
Il reprit sa guitare, il fit de nouveaux vers,
Des filles de mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le dieu dont tu cites l'exemple:
Les doctes sœurs encor pourraient t'ouvrir leur temple;
Tu pourrais dans la foule, heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin le sublime Vadé,
Retrouver une place au séjour du Génie.

LE VIEILLARD.

Hélas! j'eus autrefois cette noble manie:
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises;
A peine j'abordai, les places étaient prises.
Le nombre des élus au Parnasse est complet:
Nous n'avons qu'à jouir; nos peres ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse, et les roses vermeilles
Ont prodigué leurs sucs aux trompes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.
Ton Parnasse d'ailleurs et ta belle écurie,
Ce palais de la Gloire, est l'antre de l'Envie.
Homere, cet esprit si vaste et si puissant,
N'eut qu'un imitateur, et Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique a fait place à la rime,
Où Melpomene en pleurs étale en ses discours

Des rois du temps passé la gloire et les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille;
Bientôt Martin Fréron, prompt à me corriger,
M'apperçut dans ma niche, et m'en fit déloger:
Par ce juge équitable exilé du Parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrace,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes freres les auteurs:
Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle;
Je n'ai pu désarmer Sabatier mon rival.
Le Parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval;
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.
J'ai vu les beaux esprits; je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut malgré moi combattre soixante ans
Les plus grands écrivains, les plus profonds savants,
Toujours en faction, toujours en sentinelle;
Ici c'est l'abbé Guyon, plus bas c'est la Beaumelle:
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissants plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence:
La poste, comme on sait, console de l'absence;
Les freres, les époux, les amis, les amants,
Surchargent les courriers de leurs beaux sentiments:
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime:
J'écris une sottise, aussitôt on l'imprime;
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin:
Candide emprisonné dans mon vieux secrétaire,
En criant *Tout est bien*, s'enfuit chez un libraire.
Jeanne, et la tendre Agnès, et le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Geneve à Breslau.
Quatre bénédictins avec leurs doctes plumes
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,

Avec ce gros bagage à la postérité.
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *charnier* nommé des *Innocents*,
Se glisse sous la presse avec mes vrais enfants.
C'en est trop; je renonce à tes neuf immortelles:
J'ai beaucoup de respect et d'estime pour elles;
Mais tout change, tout s'use, et tout amour prend fin:
Va, vole au mont sacré; je reste en mon jardin.

PÉGASE.

Tes dégoûts vont trop loin, tes chagrins sont injustes;
Des arts qui t'ont nourri les déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coiffa Chapelain, Desmarets, Saint-Didier.
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scene,
Sous le nom de Clairon, l'altiere Melpomene,
Et l'éloquent le Kain, le premier des acteurs,
De tes drames rampants ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton style ampoulé la froide et seche enflure?
De quoi te plaindrais-tu? Parle de bonne foi;
Cinquante bons esprits, qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, et qui leur était due?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nu sur un beau piédestal;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron, à la mordre attaché,
Consumer de ses dents tout l'ébene ébréché;
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier sur Clément, Patouillet sur Nonotte,

Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De qnoi viens-tu flatter le déclin de mon âge?
La jeunesse est maligne, et la vieillesse est sage.
Le sage en sa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, et pourtant sans les fuir,
Ne s'embarrasse point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles:
Il regarde de loin, sans dire son avis,
Trois états polonais doucement envahis;
Saint Ignace dans Rome écrasé par saint Pierre,
Ou Clément dans Paris acharné sur le Mierre.
Dans ses champs cultivés, à l'abri des revers,
Le sage vit tranquille et ne fait point de vers.
Monsieur l'abbé Terrai, pour le bien du royaume,
Préfere un laboureur, nu prudent économe,
A tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais.
Triptoleme est le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur est cent fois plus ntile
Que ne fut autrefois Hésiode ou Virgile.
Le besoin, la raison, l'instinct doit nous porter
A faire nos moissons plntôt qu'à les chanter;
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller sur ton dos voltiger dans la nue.

PÉGASE.

Ah! doyen des ingrats, ce triste et froid discours
Est d'un vieux impnissant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuisé se piqne de sagesse.
Eh bien, tn te sens faible, écris avec faiblesse.
Corneille en cheveux blancs sur moi caracola
Qnand en croupe avec lui je portais Attila;
Je suis tout fier encor de sa course derniere.
Tout mortel jusqn'au bout doit fournir sa carriere;
Et je ne puis souffrir un changement grossier.
Quoi! renoncer aux arts et prendre un vil métier!

Sais-tu qu'un villageois sans esprit, sans science,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans son champ de plus riches moissons
Que n'en eut Mirabeau par ses doctes leçons?
Laisse un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la beche, aux maçons leur équerre;
Songe que tu naquis pour mon sacré vallon:
Chante encore avec Pope, et pense avec Platon;
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,
Et ce *systéme* heureux qu'on dit *de la nature.*
Pour la derniere fois veux-tu me monter?

LE VIEILLARD.

Non.

Apprends que tout systême offense ma raison.
Plus de vers, et sur-tout plus de philosophie.
A rechercher le vrai j'ai consumé ma vie;
J'ai marché dans la nuit sans guide et sans flambeau:
Hélas! voit-on plus clair au bord de son tombeau?
A quoi peut nous servir ce don de la pensée,
Cette lumiere faible, incertaine, éclipsée?
Je n'ai pensé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir souvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais: je ne veux rien savoir, ni rien dire.

PÉGASE.

Eh bien, végete, et meurs: je revole à Paris
Présenter mon service à de profonds esprits;
Les uns dans leurs greniers fondant des républiques,
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient, loin des profanes yeux,
Sans le secours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'essence éternelle,
Tout faire avec des mots, et tout créer comme elle.
Ils ont besoin de moi dans leurs inventions;
J'avais porté René parmi ses tourbillons:

Son disciple plus fou (1), mais non pas moins superbe,
Etait monté sur moi quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en prose, et bien mieux inspirés
Que tes héros du Pinde aux rimes consacrés :
Je vais porter leurs noms dans les deux hémispheres.

LE VIEILLARD.

Adieu donc ; bon voyage au pays des chimeres.

LE TEMPS PRESENT.

(1775.)

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire
En vers assez communs d'utiles vérités
Qu'à Paris on condamne, ou dont on aime à rire.
De nos pédants fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des vieillards, des enfants, qui dansaient aux chansons ;
Aux transports du plaisir ils se livraient en proie :
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie.
J'en demandai la cause : un d'eux me répondit,
Nous sommes tous heureux, à ce qu'on nous a dit.
Heureux ! c'est un grand mot. Il est vrai que peut-être
Par vos travaux constants vous méritiez de l'être.
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécene, à Beauvau, votre félicité ;
Mais ce sont, entre nous, des discours de poëtes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes :
Leurs vers étaient heureux, et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle, et fuit devant nos pas ;

(1) Mallebranche.

Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie,
Choiseul est agricole, et Voltaire est fermier.
L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.
Laissons là ce Choiseul si grand, si magnanime,
Ce Voltaire mourant qui radote et qui rime,
Qu'un frippon persécute, et qui dans son hameau
Rit encor des Frérons au bord de son tombeau.
Songez à vous, amis; contemplez les miseres
Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans, munis d'un parchemin,
Ravissant les épis qu'a semés votre main,
Vous traînant aux cachots, à la rame, aux corvées;
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées
Pressent en vain vos fils mourants entre leurs bras.
Travaillez, succombez, invoquez le trépas;
Mourez sur un fumier, le seul bien qui vous reste;
Ou, si vous survivez à cet état funeste,
Sous l'horrible débris de vos toits écrasés,
Sans vêtements, sans pain, dansez, si vous l'osez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclaterent,
Jusqu'aux bords étrangers les échos répéterent:
Ce temps affreux n'est plus; on a brisé nos fers.
Justement étonné de ces nouveaux concerts:
Quel Hercule, disais-je, a fait ce grand ouvrage?
Quel dieu vous a sauvés? On répond, C'est un sage.
Un sage! Ah, juste ciel! à ce nom je frémis.
Un sage! il est perdu; c'en est fait, mes amis:
Ne les voyez-vous pas ces monstres scholastiques,
Ces partisans grossiers des erreurs tyranniques,
Ces superstitieux qu'on vit dans tous les temps,
Du vrai qui les irrite ennemis si constants,
Rassemblant les poisons dont leur troupe est pourvue?
Socrate est seul contre eux, et je crains la ciguë.
Dans mon profond chagrin je restais éperdu;

Je plaignais le génie, et sur-tout la vertu.
Ariston mon ami (1) survint dans mes bocages,
Que j'avais attristés par ces sombres images.
On connaît Ariston, ce philosophe humain,
Dédaignant les grandeurs qui lui tendaient la main,
De la vérité simple ami noble et fidele;
Son esprit réunit Euclide et Fontenelle :
Il rendit le courage à mon cœur affligé :
Ne vois-tu pas, dit-il, que le siecle est changé ?
Va, de vaines terreurs ne doivent point t'abattre.
Quand un Sulli renaît, espere un Henri quatre.
Ce propos ranima mes esprits languissants;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes
Pour écrire à loisir ces rimes indiscretes.

(1) Condorcet.

POÉSIES MÊLÉES.

I. A Mademoiselle DU NOYER. (1713.)

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier déguisé dans ce jour:
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes de même âge,
Et sa mere a moins de beauté;
Mais, malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité:
Du Noyer, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

II. NUIT BLANCHE DE SULLI. (1716.)

A madame de la Vrilliere.

Quelle beauté, dans cette nuit profonde,
Vient éclairer nos rivages heureux?
Serait-ce point la nymphe de cette onde
Qu'amene ici le satyre amoureux?
Je vois s'enfuir la jalouse dryade,
Je vois venir le faune dangereux;
Non, ce n'est point une simple naïade;
A tant d'attraits dont nos cœurs sont frappés,
A tant de grace, à cet art de nous plaire,
A ces amours autour d'elle attroupés,
Je reconnais Vénus, ou la Vrilliere.

O déité! qui que ce soit des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,
Heureux cent fois, heureux l'aimable asyle
Qui vers minuit possede vos appas!
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces jardins honorés par vos pas!

A madame de Listenai.

Aimable Listenai, notre fête grotesque
Ne doit point déplaire à vos yeux:
Les Amours, en chiants-lit déguisés dans ces lieux,
Sont toujours les Amours, et l'habit romanesque
Dont ils sont revêtus ne les a pas changés:
Vous les voyez encore autour de vous rangés;
Ces guenillons brillants, ces masques, ce mystere,
Ces méchants violons dont on vous étourdit,
Ce bal, et ce sabbat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudrait vous plaire.

A madame de la Vrilliere.

Venez, charmant moineau, venez dans ce bocage:
Tous nos oiseaux surpris et confondus
Admireront votre plumage;
Les pigeons du char de Vénus
Viendront même vous rendre hommage.
Joli moineau, que vous dire de plus?
Heureux qui peut vous voir, et qui peut vous entendre!
Vous plaisez par la voix; vous charmez par les yeux:
Mais le nom de moineau vous siérait un peu mieux
Si vous étiez un peu plus tendre.

III. AU DUC DE LORRAINE LÉOPOLD,

ET À MADAME LA DUCHESSE SON ÉPOUSE,

en leur présentant la tragédie d'OEdipe. (1718.)

O vous, de vos sujets l'exemple et les délices,
Vous qui régnez sur eux en les comblant de biens,
De mes faibles talents acceptez les prémices :
C'est aux dieux qu'on les doit, et vous êtes les miens.

IV. EPIGRAMME.

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gaguer l'académie
Comme on gagne le paradis.

V. TRIOLET, A M. TITON DU TILLET.

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon;
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, Danchet, et Nadal;
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, Saint-Didier, et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal, et Saint-Didier.

VI. SUR M. DE FONTENELLE.

D'un nouvel univers il ouvrit la barriere;
Des mondes infinis autour de lui naissants,
Mesurés par ses mains, à son ordre croissants,
A nos yeux étonnés il traça la carriere;
L'ignorant l'entendit, le savant l'admira:
Que voulez-vous de plus? il fit un opéra.

VII. A la marquise DE RUPELMONDE.

Quand Apollon, avec le dieu de l'onde,
Vint autrefois habiter ces bas lieux,
L'un sut si bien cacher sa tresse blonde,
L'autre ses traits, qu'on méconnut les dieux:
Mais c'est en vain qu'abandonnant les cieux,
Vénus comme eux veut se cacher au monde;
On la connaît au pouvoir de ses yeux
Dès que l'on voit paraître Rupelmonde.

VIII. Impromptu à mademoiselle DE CHAROLOIS

peinte en habit de cordelier.

Frere Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture?

IX. A MADAME DE ***,

en lui envoyant les OEuvres mystiques de Fénélon.

QUAND de la Guion le charmant directeur
Disait au monde, Aimez Dieu pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuse ardeur;
On ne crut point à cet amour extrême,
On le traita de chimere et d'erreur :
On se trompait; je connais bien mon cœur,
Et c'est ainsi, belle Eglé, qu'il vous aime.

X. A LA MEME.

DE votre esprit la force est si puissante
Que vous pourriez vous passer de beauté;
De vos attraits la grace est si piquante
Que sans esprit vous auriez enchanté.
Si votre cœur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmants sont des dons superflus:
Un sentiment est cent fois au-dessus
Et de l'esprit et de la beauté même.

XI. INSCRIPTION

pour une statue de l'Amour dans les jardins de Sceaux.

QUI que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

XII. Impromptu à la marquise DE CRILLON,

à souper dans une petite maison de M. le duc de R***.

Dans le plus scandaleux séjour
La vertu même est amenée;
Et la débauche est étonnée
De respecter ici l'amour.

XIII. A Madame DU CHATELET,

à qui l'auteur envoyait une bague où son portrait était gravé.

Barier grava ces traits destinés pour vos yeux;
Avec quelque plaisir daignez les reconnaître :
Les vôtres dans mon cœur furent gravés bien mieux,
Mais ce fut par un plus grand maître.

XIV. A Mademoiselle DE GUISE,

depuis duchesse de Richelieu, sœur de madame de Bouillon.

Vous possédez fort inutilement
Esprit, beauté, grace, vertu, franchise:
Qu'y manque-t-il? quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant.

XV. Impromptu à M. le comte DE VINDISGRATZ.

Seigneur, le congrès vous supplie
D'ordonner tout présentement
Qu'on nous donne une tragédie
Demain pour divertissement ;
Nous vous le demandons au nom de Rupelmonde :
Rien ne résiste à ses desirs ;
Et votre prudence profonde
Doit commencer par nos plaisirs
A travailler pour le bonheur du monde.

XVI. Pour le portrait de Mlle SALLÉ.

De tous les cœurs et du sien la maîtresse,
Elle allume des feux qui lui sont inconnus :
De Diane c'est la prêtresse
Dansant sous les traits de Vénus.

XVII. Impromptu à madame la duchesse DE LUXEMBOURG,

qui devait souper avec M. le duc de Richelieu.

Un dindon tout à l'ail, un seigneur tout à l'ambre,
A souper vous sont destinés :
On doit, quand Richelieu paraît dans une chambre,
Bien défendre son cœur, et bien boucher son nez.

XVIII. A Madame de ***,

en lui envoyant la Henriade. (1724.)

Mes vers auront donc l'avantage
D'attirer vos regards heureux;
Ne pourrai-je jamais attirer vos beaux yeux
Sur l'auteur comme sur l'ouvrage?

XIX. A Madame de ***.

Oui, Philis, la coquetterie
Est faite pour vos agréments:
Croyez moi, la galanterie,
Malgré tous les grands sentiments,
Est sœur de la fripponnerie.

Vénus versa sur vous tous ses dons précieux:
Ce serait être injuste et les mal reconnaître
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Qu'est-ce que la constance? un vieux mot rebattu,
Des amants ennuyeux languissant apanage;
Mais l'infidélité devient une vertu
Quand on a vos attraits, votre esprit, et votre âge.

XX. IMPROMPTU

écrit sur un cahier de lettres de madame la duchesse du Maine et de M. de la Motte-Houdard qui avait perdu la vue.

Dans ses filets elle savait vous prendre
Sitôt qu'elle se laissait voir :
Un pauvre aveugle aussi ressentit son pouvoir ;
Je le crois bien, car il pouvait l'entendre.

XXI. A Mademoiselle ***,

qui avait promis un baiser à celui qui ferait les meilleurs vers pour sa fête.

Quoi! pour le prix des vers accorder au vainqueur
D'un baiser la douce caresse !
Céphise, quelle est votre erreur!
Vous donnez à l'esprit ce qui n'est dû qu'au cœur.
Un baiser fut toujours le prix de la tendresse,
Et c'est à l'amour seul qu'en appartient le don;
Les habitants du Pinde en leur plus grande ivresse
N'ont jamais espéré qu'un laurier d'Apollon.
Des vers à mes rivaux je cede l'avantage;
Ils riment mieux que moi, mais je sais mieux aimer:
Que le laurier soit leur partage;
Et le mien sera le baiser.

XXII. PORTRAIT DE M. DE LA FAYE.

Il a réuni le mérite
Et d'Horace et de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux présents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puissent faire;
L'un était le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

XXIII. A M. DUCHÉ.

Dans tes vers, Duché, je te prie,
Ne compare point au messie
Un pauvre diable comme moi:
Je n'ai de lui que sa misere,
Et suis bien éloigné, ma foi,
D'avoir une vierge pour mere.

XXIV. A Mme LA MARÉCHALE DE VILLARS,

en lui envoyant la Henriade.

Quand vous m'aimiez, mes vers étaient aimables;
Je chantais dignement vos graces, vos vertus;
Cet ouvrage naquit dans ces temps favorables:
Il eût été parfait, mais vous ne m'aimez plus.

XXV. A M. DE CIDEVILLE,

écrits sur un exemplaire de la Henriade. (1730.)

Mon cher confrere en Apollon,
Censeur exact, ami facile,
Solide et tendre Cideville,
Accepte ce frivole don.
Je ne serai pas ton Virgile,
Mais tu seras mon Pollion.

XXVI. A M. LEFEBVRE,

en réponse à des vers qu'il avait envoyés à l'auteur.

N'attends de moi ton immortalité,
Tu l'obtiendras un jour par ton génie;
N'attends de moi ta premiere santé,
Ton protecteur, le dieu de l'harmonie,
Te la rendra par son art enchanté,
De tes beaux jours la fleur n'est point flétrie:
Mais je voudrais, de tes destins pervers
En corrigeant l'influence ennemie,
Contribuer au bonheur d'une vie
Que tu rendras célebre par tes vers.

XXVII. MADRIGAL.

Ah, Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Graces dansent comme elle.

XXVIII. Impromptu A M. THIRIOT,

qui s'était fait peindre la Henriade à la main. (1735.)

Si je voyais ce monument,
Je dirais, rempli d'alégresse,
Messieurs, c'est mon plus cher enfant
Que mon meilleur ami caresse.

XXIX. A Madame DE FLAMARENS,

qui avait brûlé son manchon parcequ'il n'était plus à la mode.

Il est une déesse inconstante, incommode,
Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,
Qui paraît, fuit, revient, et naît en tous les temps:
Protée était son pere, et son nom est *la Mode*.
Il est un dieu charmant, son modeste rival,

Toujours nouveau comme elle, et jamais inégal,
Vif sans emportement, sage sans artifice:
Ce dieu, c'est *le Mérite*. On l'adore dans vous.
Mais le Mérite enfin peut avoir un caprice;
Et ce dieu si prudent que nous admirions tous,
A la Mode à son tour a fait un sacrifice.
Vous que pour Flamarens nous voyons soupirer,
Vous qui redoutez sa sagesse,
Amants, commencez d'espérer;
Flamarens vient enfin d'avoir une faiblesse.

INSCRIPTION pour l'urne qui renferme les cendres du manchon.

Je fus manchon, je suis cendre légere:
Flamarens me brûla, je l'ai pu mériter;
Et l'on doit cesser d'exister
Quand on commence à lui déplaire.

XXX. A M. LINANT.

Connaissez mieux l'oisiveté:
Elle est ou folie ou sagesse;
Elle est vertu dans la richesse,
Et vice dans la pauvreté.

On peut jouir en paix dans l'hiver de sa vie
De ces fruits qu'au printemps sema notre industrie:
Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

XXXI. A Mme LA DUCHESSE DE BOUILLON,

qui vantait son portrait fait par Clinchetet.

Cesse, Bouillon, de vanter davantage
Ce Clinchetet qui peignit tes attraits:
Un meilleur peintre avec de plus beaux traits
Dans tous nos cœurs a tracé ton image,
Et cependant tu n'en parles jamais.

XXXII. A LA MEME.

Deux Bouillons tour à tour ont brillé dans le monde,
Par la beauté, le caprice, et l'esprit:
Mais la premiere eût crevé de dépit
Si par malheur elle eût vu la seconde.

XXXIII. LES DEUX AMOURS.

À MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Certain enfant qu'avec crainte on caresse,
Et qu'on connaît à son malin souris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop souvent suivi de la tristesse;
Dans les cœurs des humains il entre avec souplesse,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il est un autre Amour, fils craintif de l'estime,
Soumis dans ses chagrins, constant dans ses desirs,

Que la vertu soutient, que la candeur anime,
Qui résiste aux rigueurs, et croît par les plaisirs.
De cet Amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant ; mais ses feux sont plus doux :
Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le servir que pour vous.

XXXIV. A LA MEME.

Lorsque Linus chante si tendrement,
Crois-tu que l'amour seul l'anime?
Non, il sait l'art d'exprimer dans son chant
Plus d'amour que son cœur n'en sent;
Et j'en sens plus qu'il n'en exprime.

XXXV. A M. BERNARD.

Ma muse épique, historique, et tragique,
Sur un vieux luth qu'il faut monter toujours,
S'en va raclant quelque air mélancolique;
Ton flageolet enchante les Amours.
Lorsqu'Apollon régla notre apanage
Il nous dota de présents inégaux ;
J'eus les sifflets, les tourments, les travaux;
Toi, les plaisirs. Garde bien ton partage.

XXXVI. A M. LOUIS RACINE.

Cher Racine, j'ai lu dans tes vers didactiques
De ton Jansénius les leçons fanatiques.

Quelquefois je t'admire, et ne te crois en rien.
Si ton style me plaît, ton Dieu n'est pas le mien:
Tu m'en fais un tyran, je veux qu'il soit un pere;
Ton hommage est forcé, mon culte est volontaire:
Mieux que toi de son sang je reconnais le prix;
Tu le sers en esclave, et je l'adore en fils.
Crois-moi, n'affecte plus une inutile audace:
Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa grace.
Soumettons nos esprits, présentons-lui nos cœurs;
Et soyons des chrétiens, et non pas des docteurs.

XXXVII. A M. GRÉGOIRE,

député du commerce de Marseille.

Voyageur fortuné, dont les soins curieux
Ont emporté les pas aux confins de la terre,
Vous avez vu Paphos, Amathonte, et Cythere;
Et vous pouvez voir en ces lieux
Hébé, Mars, et Vénus, réunis sous vos yeux.

XXXVIII. QUATRAIN

pour le portrait de mademoiselle Le Couvreur.

Seule de la nature elle a su le langage;
Elle embellit son art, elle en changea les lois:
L'esprit, le sentiment, le goût fut son partage;
L'Amour fut dans ses yeux, et parla par sa voix.

XXXIX. A Mme LA DUCHESSE D'AIGUILLON,

en lui envoyant l'histoire de Charles XII et la Henriade.

Deux héros différents, l'un superbe et sauvage,
L'autre toujours aimable, et toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux :
Mais pour être immortel il faut votre suffrage.
Ah ! si sous tous les deux vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée ;
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Estrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

XL. ÉPIGRAMME.

Certain émérite envieux,
Plat auteur du Capricieux,
Et de ces Aïeux chimériques,
Et de tant de vers germaniques,
Et de tous ces sales écrits,
D'un pere infâme enfants proscrits,
Voulait d'une audace hautaine
Donner des lois à Melpomene,
Et régenter ses favoris;
Quand du sifflet le bruit utile,
Dont aux pieces de ce Zoïle
Nous étions toujours assourdis,
Pour notre repos a fait taire
La voix débile et téméraire
De ce doyen des étourdis.

XLI. A Mme LA MARQUISE DU CHATELET.

Tout est égal, et la nature sage
Veut au niveau ranger tous les humains :
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage,
Fleur de santé, doux loisir, jours sereins;
Vous avez tout, c'est là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien semble mon apanage :
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

XLII. Vers de M. de Formont à M. de Voltaire.

Assis devant votre pupitre
Avec votre plume j'écris.
Cela semble d'abord un titre
Pour façonner des vers polis;
Aussi je voulais vous en faire :
Mais Apollon m'a reconnu;
J'eus beau vouloir vous contrefaire,
De lui je n'ai rien obtenu.
Je vois trop que c'est temps perdu,
Et qu'il ne répond qu'à Voltaire.

Réponse.

On m'a conté (l'on m'a menti peut-être)
Qu'Apelle un jour vint entre cinq et six
Confabuler chez son ami Zeuxis;

Mais, ne trouvant personne en son taudis,
Fit sans billet sa visite connaître.
Sur un tableau par Zeuxis commencé
Un simple trait fut hardiment tracé.
Zeuxis revint; puis, en voyant paraître
Ce trait léger et pourtant achevé,
Il reconnut son maître et son modele.
Ne suis Zeuxis, mais chez moi j'ai trouvé
Des traits formés de la main d'un Apelle.

XLIII. Devise pour madame DU CHATELET.

Du repos, des riens, de l'étude,
Peu de livres, point d'ennuyeux,
Un ami dans la solitude;
Voilà mon sort; il est heureux.

XLIV. COUPLETS

chantés par Polichinelle dans une fête à Sceaux.

Polichinelle de grand cœur,
Prince, vous remercie:
En me faisant beaucoup d'honneur
Vous faites mon envie;
Vous possédez tous les talents,
Je n'ai qu'un caractere;
J'amuse pour quelques moments,
Vous savez toujours plaire.

On sait que vous faites mouvoir
De plus belles machines;
Vous fîtes sentir leur pouvoir
A Bruxelle, à Malines:
Les Anglais se virent traiter
En vrais polichinelles;
Et vous avez de quoi domter
Les remparts et les belles.

XLV. A M. DE LA FAYE.

PARDON, beaux vers, la Faye, et Polymnie:
Las! je deviens prosateur ennuyeux.
Non, ce n'était qu'en langage des dieux
Qu'il eût fallu parler de l'harmonie.
Donnez-le moi cet aimable génie,
Cet art charmant de savoir enfermer
Un sens précis dans des rimes heureuses;
Joindre aux raisons des graces lumineuses;
En instruisant savoir se faire aimer;
A la dispute, autrefois si caustique,
Oter son air pédantesque et jaloux;
Etre à la fois juste, sincere, et doux,
Ami, rival, et poëte, et critique:
A ce grand art vainement je m'applique,
Heureux la Faye, il n'est donné qu'à vous.

XLVI. SUR L'ESTAMPE DU R. P. GIRARD ET DE LA CADIERE.

CETTE belle voit Dieu; Girard voit cette belle:
Ah! Girard est plus heureux qu'elle.

XLVII. ÉPIGRAMME.

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël :
A les surpasser il s'efforce ;
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force,
Ni peintre rimant comme lui.

XLVIII. IMPROMPTU

écrit chez madame du Deffant. (1732.)

Qui vous voit et qui vous entend
Perd bientôt sa philosophie ;
Et tout sage avec du Deffant
Voudrait en fou passer sa vie.

XLIX. A Madame DU CHATELET,

en lui envoyant l'Histoire de Charles XII.

Le voici ce héros si fameux tour-à-tour
Par sa défaite et sa victoire :
S'il eût pu vous entendre et vous voir à sa cour,
Il n'aurait jamais joint, et vous pouvez m'en croire,
A toutes les vertus qui l'ont comblé de gloire
Le défaut d'ignorer l'amour.

L. A M. DE FORCALQUIER,

qui avait eu ses cheveux coupés par un boulet de canon au siege de Kehl. (1733.)

Des boulets allemands la pesante tempête
A, dit-on, coupé vos cheveux:
Les gens d'esprit sont fort heureux
Qu'elle ait respecté votre tête.
On prétend que César, le phénix des guerriers,
N'ayant plus de cheveux, se coiffa de lauriers.
Cet ornement est beau, mais n'est plus de ce monde.
Si César nous était rendu,
Et qu'en servant Louis il eût été tondu,
Il n'y gagnerait rien qu'une perruque blonde.

LI. A M. LE COMTE DE SADE,

aide-de-camp du maréchal de Villars, sur son mariage avec mademoiselle de Carman. (1734.)

Vous suivez donc les étendards
De Bellone et de l'Hyménée:
Vous vous enrôlez cette année
Et sous Carman et sous Villars.
Le doyen des héros, une beauté novice
Vont vous occuper tour à tour;
Et vous nous apprendrez un jour
Quel est le plus rude service
Ou de Bellone ou de l'Amour.

LII. A Mademoiselle DE GUISE,

dans le temps qu'elle devait épouser M. le duc de Richelieu.

Guise, des plus beaux dons assemblage céleste,
Vous dont la vertu simple et la gaîté modeste
Rend notre sexe amant, et le vôtre jaloux,
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les desirs de tout le reste;
Quoi! dans un recoin de Monjeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureuse histoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'est moi qui vous en prie;
C'est le plus sûr moyen de vous aimer toujours:
Il vaut mieux être amis tout le temps de sa vie,
Que d'être amants pour quelques jours.

LIII. LE PORTRAIT MANQUÉ.

A madame la marquise de B***.

On ne peut faire ton portrait;
Folâtre et sérieuse, agaçante, et sévere,
Prudente avec l'air indiscret,
Vertueuse, coquette, à toi-même contraire:
La ressemblance échappe en rendant chaque trait:
Si l'on te peint constante, on t'apperçoit légere;
Ce n'est jamais toi qu'on a fait.

Fidele au sentiment avec des goûts volages,
Tous les cœurs à ton char s'enchaînent tour à tour:
Tu plais aux libertins, tu captives les sages,
Tu domtes les plus fiers courages,
Tu fais l'office de l'Amour.
On croit voir cet enfant en te voyant paraître;
Sa jeunesse, ses traits, son art,
Ses plaisirs, ses erreurs, sa malice peut-être:
Serais-tu ce dieu, par hasard?

LIV. Sur ce que l'auteur occupait à Sceaux la chambre de M. de Saint-Aulaire, que madame la duchesse du Maine appelait son berger.

J'ai la chambre de Saint-Aulaire
Sans en avoir les agréments;
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergere:
Il faut tout attendre du temps,
Et sur-tout du desir de plaire.

LV. A Madame de Nointel.

A ses écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon;
En vérité c'est la raison
Sous le masque de la folie.

LVI. EPIGRAMME.

QUAND les Français à tête folle
S'en allerent dans l'Italie,
Ils gagnerent à l'étourdie
Et Gêne, et Naple, et la v...
Puis ils furent chassés par-tout,
Et Gêne et Naple on leur ôta;
Mais ils ne perdirent pas tout,
Car la v.... leur resta.

LVII. A MADAME DE FONTAINE-MARTEL,

en lui envoyant le Temple de l'Amitié.

POUR vous, vive et douce Martel,
Pour vous, solide et tendre amie,
J'ai bâti ce temple immortel
Où rarement on sacrifie.
C'est vous que j'y veux encenser,
Et c'est là que je veux passer
Les jours les plus beaux de ma vie.

LVIII. VERS envoyés à M. Sylva, premier médecin de la reine, avec le portrait de l'auteur.

AU temple d'Epidaure on offrait les images
Des humains conservés et guéris par les dieux:

Sylva, qui de la mort est le maître comme eux,
Mérite les mêmes hommages.
Esculape nouveau, mes jours sont tes bienfaits,
Et tu vois ton ouvrage en revoyant mes traits.

LIX. A Madame D'ARGENTAL,

le jour de sainte Jeanne sa patrone.

Jean fut un saint (si l'on en croit l'histoire
De saint Matthieu) qui buvait l'eau du ciel,
D'un rocher creux faisait son réfectoire,
Et tristement soupait avec du miel:
Jeanne, au rebours, sainte sans prud'hommie,
Au sentiment unissait la raison,
Sans opulence avait bonne maison,
Et de l'esprit était la bonne amie;
On l'adorait, et c'était bien raison.
Or vous, grand saint, mangeur de sauterelle,
Dans vos déserts vivez avec les loups,
Prêchez, jeûnez, priez; mais vous, la belle,
Quand vous voudrez, j'irai souper chez vous.

LX. A M. CLÉMENT, de Montpellier,

qui avait adressé des vers à l'auteur, en l'exhortant à ne pas abandonner la poésie pour la physique.

Un certain chantre abandonnait sa lyre;
Nouveau Kepler, un télescope en main,
Lorgnant le ciel, il prétendait y lire,

Et décider sur le vide et le plein.
Un rossignol du fond d'un bois voisin
Interrompit son morne et froid délire;
Ses doux accents l'éveillerent soudain
(A la nature il faut qu'on se soumette);
Et l'astronome, entonnant un refrain,
Reprit sa lyre et brisa sa lunette.

LXI. AU ROI STANISLAS,

sur sa seconde élection au trône de Pologne. (1734.)

Il fallait un monarque aux fiers enfants du Nord;
Un peuple de héros s'assemblait pour l'élire;
Mais l'aigle de Russie et l'aigle de l'Empire
Menaçaient la Pologne, et maîtrisaient le sort.
De la France aussitôt, son trône et sa patrie,
La Vertu descendit aux champs de Varsovie;
Mars conduisait ses pas: Vienne en frémit d'effroi:
La Pologne respire en la voyant paraître.
Peuples nés, lui dit-elle, et pour Mars et pour moi,
De nos mains à jamais recevez votre maître:
Stanislas à l'instant vint, parut, et fut roi.

LXII. A MADAME LA DUCHESSE DE RICHELIEU. (1734.)

Plus mon œil étonné vous suit et vous observe,
Et plus vous ravissez mes esprits éperdus;
Avec les yeux noirs de Vénus
Vous avez l'esprit de Minerve.
Mais Minerve et Vénus ont reçu des avis;
Il faut bien que je vous en donne:

Ne parlez désormais de vous qu'à vos amis,
Et de votre pere à personne.

LXIII. SUR M. DE LA CONDAMINE,

qui était occupé de la mesure d'un degré du méridien au Pérou, lorsque Voltaire faisait Alzire.

Ma muse et son compas sont tous deux au Pérou;
Il suit, il examine, et je peins la nature;
Je m'occupe à chanter les pays qu'il mesure.
Qui de nous deux est le plus fou?

LXIV. ÉPIGRAMME.

Certain cafard, jadis jésuite,
Plat écrivain, depuis deux jours
Ose gloser sur ma conduite,
Sur mes vers, et sur mes amours:
En bon chrétien je lui fais grace,
Chaque pédant peut critiquer mes vers;
Mais sur l'amour jamais un fils d'Ignace
Ne glosera que de travers.

LXV. A M. ***,

qui était à l'armée d'Italie. (1735.)

Ainsi le bal et la tranchée,
Les boulets, le vin, et l'amour,

Savent occuper tour à tour
Votre vie aux devoirs, aux plaisirs, attachée.
Vous suivez de Villars les glorieux travaux,
A de pénibles jours joignant des nuits passables,
Eh bien! vous serez donc le second des héros,
Et le premier des gens aimables.

LXVI. LES TROIS BERNARDS.

Dans ce pays trois Bernards sont connus:
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles;
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, faisant plus grands miracles;
Et le troisieme est l'enfant de Phébus,
Gentil Bernard, dont la muse féconde
Doit faire encor les délices du monde
Quand des premiers on ne parlera plus.

LXVII. Invitation au même.

Au nom du Pinde et de Cythere,
Gentil Bernard, sois averti
Que l'art d'aimer doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire (1).

(1) Madame la marquise du Châtelet. On sait que Bernard a fait un poëme de l'Art d'aimer.

LXVIII. VERS MIS AU BAS D'UN PORTRAIT DE LEIBNITZ.

Il fut dans l'univers connu par ses ouvrages,
Et dans son pays même il se fit respecter:
Il éclaira les rois, il instruisit les sages;
Plus sage qu'eux, il sut douter.

LXIX. A MADAME DE BASSOMPIERRE,

abbesse de Poussai.

Avec cet air si gracieux
L'abbesse de Poussai me chagrine, me blesse.
De Montmartre la jeune abbesse
De mon héros combla les vœux;
Mais celle de Poussai l'eût rendu malheureux.
Je ne saurais souffrir les beautés sans faiblesse.

LXX. VERS DE M. DE LINANT À M. DE VOLTAIRE.

Le nom qu'au prix de ta santé
T'ont fait tes vers et ton histoire,
Crois-moi, n'est pas trop acheté:
Tu te portes, en vérité,
Encor trop bien pour tant de gloire.

RÉPONSE.

Mais vous, Linant, que le ciel a doté
De minois rond, de croupe rebondie,

Et, qui plus est, de cet art enchanté
Par qui l'esprit se joint à l'harmonie,
Votre Apollon, dieu de la poésie,
Est bien aussi le dieu de la santé.

LXXI. Pour le portrait de Jean Bernoulli.

Son esprit vit la vérité,
Et son cœur connut la justice;
Il a fait l'honneur de la Suisse,
Et celui de l'humanité.

LXXII. Vers écrits au bas d'une lettre de madame du Châtelet à madame de Champbonin.

C'est l'architecte (1) d'Emilie
Qui ce petit mot vous écrit:
Je me sers de sa plume, et non de son génie;
Mais je vous aime, aimable amie:
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

LXXIII. A Madame la marquise DU CHATELET,

le jour qu'elle a joué à Sceaux le rôle d'Issé.

Etre Phébus aujourd'hui je desire,
Non pour régner sur la prose et les vers,

(1) On bâtissait alors le château de Cirey; et Voltaire dirigeait l'ouvrage.

Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire ;
Non pour tirer des accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux ;
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

LXXIV. Parodie de la sarabande d'Issé.

A la même.

Charmante Issé, vous nous faites entendre
Dans ces beaux lieux les sons les plus flatteurs ;
Ils vont droit à nos cœurs :
Leibnitz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'xx plus enchanteurs ;
A vos attraits on les eût vus se rendre ;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs :
Bernoulli dans vos bras,
Calculant vos appas,
Eût brisé son compas.

LXXV. SONNET A M. le comte ALGAROTTI, vénitien.

On a vanté vos murs bâtis sur l'onde ;
Et votre ouvrage est plus durable qu'eux.
Venise et lui semblent faits pour les Dieux ;
Mais le dernier sera plus cher au monde.

Qu'admirons-nous de ce dieu merveilleux
Qui, dans sa course éternelle et féconde,
Embrasse tout, et traverse à nos yeux
Des vastes airs la campagne profonde ?

L'invoquons-nous pour avoir sur les mers
Bâti ces murs que la honte a couverts,
Cet Ilion caché dans la poussiere ?

Ainsi que vous il est le dieu des vers ;
Ainsi que vous il répand la lumiere.
Voilà l'objet des vœux de l'univers.

LXXVI. A Madame la marquise D'USSÉ.

L'Art dit un jour à la Nature,
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main;
Vous agissez sans choix, vous créez sans dessein;
Que feriez-vous sans ma parure?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard;
C'est moi qui d'une prude arrange la sagesse;
Des coquettes beautés je conduis la finesse,
Et mene sous mon étendard
Et les beaux esprits, et les belles;
J'ai seul dicté sans vous les vers de Fontenelles,
Et les fables du sieur Houdart.
Ainsi, belle d'Ussé, l'Art se croyait le maître,
Et le monde à son char paraissait s'attacher;
Mais la Nature vous fit naître,
Et l'Art confus s'alla cacher.

LXXVII. A MADAME DU CHATELET,

qui dînait avec l'auteur dans un college, et qui avait soupé la veille avec lui dans une hôtellerie.

M'EST-IL permis sans être sacrilege
De révéler votre secret?
Vénus vint, sous vos traits, souper au cabaret,
Et Minerve aujourd'hui vient dîner au college.

LXXVIII. A UN BAVARD.

IL faudrait penser pour écrire;
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

LXXIX. IMPROMPTU

écrit sur la feuille du suisse de M. le duc de la Valliere, à qui l'auteur allait demander la romance de Gabrielle de Vergy.

ENVOYEZ-MOI par charité
Cette romance qui sait plaire,
Et que je donnerais par pure vanité,
Si j'avais eu le bonheur de la faire.

LXXX. A M. DE CORLON,

qui était avec l'auteur à Monjeu, chez M. le duc de Guise, alors malade.

Je sais ce que je dois, et n'en fais jamais rien ;
Au lieu d'aller tâter le pouls de son Altesse,
J'abandonne son lit sans dormir dans le mien.
Je renonce aux dîners, au piquet, à la messe,
Très mauvais courtisan, bien plus mauvais chrétien,
Libertin dans l'esprit, et rempli de paresse.
Ah, monsieur de Corlon, que vous êtes heureux !
Plus libertin que moi sans être paresseux,
On vous trouve à toute heure, et vous savez tout faire.
De grace, enseignez-moi ce secret précieux
De vous lever matin, de dîner, et de plaire.

LXXXI. A M. LE DUC DE GUISE,

qui prêchait l'auteur à l'occasion des vers précédents.

Lorsque je vous entends et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons ;
Vous m'instruisez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple.

LXXXII. A M. JORDAN, à Berlin. (1738.)

Un prince jeune, et pourtant sage,
Un prince aimable, et c'est bien plus,

Au sein des arts et des vertus,
Jordan, vous donne son suffrage;
Ses mains mêmes vous ont paré
De ces fleurs que la poésie
Sous ses pas fait naître à son gré.
Par vous ce prince est adoré,
Et chaque jour de votre vie
A Frédéric est consacré.
Si je n'étais pas à Cirey
Que je vous porterais d'envie!

LXXXIII. PORTRAIT DE MADAME LA DUCHESSE DE LA VALLIERE.

Etre femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir,
N'être haute, ni familiere,
N'avoir point d'inégalité;
C'est le portrait de la Valliere:
Il n'est ni fini, ni flatté.

LXXXIV. ÉPIGRAMME.

Connaissez-vous certain rimeur obscur
Sec et guindé, toujours froid, toujours dur,
Ayant la rage, et non l'art de médire,
Qui ne peut plaire, et peut encor moins nuire,
Pour ses méfaits dans la geole encagé,
A Saint-Lazare après ce fustigé,
Chassé, battu, détesté pour ses crimes,

Honni, berné, conspué pour ses rimes,
Cocu, content, parlant toujours de soi?
Chacun s'écrie : Eh! c'est le poete *Roi*.

LXXXV. IMPROMPTU

fait dans les jardins de Cirey, en se promenant au clair de la lune.

Astre brillant, favorable aux amants,
Porte ici tous les traits de ta douce lumiere:
Tu ne peux éclairer dans ta vaste carriere
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus constants.

LXXXVI. A Madame DU CHATELET,

en recevant son portrait.

Traits charmants, image vivante
Du tendre et cher objet de ma brûlante ardeur,
L'image que l'amour a gravée en mon cœur
Est mille fois plus ressemblante.

LXXXVII. A LA MEME.

Mon cœur est pénétré de tout ce qui vous touche;
De la félicité je vous fais des leçons:
Mais je suis peu savant; un mot de votre bouche
Vaut bien mieux que tous mes sermons.

LXXXVIII. A M. CLOZIER,

qui avait envoyé à l'auteur un poëme sur la grace.

Lorsque vous me parlez des graces naturelles
Du héros votre commandant,
Et de la déité qu'on adore à Bruxelles,
C'est un langage qu'on entend.
La grace du Seigneur est bien d'une autre espece:
Moins vous nous l'expliquez, plus vous en parlez bien:
Je l'adore, et n'y comprends rien.
L'attendre et l'ignorer, voilà notre sagesse.
Tout docteur, il est vrai, sait le secret de Dieu;
Elus de l'autre monde, ils sont dignes d'envie.
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de Richelieu,
Est un élu de cette vie.

LXXXIX. Sur le mariage du fils du doge de Venise avec la fille d'un ancien doge.

Venise et la mere d'Amour
Naquirent dans le sein de l'onde;
Ces deux puissances tour à tour
Ont été la gloire du monde:
C'est pour éterniser un triomphe si beau
Qu'aujourd'hui l'Amour sans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favorise;
Et c'est un triomphe nouveau
Et pour Vénus et pour Venise.

XC. L'ÉPIPHANIE DE 1741.

STUART, chassé par les Anglais,
Dit son rosaire en Italie;
Stanislas, ex-roi polonais,
Fume sa pipe en Austrasie;
L'empereur, chéri des Français,
Vit à l'auberge en Franconie:
La belle reine des Hongrais
Se rit de cette épiphanie.

XCI. Sur le serin de mademoiselle de Richelieu.

J'APPARTIENS à l'Amour; non. j'appartiens aux
Graces;
Non, j'appartiens à Richelieu:
L'un dans ses yeux, les autres sur ses traces,
A la méprise ont donné lieu.

XCII. ÉPIGRAMME

sur la mort de M. d'Aube (1), neveu de M. de Fontenelle.

QUI frappe là? dit Lucifer. —
Ouvrez, c'est d'Aube. Tout l'enfer

(1) Ancien intendant de Soissons, homme fort instruit, mais si contredisant que tout le monde le fuyait.

A ce nom fuit et l'abandonne.
Oh, oh! dit d'Aube, en ce pays
On me reçoit comme à Paris;
Quand j'allais voir quelqu'un, je ne trouvais personne.

XCIII. POUR LE PORTRAIT DE MADAME LA PRINCESSE DE TALMONT.

Les Dieux, en lui donnant naissance
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnerent pour récompense
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'esprit de tous les pays.

XCIV. Vers écrits à la marge d'un manuscrit de madame du Châtelet sur Newton.

Penser avec solidité,
Et d'un style brillant et sage,
Oser écrire avec courage
Ce que le génie a dicté;
Etre femme, avoir en partage
Et la grandeur et la beauté,
Sans être vaine ni volage;
Sur les hommes, en vérité,
C'est avoir pris trop d'avantage.

XCV. A M. l'abbé, depuis cardinal de Bernis.

Votre muse vive et coquette,
Cher abbé, me paraît plus faite
Pour un souper avec l'Amour,
Que pour un souper de poëte.
Venez demain chez Luxembourg,
Venez la tête couronnée
De lauriers, de myrte, et de fleurs;
Et que ma muse un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeunesse est ornée.

XCVI. A M. H...., anglais,

qui avait comparé l'auteur au soleil.

Le soleil des Anglais c'est le feu du génie,
C'est l'amour de la gloire et de l'humanité,
Celui de la patrie et de la liberté;
Voilà leur Apollon, voilà leur Polymnie.
Le feu que Prométhée au ciel avait surpris
N'est point dans les climats, il est dans les esprits;
Le Nord n'en éteint point les flammes immortelles,
Par-tout vous en portez les vives étincelles.
Vous brillerez par-tout, dans la chaire, au sénat;
Vous servirez le prince, et beaucoup mieux l'état;
Et, né pour instruire et pour plaire,
Ce feu que vous tenez de votre illustre pere
A dans vous un nouvel éclat.

XCVII. A MADAME DE BOUFFLERS,

en lui envoyant un exemplaire de la Henriade.

Vos yeux sont beaux, mais votre ame est plus belle ;
Vous êtes simple et naturelle,
Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous :
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

XCVIII. A M. DE LA NOUE,

auteur de Mahomet II, tragédie, en lui envoyant celle de Mahomet le prophete.

Mon cher la Noue, illustre pere
De l'invincible Mahomet,
Soyez le parrain d'un cadet
Qui sans vous n'est point fait pour plaire.
Votre fils est un conquérant ;
Le mien a l'honneur d'être apôtre,
Prêtre, frippon, dévot, brigand :
Qu'il soit le chapelain du vôtre.

XCIX. A Madame la duchesse DE LA VALLIERE,

au nom de madame la duchesse de ***, en lui envoyant une navette.

L'emblême frappe ici vos yeux :
Si les Graces, l'Amour, et l'Amitié parfaite,
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

C. ÉPIGRAMME.

La muse de Saint-Michel.

Notre monarque, après sa maladie,
Etait à Metz attaqué d'insomnie.
Ah ! que de gens l'auraient guéri d'abord !
Le poete Roi dans Paris versifie :
La piece arrive, on la lit, le roi dort.
De Saint-Michel la muse soit bénie (1)!

CI. A Madame DU BOCAGE.

J'avais fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les graces, l'esprit, l'art de plaire,

(1) Roi était chevalier de Saint-Michel

Le talent d'unir sous ses lois
Les dieux du Pinde et de Cythere :
Sur cet objet fixant mon choix,
Je cherchais ce rare assemblage,
Nul autre ne put me toucher;
Mais je vis hier du Bocage,
Et je n'eus plus rien à chercher.

CII. A M. DE LA BRUERE.

L'Amour t'a prêté son flambeau;
Quinault, son ministre fidele,
T'a laissé son plus doux pinceau:
Tu vas jouir d'un sort plus beau,
Sans jamais trouver de cruelle,
Et sans redouter un Boileau.

CIII. ÉPIGRAMME

sur Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, qui aspirait au cardinalat.

En vain la fortuné s'apprête
A t'orner d'un lustre nouveau;
Plus ton destin deviendra beau,
Et plus tu nous paraîtras bête.
Benoît donne bien un chapeau,
Mais il ne donne point de tête.

CIV. A M. DE VERRIERE,

qui avait adressé à l'auteur une très longue épître en vers.

Vous qu'Apollon admit à ses concerts,
Ne me louez pas tant, travaillez mieux vos vers;
Le plus bel arbre a besoin de culture:
Emondez ces rameaux confusément épars;
Ménagez cette seve, elle en sera plus pure.
Sachez que le secret des arts
Est de corriger la nature.

CV. A Madame la duchesse D'ORLÉANS,

sur une énigme inintelligible qu'elle avait donnée à deviner à l'auteur.

Cette énigme n'a point de mot;
Expliquer chose inexplicable
Est d'un docteur, ou bien d'un sot;
L'un à l'autre est assez semblable:
Mais si l'on donne à deviner
Quelle est la princesse adorable
Qui sur les cœurs sait dominer
Sans chercher cet empire aimable,
Pleine de goût sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile;
Cette énigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.

CVI. MADRIGAL.

PROJET flatteur d'engager une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, serments d'être fidele,
Airs empressés, vous n'êtes point l'amour :
Mais se donner sans espoir de retour,
Par son désordre annoncer que l'on aime,
Respect timide avec ardeur extrême,
Persévérance au comble du malheur;
Voilà l'amour: il n'est que dans mon cœur.

CVII. A MADAME DE POMPADOUR,

alors madame d'Etiole, qui venait de jouer la comédie aux petits appartements.

AINSI donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talents de plaire:
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse, et Cythere.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel!
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louis!
Soyez tous deux sans ennemis,
Et tous deux gardez vos conquêtes.

CVIII. A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

en lui envoyant plusieurs pieces détachées.

Que de ces vains écrits, enfants de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse:
Mais, charmant Richelieu, ne traitez point ma muse
Ainsi que vos autres amours;
Ne l'abandonnez point, elle en sera plus belle;
Votre aimable suffrage animera ma voix.
Richelieu, soyez-lui fidele,
Vous le serez pour la premiere fois.

CIX. A MADAME DE BOUFFLERS,

QUI S'APPELAIT MADELEINE.

Chanson sur l'air des Folies d'Espagne.

Votre patrone en son temps savait plaire;
Mais plus de cœurs vous sont assujettis.
Elle obtint grace, et c'est à vous d'en faire,
Vous qui causez les feux qu'elle a sentis.

Votre patrone, au milieu des apôtres,
Baisa les pieds de son divin époux:
Belle Boufflers, il eût baisé les vôtres,
Et saint Jean même en eût été jaloux.

CX. Impromptu à Madame DU CHATELET,

déguisée en Turc, et conduisant au bal madame de Boufflers, déguisée en sultane.

Sous cette barbe qui vous cache,
Beau Turc, vous me rendez jaloux!
Si vous ôtiez votre moustache,
Roxane le serait de vous.

CXI. A M. DE PLEEN,

qui attendait l'auteur chez madame de Graffigny, où l'on devait lire la Pucelle.

Comment, Ecossais que vous êtes,
Vous voilà parmi nos poëtes!
Votre esprit est de tout pays.
Je serai sans doute fidele
Au rendez-vous que j'ai promis;
Mais je ne plains pas vos amis,
Car cette veuve aimable et belle,
Par qui nous sommes tous séduits,
Vaut cent fois mieux qu'une pucelle.

CXII. A Madame DU CHATELET.

Il est deux dieux qui font tout ici-bas:
J'entends qui font que l'on plaît et qu'on aime;

Si ce n'est tout, du moins je ne crois pas
Etre le seul qui suive ce système.
Ces deux divinités sont l'Esprit et l'Amour,
Qui rarement vivent ensemble;
L'Intérêt les sépare, et chacun a sa cour.
Heureux celui qui les rassemble!
Assez d'ouvrages imparfaits
Sont les fruits de leur jalousie.
Ils voulurent pourtant un jour faire la paix:
Ce jour de paix fut unique en leur vie;
Mais on ne l'oubliera jamais,
Car il produisit Emilie.

CXIII. ÉTRENNES A LA MEME,

au nom de madame de Boufflers.

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? oh! très bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie:
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,
L'algebre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal, et la physique.

RÉPONSE DE MADAME DU CHATELET.

Hélas! vous avez oublié,
Dans cette longue kyrielle,
De placer la tendre amitié:
Je donnerais tout le reste pour elle.

CXIV. A Madame DE ***.

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme roi n'a pas mon hommage;
Vos yeux seraient plus souverains;
Mais ce n'est pas ce qui m'engage.
Je crains les belles et les rois:
Ils abusent trop de leurs droits,
Ils exigent trop d'esclavage.
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me vois-je arrêté
Dans les chaînes qui m'ont su plaire?
Votre esprit, votre caractere,
Font sur moi ce que n'ont pu faire
Ni la grandeur, ni la beauté.

CXV. A Madame ***,

qui avait adressé des vers à l'auteur, en lui demandant d'entrer avec sa fille aux fêtes de Versailles pour le mariage du dauphin.

Il faut au duc d'Ayen montrer vos vers charmants:
De notre paradis il sera le saint Pierre;
Il aura les clefs; et j'espere
Qu'on ouvrira la porte aux beautés de quinze ans.

CXVI. A Madame de Pompadour.

Les esprits, et les cœurs, et les remparts terribles,
Tout cede à ses efforts, tout fléchit sous sa loi :
Et Berg-Op-Zoom et vous, vous êtes invincibles;
Vous n'avez cédé qu'à mon roi :
Il vole dans vos bras, du sein de la victoire;
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter sa gloire,
Et vous augmentez son bonheur.

CXVII. Vers faits en passant au village de Lawfelt.

Rivage teint de sang, ravagé par Bellone,
Vaste tombeau de nos guerriers,
J'aime mieux les épis dont Cérès te couronne,
Que des moissons de gloire et de tristes lauriers.
Fallait-il, justes dieux! pour un maudit village,
Répandre plus de sang qu'aux bords du Simoïs?
Ah! ce qui paraît grand aux mortels éblouis,
Est bien petit aux yeux du sage!

CXVIII. A M. Helvétius,

en lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

Mortel de l'espece très rare
Des solides et beaux esprits,

Je vous offre un tribut qui n'est pas d'un grand prix:
Vous pourriez donner mieux; mais vos charmants
écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

CXIX. A M. D'ARNAUD,

qui lui avait adressé des vers très flatteurs.

Mon cher enfant, tous les rois sont loués,
Lorsque l'on parle à leur personne;
Mais ces éloges qu'on leur donne
Sont trop souvent désavoués.
J'aime peu la louange, et je vous la pardonne;
Je la chéris en vous puisqu'elle vient du cœur.
Vos vers ne sont pas d'un flatteur;
Vous peignez mes devoirs, et me faites connaître,
Non pas ce que je suis, mais ce que je dois être.
Poursuivez, et croissez en graces, en vertus:
Si vous me louez moins, je vous louerai bien plus.

CXX. A Madame DE POMPADOUR,

dessinant une tête.

Pompadour, ton crayon divin
Devait dessiner ton visage;
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

CXXI. A LA MEME,

après une maladie.

Lachésis tournait son fuseau,
Filant avec plaisir les beaux jours d'Isabelle :
J'apperçus Atropos qui d'une main cruelle
Voulait couper le fil, et la mettre au tombeau.
J'en avertis l'Amour ; mais il veillait pour elle,
Et du mouvement de son aile
Il étourdit la Parque, et brisa son ciseau.

CXXII. IMPROMPTU A LA MEME,

en entrant à sa toilette, le lendemain d'une représentation d'Alzire, au théâtre des petits appartements, où elle avait joué le rôle d'Alzire.

Cette Américaine parfaite
Trop de larmes a fait couler.
Ne pourrai-je me consoler,
Et voir Vénus à sa toilette ?

CXXIII. AU ROI STANISLAS.

Le ciel, comme Henri, voulut vous éprouver.
La bonté, la valeur, à tous deux fut commune ;
Mais mon héros fit changer la fortune,
Que votre vertu sait braver.

CXXIV. COMPLIMENT

adressé au roi Stanislas et à madame la princesse de la Roche-sur-Yon, sur le théâtre de Lunéville, par Voltaire, qui venait d'y jouer le rôle de l'assesseur, dans l'Etourderie.

O roi dont la vertu, dont la loi nous est chere,
Esprit juste, esprit vrai, cœur tendre et généreux,
Nous devons chercher à vous plaire,
Puisque vous nous rendez heureux.
Et vous, fille des rois, princesse douce, affable,
Princesse sans orgueil, et femme sans humeur,
De la société, vous, le charme adorable,
Pardonnez au pauvre assesseur.

CXXV. AU MEME,

à la clôture du théâtre de Lunéville.

Des jeux où présidaient les Ris et les Amours
La carriere est bientôt bornée;
Mais la vertu dure toujours;
Vous êtes de toute l'année.
Nous faisions vos plaisirs, et vous les aimiez courts;
Vous faites à jamais notre bonheur suprême,
Et vous nous donnez, tous les jours,
Un spectacle inconnu trop souvent dans les cours;
C'est celui d'un roi que l'on aime.

CXXVI. AU ROI DE PRUSSE. (1740.)

Les lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre;
Les beaux arts languissaient ainsi que les vertus;
La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre;
La Nature indignée éleve alors la voix:
« Je veux former, dit-elle, un regne heureux et juste;
« Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
« Les talents de Virgile et les vertus d'Auguste
« Pour le bonheur du monde et l'exemple des rois. »
Elle dit, et du ciel les Vertus descendirent,
Tout le Nord tressaillit, tout l'Olympe accourut
Les myrtes, les lauriers, les palmes reverdirent,
Et Frédéric parut.

CXXVII. AU MEME.

O fils aîné de Prométhée,
Vous eûtes, par son testament,
L'héritage du feu brillant
Dont la terre est si mal dotée.
On voit encor, mais rarement,
Des restes de ce feu charmant
Dans quelques françaises cervelles.
Chez nous, ce sont des étincelles;
Chez vous, c'est un embrasement.

Pour ce Boyer, ce lourd pédant,
Diseur de sottise et de messe,
Il connaît peu cet élément;

Et, dans sa fanatique ivresse,
Il voudrait brûler saintement
Dans des flammes d'une autre espece.

CXXVIII. IMPROMPTU

sur une rose demandée par le même roi.

PHÉNIX des beaux esprits, modele des guerriers,
Cette rose naquit au pied de vos lauriers.

CXXIX. A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

depuis reine de Suede.

SOUVENT un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge:
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté;
Je n'ai perdu que mon empire.

CXXX. PLACET

pour un homme à qui le roi de Prusse devait de l'argent.

GRAND roi, tous vos voisins vous doivent leur estime,
Vos sujets vous doivent leurs cœurs;

Vous recevez par-tout un tribut légitime
D'amour, de respect, et d'honneurs.
Chacun doit son hommage à votre ardeur guerriere.
O vous qui me devez quelques mille ducats,
Prince, si bien payé de la nature entiere,
Pourquoi ne me payez-vous pas?

CXXXI. AU ROI DE PRUSSE.

A Berlin, le 1er décembre.

J'AI vu la beauté languissante
Qui par lettres me consulta
Sur les blessures d'une amante:
Son bon médecin lui donna
La recette de l'inconstance.
Très bien, sans doute, elle en usa,
En use encore, en usera
Avec longue persévérance:
Le tendre Amour applaudira;
Certain prince aimable en rira,
Mais le tout avec indulgence.
Oui, grand prince, dans vos états
On verra quelques infideles:
J'entends les amants et les belles;
Car pour vous seul on ne l'est pas.

CXXXII. A LA MÉTRIE

qui était malade.

JE ne suis point inquiété
Si notre joyeux la Métrie

Perd quelquefois cette santé
Qui rend sa face si fleurie.
Quelque peu de gloutonuerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les doux emplois de sa vie.
Il se conduit comme il écrit;
A la nature il s'abandonne;
Et chez lui le plaisir guérit
Tous les maux que le plaisir donne.

CXXXIII. AU ROI DE PRUSSE.

Vous êtes pis qu'un hérétique;
Car ces gens, qu'un bon catholique
Doit pieusement détester,
Pensent qu'on peut ressusciter,
Et que la Bible est véridique.
Mais le héros de Sans-souci,
En qui tant de lumiere abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde,
Et se moque de celui-ci.

CXXXIV. IMPROMPTU A M. DE MAUPERTUIS

qui était à la toilette du roi de Prusse avec l'auteur, lorsque ce prince, encore à la fleur de son âge, leur fit remarquer qu'il avait des cheveux blancs.

Ami, vois-tu ces cheveux blancs
Sur une tête que j'adore?
Ils ressemblent à ses talents;
Ils sont venus avant le temps,
Et comme eux ils croîtront encore.

CXXXV. AUTRE IMPROMPTU,

sur un carrousel donné par le roi de Prusse, et où présidait la princesse Amélie.

Jamais dans Athene et dans Rome
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix.
J'ai vu le fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

CXXXVI. A MADAME DE ***,

en lui envoyant les OEuvres du roi de Prusse.

Aimable Eglé, vous lirez les écrits
D'un roi fameux par plus d'une victoire :
Législateurs, rois, héros, beaux esprits,
Dans tous les temps vanteront sa mémoire.
Il a cherché tous les genres de gloire ;
L'amour à part, j'en excepte ce point :
Mais si jamais j'écrivais son histoire,
J'ajouterais qu'il ne vous connut point.

CXXXVII. AU ROI DE PRUSSE.

Du sein des brillantes clartés,
Et de l'éternelle abondance
Dont vous avez la jouissance,
Trop heureux roi, vous insultez

Mon obscure et triste indigence.
Je vous l'avoue, un bon écrit
De ma part est chose très rare;
Je ne suis qu'un pauvre d'esprit:
Vous m'appelez d'esprit avare;
Mais il faut que le pauvre encor
Porte sa substance au trésor
De ces puissances trop altieres;
Et le palais d'azur et d'or
Reçoit le tribut des chaumieres.

CXXXVIII. Aux princesses de Prusse ULRIQUE et AMÉLIE.

Si Pâris venait sur la terre
Pour juger entre vos beaux yeux,
Il couperait la pomme en deux,
Et ne produirait plus de guerre.

CXXXIX. AUX MEMES.

Pardon, charmante Ulric, pardon, belle Amélie:
J'ai cru n'aimer que vous le reste de ma vie,
Et ne servir que sous vos lois;
Mais enfin j'entends et je vois
Cette adorable sœur dont l'Amour suit les traces. (1)
Ah! ce n'est pas outrager les trois Graces
Que de les aimer toutes trois.

(1) Madame la margrave de Bareith.

CXL. VERS qui accompagnaient une branche de laurier cueillie sur le tombeau de Virgile, et envoyée par la margrave de Bareith au roi de Prusse son frere.

SUR l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des temps seul a pu se défendre ;
Toujours vert et toujours entier,
Je voulais le cueillir, et n'osais l'entreprendre.
Prévenant mon effort, je l'ai vu se plier,
Et cette voix s'est fait entendre:
« Approche, auguste sœur du rival d'Alexandre ;
Frédéric de ma lyre est le digne héritier :
J'y joins un nouveau don que lui seul peut prétendre :
Déja son front par Mars fut cinq fois couronné ;
Qu'aujourd'hui par ta main il soit encore orné
Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre.»

CXLI. SUR le départ du roi de Prusse de Potsdam pour Berlin.

JE vais donc vous quitter, ô champêtre séjour,
Retraite du vrai sage, et temple du vrai juste!
J'y voyais Horace et Salluste,
J'étais auprès d'un roi, mais sans être à la cour.
Il va donc étaler des pompes qu'il dédaigne ;
D'un peuple qui l'attend contenter les desirs.
Il va donc s'ennuyer pour donner des plaisirs.
Que j'aimais l'homme en lui! pourquoi faut il qu'il
regne?

CXLII. A MADAME LA MARQUISE DE BELESTAT

qui se plaignait qu'on lui avait pris deux contrats au jeu,
et qui choisit l'auteur pour arbitre.

A Plombieres, 1754.

Vous vous plaignez à tort, on ne vous a rien pris:
C'est vous qui ravissez des biens d'un plus haut prix;
Qui sur nos libertés ne cessez d'entreprendre.
Votre cœur attaqué sait trop bien se défendre;
Et la mere des Jeux, des Graces, et des Ris,
Vous condamne à le laisser prendre.

CXLIII. A MADEMOISELLE DE LA GALAISIERE,

jouant le rôle de Lucinde dans l'Oracle.

J'allais pour vous au dieu du Pinde,
Et j'en implorais la faveur.
Il me dit: « Pour chanter Lucinde
Il faut un dieu plus séducteur. »
Je cherchai loin de l'Hippocrene
Ce dieu si puissant et si doux;
Bientôt je le trouvai sans peine,
Car il était à vos genoux.
Il me dit: « Garde-toi de croire
Que de tes vers elle ait besoin;
De la former j'ai pris le soin,
Je prendrai celui de sa gloire. »

CXLIV. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, ÉLISABETH PETROWNA,

en lui envoyant un exemplaire de la Henriade, qu'elle avait demandé à l'auteur.

Sémiramis du Nord, auguste impératrice,
Et digne fille de Ninus;
Le ciel me destinait à peindre les vertus,
Et je dois rendre grace à sa bonté propice:
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carriere immortelle.
Au trône de Russie il plaça mon modele;
C'est là que j'éleve mes yeux.

CXLV. A M. LE MARÉCHAL DE RICHELIEU,

après la prise du Port-Mahon.

Rival du conquérant de l'Inde,
Tu bois, tu plais, et tu combats;
Le pampre, le laurier, le myrte suit tes pas.
Tu prends Chypre et Mahon; mais nous perdons le Pinde.
En vain l'Anglais moqueur lançait de toutes parts
Sur un vaisseau musqué les feux et les brocards:
Chez nous l'ambre est ami de la fatale poudre;
Tu semais les bons mots, les souris, et la foudre;
L'ironie à tes pieds tombe avec leurs remparts:
Leurs chansons t'insultaient; leurs défaites te vantent.
Mais nos rimeurs jaloux profanent tes lauriers.
Veux-tu rendre l'honneur à tes succès guerriers?
Viens siffler tous ceux qui les chantent.

CXLVI. A MADAME DU BOCAGE.

En vain Milton, dont vous suivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un songe effacé;
Dans vos écrits, embellis par les graces,
On croit revoir un temps trop tôt passé.
Vivre avec vous dans le temple des Muses,
Lire vos vers, et les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le serpent et ses ruses,
Charmante Eglé, voilà le paradis.

CXLVII. ÉPIGRAMME IMITÉE DE L'ANTHOLOGIE.

L'AUTRE jour au fond d'un vallon
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

CXLVIII. SUR OVIDE, CATULLE, ET TIBULLE.

CELUI qui fut puni de sa coquetterie,
Ce maître en l'art d'aimer, qui rien ne nous apprit,
Prodiguait à Corine avec galanterie
Beaucoup d'amour et trop d'esprit.
Tibulle, auprès de sa Délie,
Par des vers enchanteurs exaltait ses plaisirs;
Et Catulle vantait, plus vif en ses desirs,
Dans ses vers libertins les baisers de Lesbie.

CXLIX. A M. DE CHENEVIERES,

sur une jolie piece de vers qu'il appelait les sept péchés mortels.

Vous êtes dans la saison
Des plus aimables faiblesses :
Puissiez-vous servir vos maîtresses
Comme vous servez Apollon !
Entre des vers et vos Lisettes
Goûtez le destin le plus doux :
Votre confesseur est jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

CL. AU MEME.

Vous possédez la langue de Cythere.
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler et faire.
Ce dieu frippon ressemble assez aux rois ;
Les bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas ! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

CLI. A Madame la marquise DE CHAUVELIN,

dont l'époux avait chanté les sept péchés mortels.

Les sept péchés que mortels on appelle
Furent chantés par monsieur votre époux:
Pour l'un des sept nous partageons son zele,
Et pour vous plaire on les commettrait tous.
C'est grand' pitié que vos vertus défendent
Le plus chéri, le plus digne de vous,
Lorsque vos yeux malgré vous le demandent.

CLII. A Madame LULLIN,

en lui envoyant un bouquet, le 9 janvier 1759, jour auquel elle avait cent ans accomplis.

Nos grands-peres vous virent belle;
Par votre esprit vous plaisez à cent ans:
Vous méritiez d'épouser Fontenelle,
Et d'être sa veuve long-temps.

CLIII. ÉPIGRAMME.

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie?
C'est qu'en prophete il prévoyait
Qu'un jour le Franc le traduirait.

CLIV. CHANSON

en l'honneur de maître le Franc de Pompignan, et de révérend pere en Dieu, son frere, l'évêque du Puy, lesquels ont été comparés, dans un discours public, à Moïse et à Aaron. *N. B.* Que maître le Franc est le Moïse, et maître du Puy, l'Aaron; et que maître le Franc a donné de l'argent à maître Aliboron, dit Fréron, pour être préconisé dans ses belles feuilles.

Sur l'air de la musette de Rameau: *Suivez les lois*, etc (dans les Talents lyriques.)

Moïse, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.
De vous on commence
A ricaner beaucoup en France;
Mais en récompense
Le veau d'or est cher à Fréron:
Moïse, Aaron,
Vous êtes des gens d'importance;
Moïse, Aaron,
Vous avez l'air un peu gascon.

CLV. AUTRE,

sur l'air: *D'un inconnu.*

Simon le Franc, qui toujours se rengorge,
Traduit en vers tout le vieux Testament:

Simon les forge
Très durement;
Mais pour la prose, écrite horriblement,
Simon le cede à son puîné Jean-George.

CLVI. A M. le chevalier DE LA TREMBLAIS, sur la relation en vers et en prose de son voyage d'Italie.

Ce Chapelle, ce Bachaumont,
Ont fait un moins heureux voyage;
Tout est épigramme ou chanson
Dans leur renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui, revenant de Syracuse,
Dans Athene emprunte la muse
De Pindare et d'Anacréon.

CLVII. AU MEME.

Ce beau lac de Geneve où vous êtes venu
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres:
Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu
Pour venir enchanter les ombres.

CLVIII. Sur la mort de l'abbé de la Coste, qui était aux galeres.

La Coste est mort! il vaque dans Toulon,
Par ce trépas, un emploi d'importance:
Ce bénéfice exige résidence,
Et tout Paris y nomme Jean Fréron.

CLIX. AU ROI DE PRUSSE.

QUAND la triomphante Bellone
Par votre main raffermira
Des Césars le funeste trône ;
Quand le Hongrois cultivera,
A l'abri d'une paix profonde,
Du Tokai la vigne féconde ;
Quand par-tout son vin se boira ;
Qu'en le buvant on chantera
Les pacificateurs du monde,
Mon prince à Berlin reviendra,
Mon prince à son peuple, qui l'aime,
Libéralement donnera
Un nouvel et bel opéra
Qu'il aura composé lui-même.
Chaque auteur vous applaudira ;
Car, tout envieux que nous sommes
Et du mérite et d'un grand nom,
Un poëte est toujours fort bon
A la tête de cent mille hommes.

Mais, croyez-moi, d'un tel secours
Vous n'avez pas besoin pour plaire :
Fussiez-vous pauvre comme Homere,
Comme lui vous vivrez toujours.

Pardon si ma plume légere,
Que souvent la vôtre enhardit,
Ecrit toujours au bel-esprit,
Beaucoup plus qu'au roi qu'on révere.
Le Nord sanglant, à vos heureux progrès,
Vit des rois le plus formidable :

Moi qui vous approchai de près,
Je n'y vis que le plus aimable.

CLX. Vers gravés au bas d'une estampe où l'on voit un âne qui se met à braire en regardant une lyre suspendue à un arbre.

Que veut dire
Cette lyre?
C'est Melpomene ou Clairon.
Et ce monsieur qui soupire,
Et fait rire,
N'est-ce pas Martin Fréron?

CLXI. IMPROMPTU

sur l'aventure tragique d'un jeune homme de Lyon, qui se jeta dans le Rhône, en 1762, pour une infidele qui n'en valait pas la peine.

Eglé, je jure à vos genoux
Que s'il faut, pour votre inconstance
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.

CLXII. A Madame du Bocage,

après son voyage d'Italie.

Sur ces bords, fameux dans l'histoire,
Que vous venez de parcourir,

Qu'avez vous admiré ? des débris pleins de gloire,
Où rien n'a pu vous retenir,
Des noms d'éternelle mémoire.
Ces chefs-d'œuvre vantés, vous les avez vus tous;
Ils ont mérité vos suffrages;
Mais vous n'avez rien vu de plus charmant que vous,
Ni de plus beau que vos ouvrages.

CLXIII. A LA MEME,

sur son Paradis perdu.

Par le nouvel essai que vous faites briller
Vous nous contraignez tous à vous rendre les armes:
Continuez, Iris, à nous humilier;
On vous pardonne tout en faveur de vos charmes.

CLXIV. A M. DE ***,

en réponse à des vers que la Société de la Tolérance de Bordeaux lui avait envoyés.

Vous voulez donc édifier
Un beau temple à la Tolérance!
Je prétends y sacrifier:
C'est ma sainte de préférence.

A vos maçons j'ai pu fournir
Des pierres pour cette entreprise;
Les dévots s'en voulaient servir
Pour me lapider dans l'église.

Mais je sais ce qu'ont ordonné
Les maximes de l'évangile :
En bon chrétien j'ai pardonné
Au méchant comme à l'imbécille.

CLXV. A M. le comte DE ***,

au sujet de l'impératrice-reine.

Marc-Aurele, autrefois des princes le modele,
Sur les devoirs des rois instruisit nos aïeux ;
Et Thérese fait à nos yeux
Tout ce qu'écrivait Marc-Aurele.

CLXVI. Sur l'expulsion des jésuites.

Les renards et les loups furent long-temps en guerre ;
Nos moutons respiraient : nos bergers diligents
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs ;
Les loups vont désoler la terre :
Nos bergers semblent, entre nous,
Un peu d'accord avec les loups.

CLXVII. Impromptu à Madame la princesse DE WIRTEMBERG,

qui avait appelé le vieillard papa dans un soupé.

Oh ! le beau titre que voilà !
Vous me donnez la premiere des places :
Quelle famille j'aurais là !
Je serais le pere des Graces.

CLXVIII. A Mme LA MARQUISE DE SAINT-AUBIN,

auteur du livre intitulé, Le Danger des Liaisons.

J'AI lu votre charmant ouvrage :
Savez-vous quel est son effet ?
On veut se lier davantage
Avec la muse qui l'a fait.

CLXIX. ÉPIGRAMME.

ALIBORON, de la goutte attaqué,
Se confessait ; car il a peur du diable :
Il détaillait, de remords suffoqué,
De ses méfaits une liste effroyable ;
Chrétiennement chacun fut expliqué,
Stupide orgueil, mensonge, ivrognerie,
Basse impudence, et noire hypocrisie :
Il ne croyait en oublier aucun.
Le confesseur dit : Vous en passez un.—
Un ? de par Dieu ! j'en dis assez, je pense.—
Eh, mon ami, le péché d'ignorance !

CLXX. A LA SIGNORA JULIA URSINA, DE VENISE,

qui avait adressé une lettre très flatteuse et très agréable à Voltaire, sans se faire connaître.

ETES-VOUS la déesse Isis,
Sous son grand voile méconnue?

Etes-vous la mere des Ris ?
Mais quelquefois elle était nue.
Nous voyons de vous un écrit
Plein de raison, brillant, et sage;
Mais en nous montrant tant d'esprit
Ne cachez plus votre visage.

CLXXI. IMPROMPTU

à une dame de Geneve, qui prêchait l'auteur sur la Trinité.

OUI, j'en conviens, chez moi la Trinité
Jusqu'à présent n'avait pas fait fortune;
Mais j'apperçois les trois Graces en une :
Vous confondez mon incrédulité.

CLXXII. COUPLETS D'UN JEUNE HOMME,

chantés à Ferney, le 11 auguste 1765, veille de sainte Claire, à mademoiselle Clairon.

Sur l'air : *Annette, à l'âge de quinze ans.*

DANS la grand' ville de Paris
On se lamente, on fait des cris;
Le plaisir n'est plus de saison;
    La comédie
    N'est plus suivie :
    Plus de Clairon.

Melpomene et le dieu d'Amour

La conduisirent tour à tour;
En France elle donne le ton.
    Paris répete,
    Que je regrette
    Notre Clairon!

Dès qu'elle a paru parmi nous
Nos bergers sont devenus fous;
Tircis vient de quitter Fanchon.
    Si l'infidele
    Laisse sa belle :
    C'est pour Clairon.

Je suis à peine en mon printemps,
Et j'ai déja des sentiments:
Vous êtes un petit frippon.
    Sois bien discrete;
    La faute est faite,
    J'ai vu Clairon.

Clairon, daigne accepter nos fleurs;
Tu vas en ternir les couleurs;
Ton sort est de tout effacer.
    La rose expire;
    Mais ton empire
    Ne peut passer.

Couplet ajouté par M. ***.

Nous sommes privés de Vanlo;
Nous avons vu passer Rameau;
Nous perdons Voltaire et Clairon:
    Rien n'est funeste,
    Car il nous reste
    Monsieur Fréron.

CLXXIII. VERS A MESDAMES D. L. C. ET G.,

présentés par un enfant de dix ans, en 1765.

A tout âge il est dangereux
De vous voir et de vous entendre.
Sans faire un choix entre vous deux,
A toutes deux il faut se rendre.

A MADAME D. L. C.

Par vous l'Amour sait tout domter:
Songez que je suis de son âge;
Et, si vous avez son visage,
Dans mon cœur il peut habiter.

A MADAME G.

Avec tant de beauté, de grace naturelle,
Qu'a-t-elle affaire de talents?
Mais avec des sons si touchants,
Qu'a-t-elle affaire d'être belle?

CLXXIV. A M. DUMOURIER,

auteur du poëme de Richardet.

Vous ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une voliere:
Il est chez vous plus d'un oiseau
Dont la voix tendre et printaniere

Plaît par un ramage nouveau.
Celui qui n'a plumes qu'aux ailes,
Et qui fait son nid dans les cœurs,
Répandit sur vous ses faveurs:
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a soumis des belles.

CLXXV. A M. DE LA HARPE,

qui avait prononcé un compliment en vers sur le théâtre de Ferney, avant une représentation d'Alzire.

Des plaisirs et des arts vous honorez l'asyle;
Il s'embellit de vos talents:
C'est Sophocle dans son printemps
Qui couronne de fleurs la vieillesse d'Eschyle.

CLXXVI. AU PRINCE DE BRUNSWICK.

Vers prononcés à Ferney, en 1766, par mademoiselle Corneille.

Quoi! vous venez dans nos hameaux!
Corneille dont je tiens le sang qui m'a fait naître,
Corneille à cet honneur eût prétendu peut-être:
Il aurait pu vous plaire; il peignait vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce désert sauvage:
Les respects à la fin deviennent ennuyeux.
Votre gloire vous suit; mais il faut davantage;
Et si j'avais quinze ans je vous recevrais mieux.

CLXXVII. A Messieurs DE LA HARPE ET DE CHABANON,

qui lui avaient donné des vers à l'occasion de saint François son patron, en octobre 1767.

Ils ont berné mon capuchon ;
Rien n'est si gai ni si coupable.
Qui sont donc ces enfants du diable,
Disait saint François mon patron?
C'est la Harpe, c'est Chabanon :
Ce couple agréable et frippon
A Vénus vola sa ceinture,
Sa lyre au divin Apollon,
Et ses pinceaux à la Nature.
Je le crois, dit le penaillon ;
Car plus d'une fille m'assure
Qu'ils m'ont aussi pris mon cordon.

CLXXVIII. Inscription sur un cadran solaire,

demandée à l'auteur.

Vous qui vivez dans ces demeures,
Etes-vous bien? tenez-vous-y ;
Et n'allez pas chercher midi
A quatorze heures.

CLXXIX. COUPLET A MADAME CRAMER,

sur M. le chevalier de Boufflers.

MARS l'enleve au séminaire ;
Tendre Vénus, il te sert ;
Il écrit avec Voltaire ;
Il sait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire ;
Tous les arts sont sous sa loi :
De grace, dis-moi, ma chere,
Ce qu'il sait faire avec toi.

CLXXX. LE HUITAIN BIGARRE.

Au sieur la Bletterie, aussi suffisant personnage que traducteur insuffisant.

ON dit que ce nouveau Tacite
Aurait dû garder le *tacet*,
Ennuyer ainsi *non licet*.
Ce petit pédant prestolet
Movet bilem, la bile excite.
En français le mot de sifflet
Convient beaucoup, *multum decet*,
A ce translateur de Tacite.

CLXXXI. A Madame du Bocage,

qui avait adressé à l'auteur un compliment en vers, à l'occasion de sa fête. (1768.)

Qui parle ainsi de saint François ?
Je crois reconnaître la sainte
Qui de ma retraite autrefois
Visita la petite enceinte.
Je crus avoir sainte Vénus,
Sainte Pallas dans mon village :
Aisément je les reconnus,
Car c'était sainte du Bocage.
L'Amour même aujourd'hui se plaint
Que, dans mon cœur étant fêtée,
Elle ne fut que respectée :
Ah ! que je suis un pauvre saint !

CLXXXII. Portrait de Mme de Saint-Julien.

L'esprit, l'imagination,
Les graces, la philosophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaisie ;
Assez solide en amitié,
Dans tout le reste un peu légere :
Voilà, je crois, sans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

CLXXXIII. A LA MEME,

qui était à Ferney.

J'ÉTAIS dans la solitude,
Sans espoir et sans lien,
Et de n'aspirer à rien
C'était ma pénible étude :
Je vous vois, je sens très bien
Qu'il faut que mon cœur desire;
Et vous me forcez à dire
L'oraison de saint Julien.

CLXXXIV. EPITAPHE DU PAPE CLEMENT XIII.

CY gît des vrais croyants le mufti téméraire;
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré :
De Jésus sur la terre il s'est dit le vicaire;
Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

CLXXXV. A MADAME LA COMTESSE DE B...

A quoi peut-on servir sur la fin de sa vie?
Ah! croyez-moi, choisissez mieux :
Sans doute un vieil aveugle ennuie;
C'est un aveugle enfant qu'il faut à vos beaux yeux.

CLXXXVI. A M. ***.

Beau rossignol de la belle Italie,
Votre sonnet cajole un vieux hibou,
Au mont Jura retiré dans un trou,
Sans voix, sans plume, et sur-tout sans génie.
Il veut quitter son pays morfondu;
Auprès de vous, à Naple il va se rendre:
S'il peut vous voir, et s'il peut vous entendre,
Il reprendra tout ce qu'il a perdu.

CLXXXVII. SUR UN RELIQUAIRE.

Ami, la Superstition
Fit ce présent à la Sottise:
Ne le dis pas à la Raison;
Ménageons l'honneur de l'église.

CLXXXVIII. A UNE JEUNE DAME,

qui avait chanté dans un repas.

Que j'ai goûté le plaisir de l'entendre!
Que j'ai senti le danger de la voir!
Dans tous ses traits l'amour mit son pouvoir;
Même on m'a dit qu'il lui fit un cœur tendre:
Je suis venu trop tard pour y prétendre,
Mais assez tôt pour l'aimer sans espoir.

CLXXXIX. A M. GUENEAU DE MONTBEILLARD.

Dans le séjour d'Euclide, un compagnon d'Horace,
Par des vers délicats, pleins d'esprit et de grace,
Veut en vain ranimer mes esprits languissants :
Ma muse eut quelque feu, l'âge vient la morfondre.
Que votre épouse et vous me prêtent leurs talents,
Alors je pourrai vous répondre.

CXC. A M. ***,

sur l'impératrice de Russie.

Tu cherches sur la terre un vrai héros, un sage,
Qui méprise les sots et leur fasse du bien,
Qui parle avec esprit, qui pense avec courage :
Va trouver Catherine, et ne cherche plus rien.

CXCI. A Madame de ***,

qui avait fait présent d'un rosier à l'auteur.

Vous embellissez la retraite
Où, loin des sots et de leur bruit,
Dans le sein d'une étude abstraite,
De la paix je goûte le fruit.
C'est par vos bienfaits qu'il arrive
Que le plus charmant arbrisseau

Au verger que ma main cultive
Va prêter un éclat nouveau :
De ce don mon ame est touchée:
Ainsi, dans l'âge heureux d'Astrée,
La main brillante des talents,
En dépit des traits de l'envie,
Sur les épines de la vie
Sema les roses du printemps.

CXCII. A l'impératrice de Russie,

CATHERINE II,

qui invitait l'auteur à faire un voyage dans ses états.

Dieux qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles
O Catherine ! heureux qui les entend !
Plaire et régner, voilà votre talent ;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

CXCIII. SUR LA MEME.

Ses bontés font ma gloire, et causent mon regret ;
Elle daigne à mes vers accorder son suffrage :
Si j'étais né plus tard elle en serait l'objet ;
Je réussirais davantage.

CXCIV. A Mademoiselle CLAIRON.

Les talents, l'esprit, le génie,
Chez Clairou sont très assidus;
Car chacun aime sa patrie:
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie (1)
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux moments de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!
Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous:
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut en tous les temps votre ouvrage.

CXCV. A Mme la marquise DE MONTFERAT,

assise à table entre un jésuite et un ministre protestant.

Les malins qu'Ignace engendra,
Les raisonneurs de jansénistes,
Et leurs cousins les calvinistes,
Se disputent à qui l'aura.
Les Graces, dont elle est l'ouvrage,
Ont dit: Elle est notre partage,
C'est à nous qu'elle restera.

(1) L'inauguration de la statue de Voltaire, fête célébrée chez mademoiselle Clairon, en octobre 1772. Cette actrice, habillée en prêtresse d'Apollon, posa une couronne de laurier sur le buste de l'auteur de Zaïre, et récita une ode de Marmontel en son honneur.

CXCVI. COUPLETS A M. DE LA MARCHE,

premier président du parlement de Bourgogne, qui avait fait des vers pour sa fille.

Plus d'un amant sur sa lyre a formé
Les tendres sons qui charment les amantes :
Un pere a fait des chansons plus touchantes ;
Pourquoi cela? c'est qu'il a mieux aimé.

Je suis bien loin de blasphêmer l'Amour ;
C'est un grand dieu ; je le sers, et je jure
De le servir jusqu'à mon dernier jour :
Mais il faut bien qu'il cede à la nature.

CXCVII. A M. ***.

Croyez-moi, je renonce à toutes les chimeres
Qui m'ont pu séduire autrefois.
Les faveurs du public, et les faveurs des rois
Aujourd'hui ne me touchent gueres.
Le fantôme brillant de l'immortalité
Ne se présente plus à ma vue éblouie.
Je jouis du présent, j'acheve en paix ma vie
Dans le sein de la liberté :
Je l'adorai toujours, et lui fus infidele.
J'ai bien réparé mon erreur ;
Je ne connais le vrai bonheur
Que du jour que je vis pour elle.

CXCVIII. A M. LE PRÉSIDENT DE FLEURIEU,

qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas répondu à l'une de ses lettres, et d'avoir écrit à son fils, M. de la Tourette.

Egalement à tous je m'intéresse ;
Je vois par-tout les vertus, les talents.
Que l'on écrive au pere, à la mere, aux enfants,
C'est au mérite qu'est l'adresse.

CXCIX. AU LANDGRAVE DE HESSE,

au nom d'une dame à qui ce prince avait donné une boite ornée de son portrait.

J'ai baisé ce portrait charmant,
Je vous l'avouerai sans mystere;
Mes filles en ont fait autant;
Mais c'est un secret qu'il faut taire,
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit, ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mere
Vous parle un peu plus hardiment;
Et vous verrez qu'également
En tous les temps vous savez plaire.

CC. A M. L'ABBÉ DE LILLE.

Vous n'êtes point savant en *us*;
D'un Français vous avez la grace :
Vos vers sont de *Virgilius*,
Et vos épitres sont d'Horace

CCI. A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

qui avait adressé une épître à l'auteur.

Puisqu'il faut croire quelque chose,
J'avouerai qu'en lisant vos séduisants écrits
Je crois à la métempsycose.
Orphée, aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays.
Près du lac de Geneve il vient se faire entendre;
En vous il renaît aujourd'hui;
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

CCII. A M. LE CHANCELIER DE MAUPEOU.

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter;
A ses héros, à leurs prestiges,
Qu'on ne cesse de nous citer;
Je veux bien croire à ce fier Diomede
Qui ravit le Palladium;
Aux généreux travaux de l'amant d'Andromede;
A tous ces fous qui bloquaient Ilium;
De tels contes pourtant ne sont crus de personne:
Mais que Maupeou tout seul du dédale des lois
Ait su retirer la couronne,
Qu'il l'ait seul rapportée au palais de nos rois;
Voilà ce que je sais, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité
Que ses héros sont admirables:
Mais par malheur ce sont des fables;
Et c'est ici la vérité.

CCIII. A M. ***,

officier russe qui avait servi contre les Turcs, sur un présent que lui avait fait l'impératrice de Russie.

Reçois de cette amazone
Le noble prix de tes combats;
C'est Vénus qui te le donne
Sous la figure de Pallas.

CCIV. A Madame de Scallier,

qui jouait parfaitement du violon.

Sous tes doigts l'archet d'Apollon
Etonne mon ame et l'enchante:
J'entends bientôt ta voix touchante,
J'oublie alors ton violon:
Tu parles, et mon cœur plus tendre
De tes chants ne se souvient plus:
Mais tes regards sont au-dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

CCV. IMPROMPTU

fait devant un rigoriste qui parlait de vertu avec un peu de pédanterie.

Le dieu des dieux assez mal raisonna
Lorsqu'à Vénus le bon-homme ordonna
D'être à jamais de graces entourée:
C'est à Minerve, et pédante et sucrée,

Que ces conseils devaient être adressés.
Ecoutez bien, gens à morale austere:
Sans nos avis la beauté songe à plaire,
Et la vertu n'y songe pas assez.

CCVI. A L'ABBÉ DE VOISENON.

Il est bien vrai que l'on m'annonce
Les lettres de maître Clément:
Il a beau m'écrire souvent,
Il n'obtiendra point de réponse;
Je ne serai pas assez sot
Pour m'embarquer dans ces querelles:
Si c'eût été Clément Marot,
Il aurait eu de mes nouvelles.

CCVII. Sur l'estampe mise par le libraire le Jay à la tête d'un commentaire sur la Henriade, où le portrait de Voltaire est entre ceux de la Beaumelle et de Fréron (1). (1774.)

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre la Beaumelle et Fréron:
Ce serait vraiment un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

(1) Le Jay avait fait remettre par le sieur Rosset, libraire à Lyon, une épreuve de cette estampe à Voltaire, qui, pour réponse, lui fit tenir ces quatre vers.

CCVIII. AU ROI DE PRUSSE,

sur le mot *immortali*, que ce prince avait fait mettre au bas d'un buste de porcelaine qui représente l'auteur, et qu'il lui envoya en 1775.

C'est un sage, un héros, dont la main souveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

CCIX. A M. LE CHEVALIER DE CHATELLUX,

qui avait envoyé à l'auteur son discours de réception à l'académie française, lequel traitait du goût. (1775.)

Dans ma jeunesse, avec caprice
Ayant voulu tâter de tout,
Je bâtis un Temple du Goût;
Mais c'était un mince édifice.
Vous en élevez un plus beau ;
Vous y logez auprès du maître:
Et le Goût est un dieu nouveau
Qui vous a nommé son grand-prêtre.

CCX. IMPROMPTU SUR M. TURGOT.

Je crois en Turgot fermement:
Je ne sais pas ce qu'il veut faire,
Mais je sais que c'est le contraire
De ce qu'on fit jusqu'à présent.

CCXI. A M. ***.

Vous me mandez que je suis mort:
Je le crois, et j'en suis bien aise.
Dans mon tombeau, fort à mon aise,
De vos vivants je plains le sort.
Loin du pays de la folie,
Des rois sagement sequestré,
J'apprends à jouir de la vie
Depuis que je suis enterré.

CCXII. A M. DE CROIX,

sur des vers présentés le jour de saint François.

Pourquoi vous plaisez-vous, avec ce doux langage,
A me reprocher mon patron?
Ne me raillez pas davantage,
Monsieur, et gardez son cordon.

CCXIII. A M. LE KAIN.

Acteur sublime, et soutien de la scene,
Quoi! vous quittez votre brillante cour,
Votre Paris, embelli par sa reine!
De nos beaux arts la jeune souveraine
Vous fait partir pour mon triste séjour!
On m'a conté que souvent elle-même,
Se dérobant à la grandeur suprême,

Seche en secret les pleurs des malheureux :
Son moindre charme est, dit-on, d'être belle.
Ah ! laissons là les héros fabuleux :
Il faut du vrai, ne parlons plus que d'elle.

CCXIV. A M. NECKER,

directeur général des finances. (1777.)

On vous damne comme hérétique ;
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie et du talent :
Mais ne perdez point l'espérance,
Allez toujours à votre but
En réformant notre finance.
On ne peut manquer son salut,
Quand on fait celui de la France.

CCXV. A M. le prince DE LIGNE.

Sous un vieux chêne un vieux hibou
Prétendait aux dons du génie ;
Il fredonnait dans son vieux trou
Quelques vieux airs sans harmonie :
Un charmant cygne, au cou d'argent,
Aux sons remplis de mélodie,
Se fit entendre au chat-huant,
Et le triste oiseau sur-le-champ
Mourut, dit-on, de jalousie.
Non, beau cygne, c'est trop mentir ;
Il n'avait pas tant de faiblesse :
Il eût expiré de plaisir,
Si ce n'eût été de vieillesse.

CCXVI. A M. D'HERMENCHES,

baron de Constant, etc. qui avait joué la comédie à Ferney, et chanté des couplets à la louange de l'auteur, sur l'air : *Vive la sorcellerie,* à la suite d'une petite piece où il faisait le rôle d'un magicien.

De nos hameaux vous êtes l'enchanteur ;
De mes écrits vous voilez la faiblesse ;
Vous y mettez, par un art séducteur,
Ce qu'ils n'ont point, la grace, la noblesse.
C'est bien raison qu'un sorcier si flatteur
Pour son épouse ait une enchanteresse.

CCXVII. A Madame de Saint-Julien.

Dans un désert un vieux hibou
Tombait sous le fardeau de l'âge :
Un serin fit près de son trou
Briller sa voix et son plumage.
Que faites-vous, serin charmant ?
Pourquoi prodiguer vos merveilles,
Sans pouvoir à ce chat-huant
Rendre des yeux et des oreilles ?

CCXVIII. A M. DESRIVIERES,

sergent aux gardes françaises, qui avait adressé à l'auteur le livre intitulé, *Loisirs d'un soldat.*

Soldat digne de Xénophon,
Ou d'un César, ou d'un Biron,

Ton écrit dans les cœurs allume
Le feu d'une héroïque ardeur :
Ton régiment sera vainqueur
Par ton courage et par ta plume.

CCXIX. Sur le mariage de M. le marquis DE VILLETTE.

A Ferney, en 1777.

Il est vrai que le dieu d'amour,
Fatigué du plaisir volage,
Loin de la ville et de la cour,
Dans nos champs a fait un voyage.
Je l'ai vu, ce dieu séducteur ;
Il courait après le bonheur,
Il ne l'a trouvé qu'au village.

CCXX. A Madame DE FLORIAN,

qui voulait que l'auteur vécût long-temps.

Vous voulez arrêter mon ame fugitive :
Ah ! madame, je le vois bien,
De tout ce qu'on possede on ne veut perdre rien ;
On veut que son esclave vive.

CCXXI. A M. ***.

Je le ferai bientôt ce voyage éternel
Dont on ne revient point au séjour de la vie :
En vain vous prétendez que le Dieu d'Israël

Daignera me prêter, comme au bon homme Elie,
Un beau cabriolet des remises du ciel,
Avec quatre chevaux de sa grande écurie;
Dieu fait depuis ce temps moins de cérémonie:
Le luxe était permis dans le vieux Testament;
De la nouvelle loi la rigueur le condamne;
Tout change sur la terre et dans le firmament:
Elie eut un carrosse, et Jésus n'eut qu'un âne.

CCXXII. A M. PIGAL,

sculpteur, chargé par le roi de faire les statues du maréchal de Saxe et de Voltaire.

Le roi connaît votre talent:
Dans le petit et dans le grand
Vous produisez œuvre parfaite:
Aujourd'hui, contraste nouveau,
Il veut que votre heureux ciseau
Du héros descende au trompette.

CCXXIII. A M. GRÉTRY,

sur son opéra du Jugement de Midas, représenté sans succès devant une nombreuse assemblée de grands seigneurs, et très applaudi quelques jours après sur le théâtre de Paris.

La cour a dénigré tes chants
Dont Paris a dit des merveilles.
Hélas! les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

CCXXIV. ÉPITAPHE DE M. JAYEZ,

ministre de l'évangile à Nyon, demandée par sa veuve à Voltaire. (En janvier 1778.)

Sans superstition ministre des autels,
Il fut plus citoyen que prêtre :
Il instruisait, aimait, soulageait les mortels,
Et fut digne de Dieu, si quelqu'un le peut être.

CCXXV. A Madame HÉBERT,

qui avait envoyé à l'auteur deux remedes, l'un contre l'hémorragie, l'autre contre une fluxion sur les yeux.

A Paris, mars 1778.

Je perdais tout mon sang, vous l'avez conservé ;
Mes yeux étaient éteints, et je vous dois la vue.
Si vous m'avez deux fois sauvé,
Grace ne vous soit point rendue ;
Vous en faites autant pour la foule inconnue
De cent mortels infortunés ;
Vos soins sont votre récompense :
Doit-on de la reconnaissance
Pour les plaisirs que vous prenez?

CCXXVI. A M. le marquis DE SAINT-MARC,

sur les vers qu'il fit prononcer lors du couronnement de l'auteur au théâtre français.

Vous daignez couronner, aux jeux de Melpomene,
D'un vieillard affaibli les efforts impuissants :
Ces lauriers, dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Etaient nés dans votre domaine.
On sait que de son bien tout mortel est jaloux ;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne :
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui sût partager sa couronne.

CCXXVII. ADIEUX A LA VIE.

A Paris, 1778.

Adieu ; je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon pere :
Pour jamais adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guere.
Vous en rirez, mes ennemis,
C'est le *requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour ;
Et lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.
Quand sur la scene de ce monde
Chaque homme a joué son rôlet,

En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet.
Dans leur derniere maladie
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie :
Vainement en cérémonie
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie;
Le curé vainement oignait
Notre vieille ame à sa sortie;
Le public malin s'en moquait;
La satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie,
Puis à jamais on l'oubliait:
Ainsi la farce était finie.
Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes.
Au terme où je suis parvenu
Quel mortel est le moins à plaindre?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

FIN.

TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

CONTES EN VERS.

SATIRES.

POÉSIES MELÉES.

A.

Adresses anonymes.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

R.

U.

V.

W.

FIN DE LA TABLE.





